

Un témoin gênant

Gerritsen, Tess

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

BLACK
ROSE

Tess Gerritsen
Un témoin
gênant

HARLEQUIN

TESS GERRITSEN

Un témoin gênant

éditions Harlequin

Prologue

Malgré les branches qui lui fouettaient le visage et les battements fous de son cœur qui menaçait d'exploser dans sa poitrine, il ne pouvait pas s'arrêter de courir. Déjà, il entendait son poursuivant gagner du terrain, et s'imaginait déjà la balle déchirant la nuit pour venir se planter dans son dos. Peut-être était-il déjà touché, d'ailleurs... Peut-être laissait-il derrière lui une longue traînée de sang. Anesthésié par la peur, il ne sentait plus rien maintenant, rien hormis une envie désespérée de vivre. Des rideaux de pluie s'abattaient sur lui et ruisselaient sur son visage, une pluie glacée, aveuglante, qui martelait les feuilles mortes.

Il trébucha dans le noir et s'étala de tout son long dans la boue. Alerté par le craquement des branches, son poursuivant changea de direction. Il fonçait maintenant droit sur lui. Le son mat du silencieux, le sifflement de la balle à quelques centimètres de sa joue lui indiquèrent qu'il avait été repéré. Il trouva la force de se relever, vira à droite et se dirigea en zigzaguant vers la grande route. Ici, dans les bois, il était un homme mort. Mais s'il parvenait à arrêter une voiture, à attirer l'attention de quelqu'un, il avait peut-être encore une chance de s'en sortir.

Un craquement de branches suivi d'un juron retentissant lui indiqua que son poursuivant était tombé. Il venait de gagner quelques précieuses secondes. Il reprit sa course, s'orientant uniquement à l'instinct. Pas une lumière pour le guider, sinon la faible clarté des nuages dans le ciel nocturne. La route devait être là, droit devant lui. Ses pieds n'allaient pas tarder à entrer en contact avec une surface goudronnée. Et puis, quoi ? Et s'il n'y avait aucune voiture à arrêter, personne pour lui porter secours ? L'instant d'après, à travers les frondaisons, il aperçut un éclat tremblotant, deux rayons lumineux que la pluie rendait liquides. Redoublant de vitesse, mû par un élan désespéré, il courut vers la voiture. Ses poumons étaient en feu, ses yeux, aveuglés par la pluie et les lacérations des branches. Une autre balle le frôla et alla frapper un tronc d'arbre, mais soudain le tireur avait perdu toute importance. Seules comptaient désormais les lumières qui perçaient l'obscurité, lui faisant miroiter un espoir de

salut.

Quand finalement il sentit le macadam sous ses pieds, il eut un choc. Les lumières étaient encore loin, vacillant entre les arbres. Avait-il manqué la voiture ? S'éloignait-elle déjà dans un virage ? Non, elle était là, devant lui. Il faisait un peu plus clair maintenant. Il courut à sa rencontre en suivant la courbe de la route, conscient du fait que, exposé ainsi, il devenait une cible facile. Le claquement de ses semelles sur la route mouillée lui emplit les oreilles. Les lumières se dirigeaient vers lui. Au même moment, il entendit un coup de feu, pour la troisième fois. Sous l'impact, il tomba à genoux. Il sentit la balle lui déchirer l'épaule, son sang couler le long de son bras. Toute son attention était concentrée sur sa détermination à rester en vie. Il parvint à se relever, avança d'un pas chancelant...

Et soudain les phares, braqués droit sur lui, l'aveuglèrent. Il n'eut pas le temps de s'écarter, pas même celui d'éprouver de la panique. Les pneus hurlèrent sur la route, soulevant une trombe d'eau.

Il ne sentit pas le choc. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était couché par terre, avec la pluie qui lui tombait dans la bouche, et qu'il avait très, très froid.

Et aussi, qu'il devait faire quelque chose, quelque chose d'important...

Sa main tâtonna faiblement dans la poche de son coupe-vent et ses doigts se refermèrent autour d'un petit tube en plastique. Il ne se rappelait pas bien pourquoi c'était si important, mais l'objet était là, et il se sentit soulagé. Il le serra fort dans sa paume.

Quelqu'un l'appelait. Une femme. Il ne pouvait pas distinguer son visage à travers la pluie, mais il entendait sa voix, rendue rauque par la panique, dans le bourdonnement qui lui remplissait la tête. Il essaya de parler, de la prévenir qu'ils devaient prendre la fuite, que la mort les guettait dans les bois. Mais il ne put proférer qu'un faible son.

Cinq kilomètres après Redwood Valley, un arbre s'était abattu en travers de la route et, entre la pluie diluvienne et les voitures ralenties, il avait fallu presque trois heures à Catherine Weaver pour dépasser la ville de Willits. Il était alors pas loin de 22 heures, et elle savait qu'elle n'atteindrait pas Garberville avant minuit. Elle espérait que Sarah ne veillerait pas toute la nuit à l'attendre. Mais, connaissant son amie, elle trouverait sûrement un repas chaud et un feu dans la cheminée. Elle se demandait comment la grossesse réussissait à la jeune femme. Formidablement bien, à coup sûr. Sarah parlait depuis des années de ce bébé dont elle avait choisi le prénom — Sam ou Emma — très longtemps avant sa conception. Le fait qu'elle n'eût plus de mari était sans grande importance. « Tu ne peux pas attendre éternellement de rencontrer le père idéal, avait dit Sarah. Et il arrive un moment où tu dois prendre toi-même les choses en main. »

Et c'est ce qu'elle avait fait. Alors que les aiguilles de son horloge biologique tournaient de plus en plus vite, Sarah avait fait la route jusqu'à San Francisco pour rendre visite à Cathy et, calmement, avait choisi dans les Pages jaunes un centre d'insémination artificielle. Une de ces cliniques où l'on faisait preuve d'ouverture d'esprit, évidemment. Où l'on comprenait le désir de maternité que pouvait éprouver une célibataire de trente-neuf ans. L'insémination elle-même n'avait été qu'une formalité, avait-elle raconté par la suite. Elle avait grimpé sur la table, glissé ses pieds dans les étriers et, cinq minutes plus tard, elle était enceinte. Enfin, presque. Mais c'était une procédure simple, la bonne santé des donneurs était garantie et l'énorme avantage était qu'une femme pouvait combler ses instincts maternels sans avoir à s'embarrasser de cette folie qu'est le mariage.

Ah, le mariage... Les deux amies en avaient fait les frais. Et elles avaient surmonté l'épreuve du divorce, malgré les cicatrices qu'elles gardaient de leurs blessures.

Courageuse Sarah, pensa Cathy. Au moins, elle a eu le cran d'affronter ça toute seule.

Sa colère refit surface, avec encore suffisamment de force pour donner à sa bouche un pli amer. Elle pouvait pardonner beaucoup de

choses à son ex-mari, Jack. Son égoïsme. Ses exigences. Son infidélité. Mais jamais elle ne lui pardonnerait de lui avoir refusé la chance de mettre au monde un enfant. Oh, bien sûr, elle aurait pu contrer les désirs de son mari et tomber enceinte malgré tout, mais elle souhaitait qu'il veuille lui aussi ce bébé. Alors elle avait attendu le bon moment. Dix ans de mariage, et il ne s'était jamais déclaré prêt, n'avait jamais senti que c'était « le bon moment ».

Il aurait dû lui dire la vérité, admettre qu'il était trop égocentrique pour s'encombrer d'un enfant.

J'ai trente-sept ans, songea-t-elle. Je n'ai plus de mari, pas même un amant attiré. Mais je serais comblée si je pouvais serrer mon bébé dans les bras.

Sarah, au moins, connaîtrait bientôt ce bonheur.

Plus que quatre mois et le bébé serait là. En y pensant, Cathy ne put s'empêcher de sourire, malgré la pluie qui s'abattait sur son pare-brise. Elle tombait de plus en plus fort et la jeune femme parvenait à peine à entrevoir la route. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et constata qu'il était déjà 23 h 30. Aucune autre voiture à l'horizon. Si elle tombait en panne à cet endroit, il lui faudrait sûrement passer la nuit recroquevillée sur la banquette arrière, en attendant les secours.

Scrutant l'obscurité, elle essaya de distinguer la ligne blanche au milieu de la route, mais elle ne vit qu'un épais rideau de pluie. C'était ridicule. Elle aurait dû s'arrêter au motel de Willits, mais faire une halte à quatre-vingts kilomètres du but, alors qu'elle venait de si loin, lui avait paru insupportable.

Elle remarqua un panneau de signalisation : Garberville, seize kilomètres. Elle était plus près qu'elle ne l'avait cru. Plus que quarante kilomètres avant d'atteindre la bifurcation en direction de la petite route de huit kilomètres qui traversait les bois et menait jusqu'à la maison en cèdre de Sarah. L'idée qu'elle était si près attisait son impatience. Elle appuya sur l'accélérateur de sa vieille Datsun, dépassant les soixante-dix kilomètres-heure. Conduire à cette vitesse par un temps pareil était une folie, mais la perspective d'une maison douillette et d'un chocolat chaud était bien trop tentante.

Un virage inattendu la surprit. Elle braqua brutalement à droite et l'auto fit une embardée, dérapant sur le macadam mouillé. En conductrice plutôt experte, elle savait qu'elle ne devait surtout pas freiner. Elle serra le volant et tenta de reprendre le contrôle de sa voiture. Les pneus continuèrent de glisser sur quelques mètres en une course terrifiante qui lui fit presque quitter la route. Juste au moment où elle pensait raser les arbres, ses roues adhèrent de nouveau à la chaussée. La voiture poursuivit son chemin à une vitesse de trente-cinq kilomètres-heure, mais au moins elle roulait droit. De ses mains moites sur le volant, elle réussit à négocier la sortie du virage.

Ce qui suivit la prit complètement au dépourvu. Alors qu'un instant auparavant elle se félicitait d'avoir pu éviter la catastrophe, elle ouvrait maintenant des yeux incrédules.

L'homme avait surgi de nulle part. Accroupi sur la route, il ressemblait à un animal sauvage tétanisé par l'éclat des phares. Les vieux réflexes l'emportèrent. Le pied de Cathy écrasa la pédale des freins, mais il était déjà trop tard. Le crissement des pneus accompagna le bruit sourd du corps de l'homme heurtant le capot de la voiture.

Pendant d'interminables secondes, elle resta agrippée au volant, à observer le va-et-vient des essuie-glaces. Puis, quand la réalité s'imposa à elle, elle se précipita hors de sa voiture, sous la pluie battante.

Au début, les trombes d'eau l'empêchèrent de voir quoi que ce soit d'autre que le macadam luisant éclairé par la lumière ténue de ses feux arrière. Mais où est-il ? se demanda-t-elle, affolée. Elle remonta la route, scrutant la nuit noire à travers les trombes d'eau. Puis, dans le martèlement de la pluie, elle entendit un gémissement sourd, qui venait du bas-côté, près des arbres.

Changeant de direction, elle plongea dans l'obscurité, et s'enfonça jusqu'aux chevilles dans la boue et les aiguilles de pin. De nouveau, elle entendit le gémissement, plus proche maintenant, presque à sa portée.

— Où êtes-vous ? cria-t-elle. Aidez-moi à vous trouver.

— Ici...

La voix qui lui répondit était faible, presque inaudible, mais cela lui suffit. Elle fit demi-tour et, dans le noir, faillit trébucher sur le corps recroquevillé. A première vue, il semblait n'être qu'un amas de vêtements trempés, puis elle réussit à localiser une main et à lui prendre le pouls. Il était rapide mais régulier, probablement plus régulier que celui de Cathy, dont le cœur battait à tout rompre. Les doigts de l'homme se refermèrent sur les siens et les serrèrent avec toute la force du désespoir. Il roula sur lui-même pour se rapprocher d'elle et essaya de s'asseoir.

— Non ! Surtout ne bougez pas, dit-elle.

— Peux pas... pas rester ici...

— Où êtes-vous blessé ?

— Pas le temps. Aidez-moi. Vite...

— Dites-moi d'abord où vous êtes blessé.

Il tendit le bras et lui attrapa l'épaule dans une tentative maladroite de se mettre debout. A la grande surprise de Cathy, il y parvint presque. L'espace d'un instant, ils titubèrent l'un contre l'autre, mais les forces de l'homme l'abandonnèrent et ils s'écroulèrent tous deux à genoux dans la boue. Sa respiration était devenue rauque

et saccadée, et elle se demanda quelle était l'étendue de ses blessures. S'il avait une hémorragie interne, il risquait de mourir dans les prochaines minutes. Elle devait le conduire tout de suite à l'hôpital, même si cela impliquait de le tirer jusqu'à la voiture.

— Bon. Faisons un essai, dit-elle en lui saisissant le bras gauche et en l'accrochant à son cou.

Il émit un cri de douleur qui la surprit et lui fit aussitôt relâcher prise. Elle sentit la traînée chaude et poisseuse que le bras du blessé lui avait laissée sur la peau. Du sang.

— L'autre côté ne fait pas mal, grogna-t-il. Essayez encore.

Elle se positionna sur la droite de l'homme et passa le bras de celui-ci autour de son cou. S'ils n'avaient pas été si désespérés, le spectacle qu'ils présentaient, accrochés l'un à l'autre comme des ivrognes qui s'efforcent de se mettre debout, aurait pu lui paraître comique. Quand il parvint enfin à tenir sur ses pieds, ils vacillèrent tous deux dans la boue et elle se demanda s'il aurait la force de mettre un pied devant l'autre. Il le faudrait bien, cependant, car elle ne pourrait certainement pas avancer en le portant. Bien que mince, il était aussi plus grand qu'elle ne l'avait imaginé, beaucoup plus que son mètre soixante-trois à elle ne pouvait supporter.

Mais quelque chose semblait le pousser à avancer, lui insufflant une incroyable énergie. Même à travers l'épaisseur de leurs vêtements trempés, elle percevait la chaleur émanant de son corps et le sentiment d'urgence qui le forçait à aller de l'avant. Une foule de questions se posait à elle, mais son souffle était si court qu'elle ne parvenait pas à les formuler à voix haute. Tous ses efforts étaient concentrés sur la nécessité de l'amener à la voiture et de le conduire à l'hôpital.

En le serrant par la taille, elle agrippa sa ceinture. Ils se dirigèrent péniblement vers la route, pas à pas, au prix d'efforts considérables. Le bras de l'homme était tendu comme une corde autour de son cou. Tout son être dégageait une impression de tension, et il y avait quelque chose de désespéré dans l'effort fourni par chacun de ses muscles. Il lui transmettait son sentiment d'urgence. La panique qui irradiait sa peau était aussi palpable que la chaleur qui émanait du corps de Cathy et celle-ci, à son tour, eut envie de fuir, une envie d'autant plus désespérée qu'ils ne pouvaient pas avancer plus vite. A chaque pas ou presque, elle devait s'arrêter et rejeter en arrière ses cheveux dégoulinants afin de voir où elle allait. Et tout autour d'eux, la pluie et l'obscurité masquaient complètement le danger qu'ils fuyaient.

Les feux arrière de sa voiture clignaient dans la nuit comme des yeux rubis. A chaque pas, l'homme se faisait plus lourd. Cathy sentait que ses jambes ne pourraient plus la porter bien longtemps et qu'ils

allaient s'écrouler sur la route. Si cela se produisait, elle n'aurait pas la force de le relever. Déjà, il avait la tête qui dodelinait contre sa joue, et l'eau qui dégoulinait de ses cheveux trempés lui coulait le long du cou. Le simple mouvement consistant à mettre un pied devant l'autre était si machinal qu'elle n'envisagea pas un seul instant de laisser choir l'inconnu sur la route et de reculer la voiture jusqu'à lui. Les lumières rouges étaient maintenant tout près, derrière le rideau de pluie.

Quand elle aida l'homme à gagner le côté passager, elle ne sentait plus son bras, et c'est à peine si elle parvint à ouvrir la portière. Cathy n'avait plus la force de ménager l'inconnu, qu'elle poussa dans la voiture.

Il s'effondra sur le siège avant, les jambes pendant hors de la voiture. Elle se pencha, lui saisit les chevilles et lui hissa une jambe après l'autre dans l'auto, en notant au passage avec un certain détachement qu'un homme possédant de si grands pieds ne pouvait être que disgracieux.

Tandis qu'elle se glissait derrière le volant, il essaya péniblement de lever la tête, la laissant retomber aussitôt. « Vite », murmura-t-il.

Au premier tour de clé, le moteur toussa et s'éteignit.

— Démarre, supplia-t-elle. Démarre, bon sang !

Elle coupa le contact, compta lentement jusqu'à trois et fit une nouvelle tentative. Cette fois-ci, le moteur se mit en marche. Criant presque de soulagement, elle passa la vitesse et fila sur les chapeaux de roue en direction de Garberville. Même une si petite ville devait posséder un hôpital, songea-t-elle, ou tout au moins une clinique pour les urgences. Mais allait-elle la trouver sous ce déluge ? Et si elle se trompait ? Si les secours les plus proches se trouvaient à Willits, dans la direction opposée ? Alors elle serait en train de perdre un temps précieux pendant que l'homme se vidait de son sang...

Prise d'une soudaine panique à cette idée, elle jeta un regard à son passager. L'éclairage du tableau de bord lui permit de voir qu'il avait toujours la tête rejetée en arrière. Il ne bougeait pas.

— Hé ! Ça va ? cria-t-elle.

La réponse lui parvint dans un murmure :

— Je suis encore là.

— Mon Dieu. Pendant un instant, j'ai cru que...

Elle ramena son attention à la route.

— Il doit bien y avoir une clinique, quelque part.

— Près de Garberville... Il y a un hôpital...

— Savez-vous où il se trouve ?

— Je suis passé devant — à vingt kilomètres...

S'il était venu jusqu'ici en voiture, songea-t-elle, alors où était sa

voiture ?

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle. Vous avez eu un accident ?

Il s'apprêtait à répondre lorsqu'une lueur soudaine l'interrompit. Il se redressa laborieusement, se tourna et fixa le regard sur les phares d'une autre voiture, loin derrière eux. Le juron qu'il murmura alarma Cathy.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Cette voiture...

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Oui, eh bien ?

— Ça fait longtemps qu'elle nous suit ?

— Je ne sais pas. Quelques kilomètres. Pourquoi ?

Soudain il lui donna l'impression que garder la tête droite était au-dessus de ses forces. Dans un grognement, il la laissa retomber.

— Je n'arrive pas à penser, murmura-t-il. Seigneur, je n'arrive pas à penser...

Il avait perdu trop de sang, songea Cathy qui, paniquée, appuya sur l'accélérateur. La voiture semblait bondir à travers la pluie, le volant vibrait tandis que les roues soulevaient des trombes d'eau. L'obscurité défilait à toute vitesse. Ralentis. Ralentis, si tu ne veux pas te tuer, et lui avec...

Levant un peu le pied, elle laissa la voiture revenir à une vitesse plus raisonnable : soixante-dix kilomètres-heure. A côté d'elle, l'homme essayait de nouveau de se redresser sur son siège.

— S'il vous plaît, restez tranquille.

— Cette voiture...

— Elle n'est plus là.

— Vous êtes sûre ?

Elle regarda dans le rétroviseur. A travers la pluie, elle ne vit qu'une petite tache lumineuse, mais rien d'aussi distinct que des phares.

— Je suis sûre, mentit-elle, et elle constata avec soulagement qu'il s'enfonçait dans son siège.

Le silence de l'inconnu la terrifiait. Elle avait besoin d'entendre sa voix, d'avoir l'assurance qu'il n'avait pas sombré dans l'inconscience.

— Parlez-moi, demanda-t-elle. S'il vous plaît.

— Je suis fatigué...

— Ne vous taisez pas. Continuez à parler. Comment... Comment vous appelez-vous ?

Il murmura une réponse :

— Victor.

— Victor. C'est beau, comme nom. J'aime beaucoup. Et qu'est-ce que vous faites dans la vie, Victor ?

Son silence lui indiqua qu'il était trop faible pour poursuivre la

moindre conversation. Elle ne pouvait pas le laisser perdre conscience. Tout d'un coup, il lui sembla crucial de le garder réveillé, de maintenir le contact avec lui par la voix. Si ce contact ténu était rompu, elle craignait de le voir partir complètement.

— D'accord, déclara-t-elle en s'efforçant de parler d'une voix basse et calme. Alors c'est moi qui vais parler. Vous n'avez pas besoin de dire quoi que ce soit. Il vous suffit d'écouter. Je m'appelle Catherine. Cathy Weaver. Je vis à San Francisco, dans le quartier de Richmond. Vous connaissez ?

Il n'y eut pas de réponse, mais elle perçut un léger mouvement de sa tête, une réaction muette à ses paroles.

— Bon, poursuivit-elle d'un ton léger, pour combler le silence. Peut-être que vous ne connaissez pas la ville. C'est vraiment sans importance. Je travaille pour une société de production cinématographique indépendante. A vrai dire, c'est la société de Jack, mon ex-mari. Nous faisons des films d'horreur. De série B, pour être honnête, mais qui dégagent des bénéfices. Le dernier en date était *Reptilien*. C'est moi qui ai fait les effets spéciaux de maquillage. Des trucs vraiment dégoûtants. Plein d'écailles vertes et de choses visqueuses...

Elle rit, émettant un son étrange, paniqué, frisant l'hystérie.

Il fallait qu'elle se ressaisisse.

Dans le rétroviseur, une lueur soudaine attira son regard : c'étaient des phares, à peine visibles à travers la pluie. Elle les observa pendant quelques secondes, hésitant à en parler à Victor. Puis les lumières tremblotèrent et s'évanouirent dans la nuit.

— Victor ? appela-t-elle doucement.

Il répondit par un grognement inintelligible, mais il ne lui en fallait pas plus pour s'assurer qu'il était toujours vivant. Qu'il l'écoutait. Il faut le garder réveillé, se dit-elle, en se creusant la tête pour trouver un sujet de conversation. Elle n'avait jamais montré beaucoup de talent pour les papotages si prisés dans les cocktails. Il fallait qu'elle trouve une blague, même stupide pourvu qu'elle soit vaguement drôle. Le rire guérit. Il lui semblait avoir lu quelque part qu'une dose régulière de comédie pouvait faire des miracles. Oui, c'est ça, se reprit-elle. Fais le rire un bon coup et le saignement s'arrêtera comme par miracle...

Hélas, aucune blague ne lui venait à l'esprit, pas l'ombre d'une seule. Elle revint au sujet dont elle avait commencé à lui parler : son travail.

— Notre prochain film démarre en janvier. *Nécrophages*. Le tournage se fera au Mexique, ce que je déteste à cause de cette foutue chaleur qui fait fondre le maquillage...

Elle regarda Victor, mais ne perçut aucune réaction, pas le plus

petit mouvement. Elle tendit le bras vers lui afin de lui prendre le pouls, mais elle découvrit que sa main était profondément enfouie dans la poche de son coupe-vent. Elle essaya de la lui libérer et, stupéfaite, elle le vit opposer aussitôt une résistance farouche. Réveillé en sursaut, il se jeta sur elle et la repoussa violemment.

— Victor, calmez-vous. C'est bon ! s'écria-t-elle, en essayant de garder le contrôle de sa direction et de se protéger en même temps. Tout va bien. C'est moi, Cathy. Je voulais simplement vous aider.

Au son de sa voix, il cessa de s'agiter. Elle sentit qu'il se détendait, puis qu'il posait doucement la tête sur son épaule.

— Cathy, murmura-t-il d'un ton qui traduisait à la fois l'incrédulité et le soulagement. Cathy...

— Oui, ce n'est que moi.

Avec douceur, elle repoussa quelques mèches mouillées qui lui retombaient sur le front. Elle se demanda de quelle couleur étaient ses cheveux — consciente de ce que cette question avait de futile, mais éprouvant néanmoins un besoin impérieux d'en connaître la réponse. L'homme chercha sa main. Ses doigts se refermèrent sur les siens en une étreinte étonnamment ferme et rassurante, comme pour dire « Je suis toujours là. Je suis vivant et je respire. » Il pressa ses lèvres contre sa paume. Le geste était si tendre que Cathy fut surprise par la rugosité de sa joue mal rasée contre sa peau. C'était une caresse entre inconnus, qui l'émut et la laissa tremblante.

Elle serra le volant et concentra de nouveau toute son attention sur la route. Le calme s'était rétabli, mais elle ne pouvait ignorer le poids de sa tête sur son épaule, la chaleur de son souffle dans ses cheveux.

Le déluge faiblit, remplacé par une pluie régulière, et elle poussa la voiture à quatre-vingts. Quand elle passa devant le Sunnyside Up Café, qui n'était qu'un sinistre petit cube éclairé par un unique réverbère, la lumière lui permit d'avoir un aperçu fugace du visage de Victor. Elle ne distingua de lui qu'un profil — front haut, nez fin, menton volontaire — puis plus rien, et il était redevenu une ombre respirant doucement contre elle. Mais elle en avait vu suffisamment pour savoir qu'elle n'oublierait jamais ce visage. Tandis qu'elle scrutait l'obscurité, le profil de Victor flottait devant elle comme une image gravée dans sa mémoire.

— Nous ne sommes sûrement plus très loin, dit-elle, aussi bien pour le rassurer que pour se rassurer elle-même. Quand un café apparaît sur le bord d'une route, c'est qu'une ville ne va pas tarder à suivre.

Pas de réponse.

— Victor ?

Toujours pas de réponse. Ravalant sa panique, elle accéléra jusqu'à

quatre-vingt-dix à l'heure.

Bien que le Sunnyside Up Café fût maintenant à plus d'un kilomètre et demi derrière elle, elle pouvait encore deviner la lueur du réverbère par intermittence dans son rétroviseur. Il lui fallut un instant avant de réaliser que ce n'était pas une lumière isolée qu'elle voyait, mais deux, qui étaient en mouvement — des phares, dont les faisceaux suivaient les courbes de la route. Était-ce la voiture qu'elle avait remarquée un peu plus tôt ?

Comme fascinée, elle observa le ballet fantomatique des rayons lumineux entre les arbres, puis la lueur s'évanouit soudain, et de nouveau il n'y eut plus que l'obscurité. Et s'il s'agissait vraiment d'un fantôme ? se demanda-t-elle irrationnellement. Elle s'attendait à voir à tout moment réapparaître dans les bois le faisceau spectral. Elle était tellement absorbée par l'examen de son rétroviseur qu'elle faillit manquer le panneau qui indiquait :

Garberville, 5 750 hab.

suivi des pictogrammes informant les automobilistes de passage qu'ils y trouveraient une station-service, ainsi que le gîte et le couvert.

Huit cents mètres plus loin, dans un halo de lumière orangée, elle croisa un semi-remorque qui venait en sens inverse, en soulevant des gerbes d'eau. Bien que la vitesse fût limitée à cinquante, elle continua d'appuyer sur l'accélérateur en priant, pour la première fois de sa vie, pour qu'une voiture de police la prenne en chasse.

Le panneau marqué HOPITAL lui apparut brusquement, comme s'il avait surgi de nulle part. Elle freina et vira à gauche. Quatre cents mètres plus loin, une croix rouge signalant les urgences lui indiqua le chemin jusqu'à une porte latérale. Laissant Victor sur le siège avant, elle se précipita à l'intérieur, traversa en courant une salle d'attente vide et alerta une infirmière assise à un bureau :

— S'il vous plaît, aidez-moi. J'ai un blessé dans ma voiture...

L'infirmière réagit immédiatement. Elle suivit Cathy jusqu'à la voiture, jaugea la situation d'un seul regard et cria pour appeler du renfort.

Même avec l'aide d'un urgentiste costaud, ils eurent du mal à extraire Victor de la voiture. Il avait glissé sur le côté, et son bras était bloqué par le levier du frein à main.

— Hé, madame, aboya le médecin à l'attention de Cathy. Mettez-vous de l'autre côté et dégagez-lui le bras !

A genoux sur le siège du conducteur, Cathy hésita. Il lui faudrait manipuler le bras blessé. Elle l'attrapa par le coude et tenta de le décrocher du frein, mais remarqua que le bracelet-montre de Victor était coincé dans la poche de son coupe-vent. Après avoir détaché la montre, elle lui saisit le coude et souleva le bras par-dessus le levier du frein. Il répondit par un grognement de douleur. Le bras glissa et

retomba lourdement vers le sol.

— C'est bon, déclara le médecin. Son bras est dégagé. Maintenant, essayez de le tourner vers moi, et ensuite je m'en charge.

Avec d'innombrables précautions, Cathy souleva la tête et les épaules de Victor de sorte qu'elles ne heurtent pas le frein à main. Puis elle s'extirpa de la voiture pour aider à l'installation du blessé, qui fut solidement sanglé sur le brancard. Tout se perdit dans une confusion de bruit et de mouvement lorsque les infirmiers firent rouler le brancard par les doubles portes jusqu'à l'intérieur du bâtiment.

— Que s'est-il passé ? demanda le médecin d'un ton brutal, s'adressant à Cathy par-dessus son épaule.

— Je l'ai heurté... Sur la route...

— Quand ?

— Il y a quinze, vingt minutes.

— A quelle vitesse rouliez-vous ?

— A peu près à cinquante à l'heure.

— Etait-il conscient quand vous l'avez trouvé ?

— Oui, il l'est resté pendant dix minutes environ. Ensuite il a un peu perdu conscience.

Une infirmière intervint :

— Sa chemise est trempée de sang. Il a des débris de verre dans l'épaule.

Dans cette course folle sous la lumière crue du néon, Cathy parvint, pour la première fois, à se faire une idée du physique de Victor, et elle vit un visage maigre, maculé de boue, un menton carré et des mâchoires serrées par la douleur, un front large barré par une mèche de cheveux mouillés qu'on devinait châtain clair. Il tendit le bras, pour essayer de lui prendre la main.

— Cathy...

— Je suis là, Victor.

Il s'accrochait fermement à sa main, se refusant à rompre le contact. La pression de ses doigts sur sa main était telle qu'elle lui faisait presque mal. Grimaçant de douleur, il fixa son visage.

— Je dois... Il faut que je vous dise...

— Plus tard, glapit le médecin.

— Non, attendez.

Victor luttait pour la garder dans son champ visuel, à ses côtés. Il faisait des efforts désespérés pour parler ; la douleur lui distordait les traits.

Cathy se pencha sur lui, magnétisée par la souffrance qu'elle lisait dans ses yeux.

— Oui, Victor, murmura-t-elle en lui caressant les cheveux. Elle

aurait tant voulu soulager sa douleur. Le lien entre leurs mains, leurs regards semblait avoir été coulé dans l'acier depuis des temps immémoriaux.

— Dites-moi...

— On n'a pas le temps ! cria le médecin. Emmenez-le au bloc.

Soudain, la main de Victor fut arrachée à la sienne tandis qu'on le conduisait à la salle d'opération, une pièce cauchemardesque toute d'inox et lumières aveuglantes. Puis on le hissa sur la table d'opération.

— Pouls à 110, dit l'infirmière. Tension huit et demi-cinq.

— Installez deux perfs, ordonna le médecin. Vérifiez son groupe et préparez six unités de sang. Et trouvez-moi un chirurgien. On va avoir besoin d'aide...

Entre les voix, les cliquetis métalliques d'instruments qui s'entrechoquaient et le roulement des pieds de perfusion, le vacarme était assourdissant. Personne ne sembla remarquer Cathy, debout dans l'encadrement de la porte, observant avec un mélange de fascination et d'horreur l'infirmière qui, armée d'un scalpel, commençait à découper les vêtements ensanglantés de Victor. Chaque nouveau coup de lame exposait une zone de chair un peu plus étendue, jusqu'à ce que le coupe-vent et la chemise réduits en lambeaux révèlent un torse large. Pour les médecins et les infirmières, ce n'était qu'un corps de plus à soigner, un patient de plus à sauver. Pour Cathy, c'était un homme qui vivait, respirait, un homme dont le sort lui tenait à cœur, ne serait-ce que parce qu'ils venaient de partager des moments éprouvants. L'infirmière tourna son attention vers la ceinture du blessé, qu'elle défit d'un geste rapide. Puis elle lui retira son pantalon et son caleçon, qu'elle jeta en pile sur les autres vêtements souillés. C'est à peine si Cathy remarqua sa nudité, pas plus qu'elle ne prêta attention aux allées et venues des infirmières et des aides-soignants qui la bousculaient au passage. Son regard horrifié était fixé sur l'épaule gauche de Victor, d'où s'écoulait un sang frais qui se répandait sur la table. Elle se rappela que son corps tout entier s'était contracté sous la douleur quand elle lui avait saisi l'épaule ; elle comprenait seulement maintenant combien il avait dû souffrir.

Un goût âcre lui envahit la bouche. Elle allait vomir.

Luttant contre la nausée, elle parvint à gagner une chaise qui se trouvait à proximité et s'y laissa tomber. Elle resta assise pendant quelques minutes, indifférente à l'agitation autour d'elle. Baissant les yeux, elle constata avec horreur qu'elle avait du sang sur les mains.

— Ah, vous voilà ! dit quelqu'un.

Une infirmière venait d'émerger de la salle d'opération, portant les affaires du patient. Elle fit signe à Cathy de s'approcher d'un bureau.

— Nous aurons besoin de vos nom et adresse au cas où les médecins auraient d'autres questions. Et il faudra prévenir la police. Vous l'avez appelée ?

Cathy secoua la tête d'un air hébété.

— Je... Je suppose que je devrais...

— Vous pouvez utiliser ce téléphone.

— Merci.

Au bout de huit sonneries, une voix ensommeillée répondit. A l'évidence, Garberville ne brillait pas par son animation nocturne, même pour la police locale. L'agent de service prit la déposition de Cathy et lui déclara qu'il reprendrait contact avec elle plus tard, lorsqu'il se serait rendu sur les lieux de l'accident.

L'infirmière avait ouvert le portefeuille de Victor et passait en revue différents papiers d'identité à la recherche d'informations. Cathy la regarda remplir les cases blanches de la fiche d'admission du patient. Nom : Victor Holland. Age : 41 ans. Profession : biochimiste. Etat civil : inconnu.

C'était donc ainsi qu'il s'appelait. Victor Holland. Les yeux rivés sur la pile de cartes diverses, Cathy remarqua un badge d'accès sécurisé à une société du nom de Viratek. Sur la photo en couleurs, Victor présentait un visage calme et serein, ses yeux verts braqués sur l'objectif. Même si elle n'avait jamais vu son visage, c'est exactement de la sorte qu'elle l'aurait imaginé, l'air déterminé, le regard direct. Elle toucha sa paume, à l'endroit où il l'avait embrassée. Elle se souvenait encore de la brûlure que sa barbe avait laissée sur sa peau.

Doucement, elle demanda :

— Est-ce qu'il va s'en sortir ?

L'infirmière continuait d'écrire.

— Il a perdu beaucoup de sang. Mais il me donne l'impression d'être un homme plutôt fort.

Cathy acquiesça, se souvenant comment, tout en souffrant le martyre, Victor avait réussi à trouver assez de forces pour continuer à avancer sous la pluie. Oui, elle savait à quel point il était courageux.

L'infirmière lui tendit un stylo et la fiche de renseignements.

— Si vous voulez bien inscrire vos nom et adresse, au cas où le médecin aurait d'autres questions.

Cathy chercha dans son carnet l'adresse et le numéro de téléphone de Sarah et les recopia sur le formulaire.

— Mon nom est Cathy Weaver. Vous pourrez me joindre à ce numéro.

— Vous restez à Garberville ?

— Pour trois semaines. Je suis en vacances dans la région.

— Eh bien, drôle de façon de commencer ses vacances, hein ?

Cathy soupira en se levant pour partir.

— Oui, en effet...

Elle fit une halte devant la salle d'opération, curieuse de savoir ce qui se passait à l'intérieur. Victor devait être en train de lutter contre la mort. Elle se demanda s'il était encore conscient, s'il se souviendrait d'elle. Bizarrement, cela lui semblait important.

Cathy se tourna vers l'infirmière.

— Vous m'appellerez, n'est-ce pas ? Je veux dire, vous me ferez savoir s'il...

L'infirmière hocha la tête.

— On vous tiendra au courant.

Dehors, la pluie s'était finalement arrêtée et des trouées dans les nuages laissaient voir des morceaux de ciel étoilé. Pour les yeux fatigués de Cathy, c'était une vision exaltante que cette fin d'orage. En quittant le parking de l'hôpital, elle tremblait d'épuisement. Elle ne remarqua pas la voiture garée de l'autre côté de la rue ni le bref rougeoiement de la cigarette que le conducteur s'apprêtait à éteindre.

A peine une minute après que Cathy eut quitté l'hôpital, un homme entra dans le service des urgences, apportant avec lui un peu de l'atmosphère glacée de cette nuit d'orage. L'infirmière de garde était occupée avec le dossier d'admission du nouveau patient. Alertée par la soudaine bouffée d'air froid, elle leva la tête et vit un homme avancer vers le bureau. Il avait à peu près trente-cinq ans, le visage anguleux, l'air taciturne, et les cheveux foncés mais légèrement striés de gris. Son imperméable Burberry beige était parsemé de gouttes d'eau.

— Puis-je vous aider, monsieur ? demanda-t-elle, en fixant les yeux noirs et luisants de l'homme.

Il fit un signe de tête et demanda tranquillement :

— Est-ce qu'un homme a été amené ici il n'y a pas longtemps ? Victor Holland ?

L'infirmière jeta un coup d'œil aux papiers étalés sur son bureau ; c'était bien ce nom-là. Victor Holland.

— Oui, dit-elle, vous êtes de sa famille ?

— Je suis son frère. Comment va-t-il ?

— Il vient juste d'arriver, monsieur. On est en train de s'occuper de lui. Si vous voulez bien attendre, je vais aller prendre des nouvelles...

L'infirmière s'interrompit pour répondre au téléphone. C'était un technicien du laboratoire, qui appelait pour transmettre les résultats des analyses du nouveau patient. Tout en notant, elle observait l'homme du coin de l'œil et vit qu'il fixait des yeux les portes closes de la salle d'opération. Soudain les battants s'écartèrent, et un garçon de salle émergea, chargé d'un gros sac en plastique maculé de sang. La porte ouverte laissait entendre des clameurs.

— La tension est remontée à onze-sept.

— Au bloc, ils sont prêts !

— Où est ce fichu chirurgien ?

— En route. Il a eu des problèmes de voiture.

— O.K. pour la radio. Allez, tout le monde s'écarte !

Lentement, la porte se referma, étouffant les voix. L'infirmière

raccrocha au moment même où le garçon de salle déposait le sac en plastique sur son bureau.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

— Les habits du patient. Ils sont dans un sale état. Je les jette à la poubelle ?

— Je les emporte avec moi, coupa l'homme à l'imperméable. Tout est là ?

Le garçon de salle lança un regard gêné à l'infirmière.

— Je ne suis pas sûr qu'il souhaiterait... Je veux dire, ils sont plutôt... euh, sales...

L'infirmière intervint rapidement.

— Monsieur Holland, pourquoi ne nous laissez-vous pas les mettre à la poubelle ? Il n'y a là rien qui mérite d'être gardé. J'ai déjà mis de côté ses effets personnels importants.

Elle ouvrit un tiroir fermé à clé et en sortit une enveloppe kraft cachetée sur laquelle était écrit : « Nom : Holland, Victor. Contenu : portefeuille, montre. »

— Tenez, vous pouvez prendre ceci. Si vous voulez bien signer ce reçu.

L'homme acquiesça et signa « David Holland ».

— Dites-moi, demanda-t-il en glissant l'enveloppe dans sa poche, est-ce que Victor est réveillé ? Est-ce qu'il a dit quoi que ce soit ?

— Je crains que non. Il était à demi inconscient quand il est arrivé.

L'homme enregistra l'information en silence, un silence que l'infirmière trouva soudain profondément dérangeant.

— Excusez-moi, monsieur Holland. Comment avez-vous appris que votre frère était blessé ? demanda-t-elle. Je n'ai pas encore réussi à entrer en contact avec ses proches...

— La police m'a appelé. Victor conduisait ma voiture. Ils l'ont retrouvée accidentée sur le bord de la route.

— Oh... Quelle horrible façon d'apprendre la nouvelle.

— Oui. Cauchemardesque.

— Au moins quelqu'un a pu prendre contact avec vous.

Elle fouilla dans la pile de papiers sur son bureau.

— Pouvez-vous nous laisser votre adresse et votre numéro de téléphone, au cas où nous aurions besoin de vous joindre ?

— Bien sûr.

L'homme prit la fiche d'admission, qu'il parcourut rapidement avant d'y inscrire son nom et un numéro de téléphone dans la case « Personne à prévenir ».

— Qui est Catherine Weaver ? demanda-t-il en indiquant le nom et l'adresse au bas du formulaire.

— La personne qui l’a conduit jusqu’ici.

— Il faudra que je la remercie.

Il rendit les papiers à l’infirmière.

Une voix interpella l’infirmière. Depuis le seuil du bloc opératoire, le médecin s’adressait à elle.

— Oui ?

— Je veux que vous appeliez la police. Dites-leur de venir ici aussi vite que possible.

— C’est déjà fait, docteur. Ils sont au courant de l’accident...

— Rappelez. Il ne s’agit pas d’un accident.

— Quoi ?

— On vient d’avoir les radios. Le gars a une balle dans l’épaule.

— Une balle ?

Lentement, l’infirmière se tourna vers l’homme à l’imperméable, l’homme qui prétendait être le frère de Victor Holland. Mais à son grand étonnement, il avait disparu. Elle ne sentit qu’une bouffée d’air frais, puis le mouvement de la double porte qui se refermait sur l’obscurité.

— Où diable est-il passé ? marmonna le garçon de salle.

Pendant quelques secondes, elle fut incapable d’autre chose que de fixer la porte close. Puis, baissant le regard, ses yeux se portèrent sur l’espace vide sur son bureau. Le sac contenant les effets de Victor Holland s’était volatilisé.

* * *

— Pourquoi la police a-t-elle rappelé ?

Cathy reposa doucement le téléphone. Bien qu’elle fût emmitouflée dans un peignoir de bain douillet, elle frissonnait. Elle se tourna et regarda en direction de Sarah, l’air absent.

— Cet homme, sur la route... Ils ont trouvé une balle dans son épaule.

Sarah, qui était occupée à verser le thé, leva vers elle un regard surpris.

— Tu veux dire... que quelqu’un lui a tiré dessus ?

Cathy se laissa tomber sur une chaise devant la table de la cuisine et fixa d’un air hébété la tasse de thé à la cannelle que Sarah venait de poser devant elle. Après un bain chaud et une heure de récupération devant la cheminée, les événements de la nuit n’étaient plus qu’un mauvais rêve. Ici, dans la cuisine de Sarah, avec ses rideaux de chintz et ses parfums d’épices et de cannelle, la violence du monde réel semblait être à des millions de kilomètres.

Sarah se pencha vers elle.

— Est-ce qu'on sait ce qui s'est passé ? A-t-il dit quelque chose ?

— Il venait juste de sortir de la salle d'opération.

Elle se tourna vers le téléphone.

— Il faudrait que je rappelle l'hôpital...

— Non. Ce n'est pas nécessaire. Tu as déjà fait tout ce qu'il t'était possible de faire.

Sarah posa la main sur son bras.

— Et ton thé est en train de refroidir.

D'une main tremblante, Cathy repoussa une mèche de cheveux humides. Une balle dans l'épaule, songea-t-elle. Pourquoi ? Avait-il été la victime aléatoire d'un tireur faisant feu depuis la vitre baissée de sa voiture sur un parfait inconnu ?

Elle avait lu semblables faits divers dans les journaux, des histoires d'altercations au volant qui se terminaient par des coups de feu.

Ou bien s'était-il agi d'une agression délibérée ? Quelqu'un l'avait-il pris pour cible dans l'intention de le tuer, lui, Victor Holland ?

Dehors, quelque chose frappait avec un bruit métallique contre la maison. Cathy sursauta.

— Tu as entendu ? Qu'est-ce que c'était ?

— Rassure-toi, ce n'est pas le père Fouettard, dit Sarah en riant.

Elle se dirigea vers la porte de la cuisine et tendit la main vers le verrou.

— Sarah ! appela Cathy, prise de panique tandis que le verrou glissait. Attends !

— Regarde par toi-même.

Sarah ouvrit la porte. La lumière de la cuisine vint éclairer des poubelles alignées sous l'abri où étaient garées les voitures. Une ombre se coula vers le sol et fila le long de l'allée, entraînant dans sa fuite plusieurs emballages vides.

— Les rats laveurs, dit Sarah. Si je ne referme pas bien les couvercles, ces sales bêtes éparpillent les ordures dans tout le jardin.

Un autre animal émergea d'une boîte de conserve et la fixa, les yeux brillant dans l'obscurité.

— Ouste !

Le raton laveur ne bougea pas d'un pouce.

— Allez, rentre chez toi. Tu n'as pas une maison qui t'attend ?

Enfin, sans se presser, l'animal sauta hors de la poubelle et alla se perdre dans les arbres.

— Ils deviennent de plus en plus hardis chaque année, soupira Sarah en refermant la porte.

Elle fit un clin d'œil à Cathy, puis ajouta :

— Détends-toi. On n'est pas dans une grande ville, ici.

— Ne t'en fais pas, je vais finir par me le rappeler.

Cathy se servit une tranche de gâteau.

— Tu sais, Sarah, je crois que c'est beaucoup plus sympa de passer Noël avec toi que ça ne l'a jamais été avec Jack.

— Ah, ah. Puisque nous abordons le sujet des ex-maris — Sarah se dirigea vers une armoire —, autant nous mettre tout de suite dans le bon état d'esprit. Et pour ça, le thé ne fera pas l'affaire.

Elle sourit en brandissant une bouteille de cognac.

— Sarah, tu ne bois pas d'alcool, j'espère ?

— Ce n'est pas pour moi, répondit son amie en posant la bouteille devant Cathy. Mais je crois que toi, tu aurais bien besoin d'un verre. Après tout, tu as eu froid et la nuit a été rude. Et comme nous sommes en train de parler mecs...

— Après tout, pourquoi pas...

Cathy se versa une généreuse rasade de cognac, et en prit une gorgée qui lui procura un bien-être immédiat.

— Alors comment va Jack ? demanda Sarah.

— Comme d'habitude.

— Blondes ?

— Il est passé aux brunes.

— Tu veux dire qu'il ne lui a fallu qu'un an pour consommer tout ce que le monde compte de blondes ?

Cathy haussa les épaules.

— Il en a peut-être manqué quelques-unes.

Ensemble elles éclatèrent de rire, d'un rire léger et spontané qui leur indiqua que leurs blessures étaient en bonne voie de cicatrisation, que les hommes étaient maintenant des créatures qu'elles pouvaient évoquer sans douleur, sans chagrin.

Cathy contempla son verre de cognac.

— Tu crois qu'il reste vraiment des hommes bien sur cette terre ? Je veux dire, est-ce qu'il ne devrait pas y en avoir un quelque part ? Un mutant ou quelque chose comme ça ?

— Absolument. Au fin fond de la Sibérie. Mais il a cent vingt ans.

— J'ai toujours aimé les hommes mûrs.

Elles rirent de nouveau, mais cette fois le cœur n'y était pas vraiment. Tant d'années s'étaient écoulées depuis le temps où elles étaient ensemble à l'université, le temps où elles savaient, sans l'ombre d'un doute, que le monde regorgeait de princes charmants.

Cathy vida son verre et le reposa.

— Tu parles d'une copine. Empêcher une femme enceinte d'aller dormir ! Quelle heure est-il, d'abord ?

— Seulement 2 h 30.

— Oh, Sarah ! Va vite te coucher !

Cathy se dirigea vers l'évier et commença à mouiller plusieurs feuilles de papier absorbant.

— Je veux juste nettoyer la voiture. Il reste encore du sang sur le siège.

— Je m'en suis chargée.

— Quoi ? Quand ?

— Pendant que tu prenais ton bain.

— Sarah !

— Et alors ? Je n'ai pas accouché, n'est-ce pas ? Ah, j'oubliais...

Sarah désigna une petite boîte de pellicule photo sur le plan de travail.

— J'ai trouvé ça sur le plancher de ta voiture.

Cathy secoua la tête et soupira.

— C'est à Hickey.

— Hickey ! Voilà ce qui s'appelle du gâchis.

— C'est aussi un très bon copain.

— C'est tout ce que Hickey sera jamais pour une femme. Un copain. Qu'est-ce qu'il y a sur cette pellicule ? Des femmes nues, comme d'habitude ?

— Je ne veux même pas le savoir. Quand je l'ai déposé à l'aéroport, il m'a tendu une demi-douzaine de rouleaux et m'a dit qu'il les récupérerait à son retour. J'imagine qu'il n'avait pas envie de les trimballer jusqu'à Nairobi.

— C'est là qu'il est parti ? Pour Nairobi ?

— Il est parti photographe « les beautés africaines », je crois.

Cathy glissa le rouleau dans la poche de son peignoir.

— Il a dû tomber de la boîte à gants. J'espère que ce n'est pas porno !

— Connaissant Hickey, ça ne m'étonnerait pas, pourtant !

Elles rirent toutes deux devant l'ironie de la situation. Hickman Trapp, dont le métier était de photographier des femmes nues dans des poses érotiques, ne manifestait pas le moindre intérêt pour les créatures du sexe opposé, à l'exception, peut-être, de sa mère.

— Un type comme Hickey ne fait que confirmer ma théorie, lança Sarah par-dessus son épaule en se dirigeant vers sa chambre.

— Quelle théorie, déjà ?

— Qu'il n'y a vraiment plus de mecs dans le monde !

* * *

C'est la lumière qui tira Victor des profondeurs de l'inconscience, une lumière plus vive qu'une douzaine de soleils tapant sur ses

paupières fermées. Il ne voulait pas se réveiller ; il savait, dans un recoin obscur de son cerveau, que s'il continuait de lutter contre ce bienheureux état d'absence, il ressentirait de la douleur et des nausées et quelque chose d'autre encore, quelque chose de bien, bien pire : de la terreur. De quoi, il ne se souvenait pas. De la mort ? Non, non, c'était déjà la mort, ou ce qui s'en approchait le plus, et c'était chaud, noir et confortable. Mais il avait quelque chose d'important à faire, quelque chose qu'il ne pouvait pas se permettre d'oublier. Il s'efforça de penser, mais tout ce dont il parvenait à se souvenir, c'était d'une main, douce et énergique en même temps, qui lui caressait le front, et une voix lui parvenant doucement à travers les ténèbres.

Je m'appelle Catherine...

Et cette caresse, cette voix flottaient dans sa mémoire, tout comme la peur. Pas pour lui-même — il était mort, n'est-ce pas ? — mais pour elle. Catherine... Il n'avait aperçu son visage que brièvement, pouvait à peine s'en souvenir, mais quelque part il savait qu'elle était belle, à la manière dont un aveugle sait, sans les voir, qu'un arc-en-ciel, un coucher de soleil ou le visage de son propre enfant sont beaux. Et maintenant, il avait peur pour elle.

— Il commence à se réveiller, dit une voix féminine, suivie d'un brouhaha d'autres voix.

— Attention à la perfusion !

— Monsieur Holland, restez tranquille. Tout va bien se passer...

— Faites attention à la perf, j'ai dit !

— Passez-moi une autre poche de sang...

— Ne bougez pas, monsieur Holland...

Où êtes-vous, Catherine ? Son cri lui explosa dans la tête. Luttant contre la tentation de sombrer de nouveau dans l'inconscience, il s'efforça de soulever les paupières. Au début, il n'y eut qu'une confusion de lumière et de couleur, violente comme une lame pénétrant jusqu'à son cerveau. Graduellement, la confusion fit place à des visages, des inconnus vêtus de bleu, qui l'observaient en fronçant les sourcils. Il tenta d'accommoder sa vision, mais l'effort lui retourna l'estomac.

— Monsieur Holland, calmez-vous, lui ordonna doucement une voix bourrue. Vous êtes à l'hôpital, en salle de réveil. On vient juste de vous opérer de l'épaule. Reposez-vous et rendormez-vous tranquillement...

« Non, non, je ne peux pas », essaya-t-il de dire.

— Cinq milligrammes de morphine, dit quelqu'un, et Victor sentit une bouffée de chaleur lui parcourir le bras et se diffuser dans sa poitrine.

— Voilà qui devrait vous calmer, entendit-il. Dormez, maintenant. Tout s'est très bien passé.

Vous ne comprenez pas, voulait-il hurler. Je dois la prévenir. Ce fut sa dernière pensée consciente avant que les lumières ne se fondent de nouveau dans une douce obscurité.

* * *

Allongée seule dans son lit, Sarah souriait. Ou plutôt elle riait. Son corps tout entier semblait rempli de rires, cette nuit-là. Elle avait envie de chanter, de danser. De se planter devant la fenêtre ouverte et de crier sa joie. Ce n'était qu'un phénomène hormonal, lui avait-on assuré, ce bouleversement chimique de la grossesse qui entraînait son corps dans un tourbillon d'émotions. Elle savait qu'elle devait se reposer, essayer d'atteindre la sérénité, mais cette nuit elle n'était pas fatiguée du tout. Alors que la pauvre Cathy, complètement épuisée, s'était traînée jusqu'à son lit, en haut dans le grenier, Sarah, elle, était toujours réveillée.

Elle ferma les yeux et se concentra sur l'enfant qu'elle portait. Comme vas-tu, mon amour ? Est-ce que tu dors ? Ou bien est-ce que tu écoutes, est-ce que tu entends mes pensées en ce moment ?

Le bébé remua dans son ventre, puis arrêta de bouger. C'était une réponse, des mots secrets qu'eux seuls partageaient. Sarah était presque heureuse de ne pas avoir de mari pour la distraire de cette conversation silencieuse, un mari qui serait couché à ses côtés, jaloux de cette intimité dont il serait exclu.

Pauvre Cathy, songea-t-elle en passant sans transition de la joie à la tristesse. Elle aussi désirait désespérément un enfant, mais le temps finirait par avoir gain de cause et lui ôter tout espoir. Cathy était beaucoup trop romantique pour accepter l'idée qu'il n'y avait peut-être pas d'homme ni de moment idéal. Ne lui avait-il pas fallu dix ans pour prendre enfin conscience que son mariage était un échec lamentable ? Non que Cathy n'eût pas essayé de le faire fonctionner. Elle s'y était au contraire employée au point de s'être rendue totalement aveugle aux défauts de Jack, notamment à son égoïsme. C'était surprenant de voir comment une femme si intelligente, si intuitive, avait pu laisser les choses traîner aussi longtemps. Mais Cathy était ainsi. Même à trente-sept ans, elle continuait à rester ouverte, confiante et fidèle jusqu'à la bêtise.

Un bruit de graviers dans l'allée éveilla l'attention de Sarah. Parfaitement immobile, elle écouta et n'entendit d'abord que le craquement familier des arbres, le bruissement des branches contre le toit. Puis le bruit se fit entendre de nouveau : des cailloux et un faible tintement de métal. Encore ces fichus rats laveurs ! Si elle ne se levait pas pour les chasser, elle retrouverait son allée jonchée d'ordures.

En soupirant, elle s'assit, chaussa ses pantoufles dans l'obscurité et se dirigea instinctivement vers la cuisine. Ses yeux étaient à l'aise dans le noir, elle ne voulait pas les agresser avec la lumière. Au lieu d'allumer l'ampoule du garage, elle attrapa la lampe-torche qui était à sa place habituelle sur l'étagère de la cuisine et déverrouilla la porte.

Dehors la lune brillait faiblement à travers les nuages. Elle pointa sa torche en direction des poubelles, mais elle ne vit ni raton laveur ni ordures éparpillées par terre, mais seulement un reflet métallique. Perplexe, elle traversa le garage et s'arrêta près de la Datsun que Cathy avait garée dans l'allée.

C'est alors qu'elle remarqua une petite lumière dans la voiture. Jetant un coup d'œil par la vitre, elle s'aperçut que la boîte à gants était ouverte. Elle pensa d'abord qu'elle s'était ouverte toute seule, ou bien qu'elle ou Cathy avait oublié de la refermer. Puis elle vit les cartes routières éparpillées sur le siège avant.

Une peur soudaine la fit reculer, mais la terreur rendait ses jambes lourdes et raides. C'est alors seulement qu'elle devina qu'il y avait quelqu'un, tout près, qui attendait dans l'obscurité ; elle pouvait sentir sa présence, comme un courant d'air froid dans la nuit.

Elle fit demi-tour pour regagner la maison. Le rayon lumineux de sa torche décrivit un grand arc de cercle, pour venir se poser sur le visage d'un homme. Les yeux braqués sur elle étaient brillants et noirs comme le jais. Elle remarqua à peine le reste du visage : le nez aquilin, les lèvres minces et exsangues. Elle ne vit que les yeux. C'étaient ceux d'un homme dépourvu d'âme.

— Bonsoir, Catherine, murmura-t-il simplement.

« Je vous en supplie, voulut-elle crier tandis qu'il lui soulevait les cheveux pour dégager son cou. Laissez-moi vivre ! »

Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Les mots, comme la lame du couteau que l'homme planta dans sa gorge, y demeurèrent enfouis.

* * *

Cathy se réveilla aux cris des geais bleus qui se querellaient sur le rebord de sa fenêtre, et le bruit la fit sourire par son côté saugrenu, ces battements d'ailes contre les carreaux, ce piaillage effréné d'ennemis qui se volaient dans les plumes. C'était tellement différent du vrombissement matinal des bus et des voitures auquel elle était accoutumée ! Les geais allèrent poursuivre leur dispute sur le toit, et elle entendit la danse guerrière de leurs serres grattant les tuiles. Elle suivit le son de leur progression d'un côté de la toiture à l'autre. Puis, lassée de la bataille, elle tourna les yeux vers la fenêtre.

Le soleil matinal baignait le grenier d'une lumière diffuse. Quelle pièce parfaite pour faire une chambre d'enfant ! Elle pouvait déjà voir

tous les aménagements que Sarah y avait faits — les rideaux imprimés de personnages de dessins animés, les aquarelles représentant des animaux. La simple évocation d'un bébé dormant dans sa chambre la remplît d'une telle joie qu'elle s'assit dans son lit avec un grand sourire, serrant les couvertures autour de ses genoux. Puis elle jeta un coup d'œil à sa montre posée sur la table de nuit et constata qu'il était déjà 9 h 30 — presque le milieu de la matinée !

A contrecœur, elle abandonna la chaleur du lit et alla chercher un jean et un pull dans sa valise. Elle s'habilla, toujours accompagnée par le vacarme des geais bleus dans les branches, la bataille s'étant déplacée du toit vers les arbres. Elle les observa par la fenêtre tandis qu'ils sautaient de rameau en rameau, jusqu'à ce que, finalement, l'un d'eux s'envole, vaincu. Le vainqueur, lui, fort d'une autorité qui ne lui était plus contestée, poussa encore un cri avant de s'installer pour se lisser les plumes.

C'est seulement alors que Cathy remarqua le silence de la maison, un calme que soulignait chacun des battements de son cœur, chacune de ses respirations.

Quittant la chambre, elle descendit l'escalier du grenier et trouva le salon vide. Le feu de la veille n'était plus qu'un tas de cendres dans l'âtre. Une guirlande argentée pendait du sapin de Noël. Un ange en carton aux ailes pailletées scintillait sur la cheminée. Elle prit le couloir jusqu'à la chambre de Sarah et resta perplexe en voyant le lit défait.

— Sarah ?

Sa voix se perdit dans le silence. Comment un simple cottage pouvait-il paraître si immense ? Elle repartit vers le salon, et entra dans la cuisine. Les tasses à thé de la nuit dernière étaient encore dans l'évier. Sur le rebord de la fenêtre, une fougère trembla, agitée par le courant d'air que laissait passer la porte ouverte.

Cathy sortit sous l'auvent où la vieille Dodge de Sarah était garée.

— Sarah ? appela-t-elle de nouveau.

Quelque chose bougea sur le toit. Effrayée, Cathy leva la tête et se mit à rire en entendant le geai bleu qui jacassait dans l'arbre.

Elle s'apprêtait à rentrer dans la maison quand son regard repéra une tache sur le gravier, près de la roue arrière de la voiture. Pendant quelques secondes, elle fixa la tache brun-rouille, incapable de saisir sa signification. Lentement, elle se déplaça le long de l'auto, en suivant des yeux les méandres que la traînée brune décrivait sur le sol.

Lorsqu'elle contourna l'arrière de la voiture, son regard embrassa toute l'allée. Le filet de couleur brune devint un lac écarlate dans lequel nageait un corps immobile, aux yeux grands ouverts.

Le piaillage du geai bleu cessa brusquement, tandis qu'un autre cri s'élevait vers les arbres : le hurlement de Cathy.

— Hé, m'sieur. Hé, m'sieur.

Victor tenta d'ignorer la voix, mais elle continuait de bourdonner à son oreille, comme une mouche que l'on ne parvient pas à chasser.

— Hé, m'sieur. Vous êtes réveillé ?

Victor ouvrit les yeux et réussit à grand-peine à poser son regard sur un petit visage ratatiné et tordu, piqué de poils gris. L'apparition souriait de toutes ses dents, ou plutôt de toute son absence de dents. Victor fixa un instant le trou noir répugnant qu'était cette bouche et songea qu'il était mort et arrivé en enfer.

— Hé, m'sieur, vous auriez pas une cigarette ?

Victor secoua la tête et, avec difficulté, parvint à murmurer :

— Je ne crois pas.

— Un dollar alors ?

— Allez-vous-en, grogna Victor, en fermant les yeux pour se protéger de la lumière du jour. Il essaya de réfléchir, de se rappeler où il était, mais sa tête lui faisait mal et la voix du petit homme n'arrêtait pas de le distraire.

— On peut pas trouver de cigarettes ici. C'est comme une prison, cet endroit. Je me demande bien pourquoi je me tire pas. Mais vous savez ce que c'est, les rues sont froides à cette époque de l'année. Il a plu toute la nuit. Au moins, y fait chaud, ici...

Plu toute la nuit... Soudain, Victor se souvint. La pluie. Courir, courir sous la pluie.

Il ouvrit les yeux.

— Où suis-je ?

— Salle trois. Au pays des peaux de vaches.

Il fit l'effort de s'asseoir et faillit s'évanouir de douleur. Il regarda confusément le support métallique avec son sac de liquide qui s'écoulait goutte à goutte dans le mince tuyau de plastique de la perfusion, puis les pansements sur son épaule gauche. Il constata, à voir le soleil qui entrait par la fenêtre, que la journée était déjà bien avancée.

— Quelle heure est-il ?

— J'en sais rien. 9 heures, peut-être bien. Vous avez loupé le petit déjeuner.

Il fallait qu'il sorte d'ici. Victor posa le pied par terre et découvrit que, mis à part la chemise de l'hôpital, il était complètement nu. Où étaient ses vêtements ? Son portefeuille ?

Le vieil homme haussa les épaules.

— L'infirmière doit savoir où sont vos affaires. Demandez-lui.

Victor trouva une sonnette enfouie sous les draps et appuya sur le

bouton à plusieurs reprises, avant d'entreprendre de décoller le sparadrap qui retenait l'intraveineuse à son bras.

La porte s'ouvrit brusquement et une voix de femme aboya :

— Monsieur Holland ! Pouvez-vous m'expliquer à quoi vous jouez ?

— Je me prépare à partir, voilà à quoi je joue ! répliqua Victor en arrachant la dernière bande de sparadrap.

Avant qu'il ne réussisse à retirer l'intraveineuse, l'infirmière se précipita aussi vite que ses petites jambes le lui permettaient et appliqua une compresse de gaze sur le cathéter.

— C'est pas ma faute, mademoiselle Redfern ! glapit le petit vieux.

— Lenny, retournez vous coucher immédiatement ! Quant à vous, monsieur Holland, dit-elle en fixant Victor de ses yeux gris acier, vous avez perdu beaucoup trop de sang.

Coinçant le bras de Victor contre son énorme biceps, elle entreprit de réajuster le cathéter et de le maintenir en place avec force sparadrap.

— Passez-moi juste mes vêtements.

— Ne discutez pas, monsieur. Vous devez rester ici.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous êtes sous perfusion, voilà pourquoi ! cria-t-elle, comme si cet état était irréversible.

— Je veux mes vêtements.

— Il faudrait que je vérifie auprès des urgences. Aucune de vos affaires n'a été apportée à cet étage.

— Alors appelez-les !

Devant l'expression choquée de Mlle Redfern, il ajouta, avec une politesse forcée :

— Si vous voulez bien.

Il lui fallut attendre encore une demi-heure avant de voir arriver une responsable, qui tenta de lui expliquer la situation.

— Je crains que nous... Euh, il semblerait que nous ayons... perdu vos effets personnels, monsieur Holland, dit-elle en se tortillant nerveusement.

— Que voulez-vous dire par perdu ?

— Ils ont été...

Elle s'éclaircit la gorge.

— Euh, volés. Aux urgences. Croyez bien que c'est la première fois qu'une telle chose se produit. Nous sommes vraiment désolés, monsieur. Je suis sûre que l'hôpital trouvera une solution pour prendre à sa charge l'achat de nouveaux vêtements en remplacement des vôtres...

Trop occupée à formuler des excuses, elle n'avait pas remarqué

l'expression de terreur qui se peignait sur le visage de Victor. L'effort qu'il faisait pour se rappeler, à travers le brouillard que les événements de la nuit précédente avait laissé dans sa tête, exactement ce qu'il était advenu du rouleau de pellicule photo. Il se souvenait qu'il l'avait dans la poche pendant le trajet interminable jusqu'à l'hôpital. Il se souvenait aussi qu'il le serrait très fort dans sa paume, et qu'il s'était débattu contre la femme qui conduisait, lorsqu'elle avait voulu lui sortir la main de la poche. Après ça, tout se brouillait, rien ne lui revenait clairement. L'ai-je perdu ? se demanda-t-il. Est-ce que j'ai perdu ma seule pièce à conviction ?

— Et si les espèces ont disparu, vos cartes de crédit, au moins, sont toujours là. Je suppose que c'est mieux que rien.

Il la regarda sans comprendre.

— Quoi ?

— Vos objets de valeur, monsieur.

Elle désigna le portefeuille et la montre qu'elle venait de poser sur la table de chevet.

— L'agent de la sécurité les a trouvés dans la poubelle devant l'hôpital. On dirait bien que le voleur n'en voulait qu'à votre argent.

— Et à mes vêtements, si j'ai bien compris.

Aussitôt que la femme quitta la pièce, Victor appuya sur la sonnette pour appeler l'infirmière. Mlle Redfern entra avec le plateau du petit déjeuner.

— Mangez, monsieur Holland, dit-elle. C'est peut-être l'hypoglycémie qui vous fait réagir comme ça.

— Une femme m'a conduit aux urgences, dit-il. Son prénom est Catherine. Il faut que je la retrouve.

— Oh, regardez ! Des œufs et des céréales ! Tenez, votre fourchette...

— Mademoiselle Redfern, voulez-vous laisser ces maudites céréales !

Mlle Redfern posa violemment la boîte.

— Ce n'est pas la peine d'être grossier !

— Je dois retrouver cette femme !

Sans un mot, l'infirmière tourna les talons et sortit de la chambre. Quelques instants plus tard, elle revint et lui tendit une feuille de papier, portant le nom de Catherine Weaver, suivi d'une adresse locale.

— Vous feriez mieux de vous dépêcher de manger, dit-elle. Il y a un policier qui va venir vous parler.

— D'accord, grogna-t-il, en enfournant une bouchée d'œufs brouillés froids et caoutchouteux.

— Et il y a quelqu'un du FBI qui a appelé. Il va arriver, lui aussi.

Alarmé, Victor leva la tête.

— Le FBI ? Quel est son nom ?

— Mais comment voulez-vous que je le sache ? Un nom à consonance polonaise, je crois.

Les yeux braqués sur elle, Victor reposa lentement sa fourchette.

— Polowski, dit-il à voix basse.

— J'ai l'impression que c'est ça. Polowski.

En se dirigeant vers la porte de la chambre, elle marmonna :

— Le FBI. Rien que ça. Je me demande bien ce qu'il a fait pour que le FBI s'intéresse à lui !

Avant même que la porte ne se referme derrière elle, Victor avait quitté son lit et arraché sa perfusion. C'est à peine s'il sentit le sparadrap lui tirer les poils du bras. Il fallait qu'il trouve un moyen de partir de ce foutu hôpital avant l'arrivée de Polowski. Il était certain que l'agent du FBI lui avait tendu un guet-apens la nuit dernière, et il n'avait aucune intention d'attendre qu'il revienne à la charge.

Il se tourna vers son compagnon de chambre.

— Lenny, où sont vos vêtements ?

Le regard de Lenny se porta de mauvaise grâce sur l'armoire à côté du lavabo.

— J'en ai pas d'autres, d'habits. En plus, ils vont pas vous aller, m'sieur...

Victor ouvrit l'armoire et en tira une chemise en coton usée et un pantalon informe en polyester. Le pantalon était trop court et le bas laissait apparaître environ quinze centimètres de jambes, mais Victor n'eut aucune peine à le fermer à la taille. Le véritable problème était de trouver une paire de chaussures de taille 44. Il fut soulagé de découvrir les tongs de Lenny au fond de l'armoire. Son talon dépassait de trois centimètres, mais au moins il ne serait pas nu-pieds.

— Mais c'est à moi, ça ! protesta Lenny.

— Tenez. Vous n'avez qu'à prendre ceci, dit Victor en lui lançant sa montre. A mon avis, vous n'aurez aucun mal à la troquer contre une tenue complète toute neuve.

Soupçonneux, le vieil homme appliqua la montre contre son oreille.

— C'est de la camelote. Marche même pas. On n'entend rien.

— Elle est à quartz.

— Ouais, tu parles...

Victor empocha son portefeuille et alla vers la porte. Il jeta un coup d'œil en direction du bureau vitré des infirmières. La voie était libre.

— Salut, mon pote, dit-il en se tournant vers Lenny. Toutes mes amitiés à Mlle Redfern.

Victor se glissa hors de la chambre et parcourut tranquillement le couloir dans l'autre sens. La porte menant à l'escalier de secours était au bout. Dessus, un avertissement en lettres rouges indiquait : « L'ouverture de cette porte déclenche la sirène d'alarme ». Il marchait d'un pas assuré, s'obligeant à ne pas courir, à ne pas attirer l'attention. Mais au moment où il atteignit la porte, une voix familière retentit à l'autre bout du couloir.

— Monsieur Holland ! Revenez ici tout de suite !

Victor se jeta contre la porte, abaissa la barre d'ouverture et se précipita dans l'escalier.

L'écho de ses pas résonnait sur le béton tandis qu'il dévalait les marches. Lorsqu'il entendit Mlle Redfern qui crapahutait derrière lui dans la cage d'escalier, il avait déjà atteint le rez-de-chaussée et s'apprêtait à pousser la dernière porte qui le séparait de la liberté.

— Monsieur Holland ! hurla l'infirmière.

En traversant le parking, il pouvait encore entendre sa voix résonner dans ses oreilles.

Huit cents mètres plus loin, il trouva un hypermarché et, en l'espace de dix minutes, il s'était acheté une chemise, un jean, des sous-vêtements et des chaussettes, ainsi qu'une paire de chaussures de tennis à sa taille, et régla le tout avec sa carte de crédit. Après quoi, il jeta les vieux vêtements de Lenny dans une poubelle.

Avant de ressortir, il regarda par la vitrine du magasin. Dehors, l'activité de la rue paraissait parfaitement normale, celle d'une petite ville au cours d'une matinée de mi-décembre, avec ses passants déambulant sous les décorations clinquantes de Noël, sa demi-douzaine de voitures attendant patiemment au feu rouge. Il était sur le point de franchir la porte lorsqu'il remarqua une voiture de police descendant la rue au ralenti. Aussitôt, il se posta derrière un mannequin dévêtu et, entre les membres de plastique nus, suivit des yeux le véhicule qui passa lentement devant l'hypermarché et se dirigea vers l'hôpital. A l'évidence, on recherchait quelqu'un. Était-ce après lui que la police en avait ?

Il ne pouvait pas prendre le risque d'emprunter la grand-rue. Impossible de savoir si quelqu'un d'autre que Polowski était impliqué dans le guet-apens dont il avait été la victime.

Il lui fallut au moins une heure de marche avant d'atteindre les faubourgs de la ville, et à ce stade il se sentait si faible et chancelant qu'il tenait à peine sur ses jambes. La poussée d'adrénaline qui l'avait précipité hors de l'hôpital était en train de s'émousser. Trop fatigué pour faire un pas de plus, il s'effondra sur un rocher en bordure de route et se résigna à faire de l'auto-stop. A son immense soulagement, le premier véhicule à se montrer — un semi-remorque chargé de bois

de chauffage — s'arrêta pour le prendre. Victor grimpa dans la cabine et s'écroula sur le siège.

Le chauffeur cracha par la fenêtre, puis le regarda en plissant les yeux sous la visière de sa casquette publicitaire.

— Vous allez loin ?

— A quelques kilomètres seulement. Oak Hill Road.

— Ça marche, c'est sur mon chemin.

Le chauffeur redémarra. Au son de la musique country que diffusait la radio, le camion reprit sa route en laissant derrière lui un sillage noir de gaz d'échappement.

Soudain, un bruit s'insinuant entre les accords de guitare fit sursauter Victor. Une sirène. En se retournant, il vit une voiture de police arrivant à toute vitesse derrière eux. Ça y est, pensa Victor. Ils m'ont retrouvé. Ils vont arrêter ce camion et m'embarquer...

Mais pour quel motif ? Avoir quitté l'hôpital sans autorisation ? Insulté Mlle Redfern ? Ou bien Polowski avait-il fabriqué de quelconques charges contre lui ?

Avec un sentiment de catastrophe imminente, il attendit que la voiture de police les dépasse et leur fasse signe de se rabattre et de s'arrêter. En fait, il était sûr que cela se passerait ainsi. A tel point que, lorsqu'elle les doubla et poursuivit sa route comme un bolide, il resta ahuri.

— Il doit y avoir un problème, observa son compagnon d'un ton anodin, en désignant d'un mouvement du menton la voiture de police, devenue à peine visible.

Victor parvint à s'éclaircir la gorge.

— Un problème ?

— Ils n'ont pas souvent l'occasion de se servir de leurs sirènes, par ici, mais quand il s'en présente une, alors là ils mettent le paquet !

Le cœur battant à tout rompre, Victor s'enfonça dans son siège et se força à retrouver son calme. Il n'avait aucune raison de s'inquiéter. La police n'était pas à ses trousses, elle avait d'autres chats à fouetter. Il se demanda quelle petite catastrophe locale pouvait justifier ce déploiement de sirènes hurlantes. Sans doute rien de plus excitant qu'une bande de gamins en quête d'émotions fortes au volant d'une voiture volée.

Au moment de quitter le camion à l'embranchement d'Oak Hill Road, Victor sentit que son pouls était redevenu normal. Il remercia le chauffeur, sauta à terre et se mit en route vers la maison de Catherine Weaver. C'était une longue marche, sur une route qui serpentait à travers une forêt de conifères. De temps à autre, il passait une boîte aux lettres, et pouvait distinguer une maison cachée entre les arbres. L'adresse de Catherine n'était plus très loin.

Mais qu'allait-il lui dire ? Jusque-là, son seul objectif avait été d'atteindre sa maison. Maintenant qu'il y était presque, il devait trouver une raison plausible pour expliquer qu'il se soit traîné hors de son lit d'hôpital et qu'il ait fait tout ce chemin pour la voir. Un simple « merci de m'avoir sauvé la vie » ne suffirait vraiment pas. Il fallait qu'il sache si elle avait la pellicule photo en sa possession. Mais, évidemment, elle chercherait à apprendre pourquoi ce foutu film était si important.

Lui dire la vérité n'était pas une bonne idée. Il pouvait imaginer sa réaction à l'entendre se lancer dans une histoire invraisemblable de virus, de scientifiques assassinés et de coups fourrés du FBI. « Le FBI est à vos trousses ? Je vois. Et qui d'autre a des comptes à régler avec vous, monsieur Holland ? » Cela semblait si absurdemment paranoïaque qu'il en eut presque envie de rire. Non, il ne pouvait rien lui raconter, ou alors il risquait de se retrouver interné dans un endroit à côté duquel la salle trois de Mlle Redfern ferait figure de paradis.

Elle n'avait pas besoin de savoir quoi que ce soit. De fait, il valait mieux la laisser dans l'ignorance. Cette femme lui avait sauvé la vie, et il ne voulait pour rien au monde la mettre en danger. Tout ce qu'il voulait, c'était le film. Après ça, elle ne le reverrait jamais plus.

Il était tellement occupé à se demander ce qu'il allait lui dire qu'il ne remarqua les véhicules de police que bien après qu'elles eurent dépassé le virage. Soudain il se figea à la vue de ces trois voitures — probablement la totalité du parc automobile de la police de Garberville — garées devant une maison rustique de bois de cèdre. Dans l'allée, une demi-douzaine de voisins atterrés observait la scène. Seigneur, quelque chose était-il arrivé à Catherine ?

Surmontant son désir de s'enfuir, Victor accéléra le pas. Il passa devant les voitures de police, franchit les petits groupes de badauds et continua d'avancer jusqu'à ce qu'un policier en uniforme lui barre la route.

— Désolé, monsieur, personne ne passe.

Ebahi, Victor baissa les yeux et vit le ruban de plastique rouge délimitant un périmètre de sécurité. Lentement, le regard de Victor se porta au-delà du cordon rouge, jusqu'à la vieille Datsun qui était garée près de la maison. Était-ce l'auto de Catherine ? Il essaya désespérément de se souvenir si c'était une Datsun qu'elle conduisait, mais la veille, la nuit était si noire et sa propre douleur si intense qu'il n'y avait pas prêté attention. Il se rappelait seulement que c'était un modèle compact, avec à peine assez de place pour ses jambes. Puis il repéra sur le pare-chocs arrière un macaron aux couleurs délavées : « Stationnement autorisé, Parking Studios A. »

— Je travaille pour une société de production cinématographique indépendante, lui avait-elle dit.

C'était bien la voiture de Catherine.

A contrecœur, il regarda le sol juste derrière la Datsun, et même si, rationnellement, il savait que cette couleur particulière de rouge brique ne pouvait être que celle du sang séché, il se refusait à l'admettre, à admettre qu'il n'y ait pas d'autre explication possible à ces traces et à ce déploiement policier.

Il essaya de parler, mais sa voix produisit un son semblable à celui d'un objet qu'on traîne sur le gravier.

— Pardon, monsieur, pourriez-vous répéter ? demanda le policier.

— Que... Que s'est-il passé ?

Le policier secoua la tête tristement.

— Une femme a été assassinée ici la nuit dernière. Notre premier meurtre en dix ans.

Meurtre ?

Victor fixait avec horreur le gravier taché de sang.

— Mais... pourquoi ?

L'officier de police haussa les épaules.

— On ne sait pas encore. Le vol, peut-être.

Il désigna la Datsun du menton. Il n'y a que la voiture qui ait été fracturée.

Si Victor fit un commentaire à ce stade, en tout cas il ne se souvint plus de ce qu'il avait dit. Il était juste vaguement conscient que ses jambes lui faisaient reprendre le chemin en sens inverse, longer le groupe de badauds, puis les véhicules de police, pour se diriger vers la route. L'éclat du soleil était si vif qu'il en avait mal aux yeux et pouvait à peine voir où il allait.

« Je l'ai tuée. Elle m'a sauvé la vie et je l'ai tuée... »

La culpabilité lui nouait la gorge au point qu'il parvenait à peine à respirer, à faire un pas de plus tant la douleur était insoutenable. Pendant un long moment, il resta planté au bord de la route sous le soleil, la tête basse, les oreilles résonnant du jacasement des geais bleus, pleurant une femme qu'il ne connaîtrait jamais.

Quand il fut enfin capable de relever la tête, il reprit sa marche vers la grand-route, mû par une rage sourde contre le meurtrier de Catherine. Et une rage contre lui-même pour avoir provoqué sa mort.

C'était le rouleau de pellicule photo que le tueur cherchait, et il l'avait probablement trouvé dans la Datsun. Autrement, il aurait également mis la maison à sac.

Et maintenant, que faire ? songea Victor. Il écarta la possibilité que sa serviette — contenant la plus grande partie des documents compromettants — puisse encore se trouver dans sa voiture accidentée. Sans le film, Victor n'avait plus aucune preuve. Ce ne serait plus que sa parole contre celle de Viratek. La presse le ferait passer pour un ex-employé mécontent. Et après le coup bas de

Polowski, il ne pouvait plus faire confiance au FBI.

A cette idée, il accéléra le pas. Plus vite il aurait quitté Garberville, mieux ce serait. Arrivé à la grand-route, il ferait de nouveau du stop. Une fois en sécurité loin de la ville, il prendrait le temps de réfléchir à la suite des événements.

Il décida d'aller vers le sud, vers San Francisco.

A la fenêtre de son bureau de Viratek, Archibald Black observait la limousine qui remontait l'allée bordée d'arbres pour s'arrêter devant l'entrée. Black émit un ricanement sarcastique. Le Cow-boy était de retour. Maudit Cowboy ! Après toutes les recommandations qu'il avait faites au sujet de la confidentialité, de la nécessité d'entourer sa visite de la plus grande discrétion, ce crétin avait le culot d'arriver dans une limousine, avec un chauffeur en livrée !

Black se détourna de la fenêtre et se dirigea vers son bureau. Malgré le mépris qu'il portait à son visiteur, force lui était de reconnaître que l'homme le mettait mal à l'aise, comme le faisaient tous les prétendus hommes d'action. Pas assez de cellules grises derrière cette masse de muscles. Trop de pouvoir entre les mains d'imbéciles. N'était-ce pas là une illustration de la façon dont le pays était dirigé ?

L'Interphone bourdonna.

— Monsieur Black, annonça sa secrétaire. Il y a un M. Tyrone qui demande à vous voir.

— Faites-le entrer, s'il vous plaît, répondit Black en gommant sur son visage toute expression de désapprobation. Il affichait un air de déférence lorsque la porte s'ouvrit et que Matthew Tyrone entra dans la pièce.

Ils se serrèrent la main. La poigne de Tyrone était désagréablement ferme, comme s'il s'efforçait de rappeler à Black leurs statuts respectifs. Tyrone avait l'allure typique d'un ex-marine, ce qu'il était. Seul l'embonpoint naissant trahissait le fait que la carrière militaire de Tyrone était loin derrière lui.

— Comment s'est passé votre vol depuis Washington ? s'enquit Black, tandis qu'ils s'asseyaient.

— Service épouvantable. L'aviation commerciale n'est plus ce qu'elle était, c'est moi qui vous le dis. Quand on pense au prix que l'Américain moyen paye pour avoir le privilège de prendre l'avion !

— J'imagine en effet que ce n'est en rien comparable à *Air Force One*.

Tyrone sourit.

— Passons aux choses sérieuses. Racontez-moi un peu où vous en êtes, avec vos petits soucis.

Black remarqua dans la formulation de Tyrone l'usage du possessif. Ainsi donc, c'était devenu son problème, songea-t-il. Evidemment. C'est ce qu'ils appelaient la dénégation. Quand les choses tournent mal, c'est toujours l'autre qui porte le chapeau. S'il y avait la moindre fuite, la tête de Black serait la première à tomber. Mais c'est bien pour cela que ce contrat était si lucratif. Parce qu'il — autrement dit Viratek — était prêt à en prendre le risque.

— Nous avons récupéré les documents, dit Black. Et les films. On est en train de les développer en ce moment.

— Et qu'en est-il de vos employés ?

Black s'éclaircit la gorge.

— Il n'y a pas de raison de s'en inquiéter davantage.

— Je m'inquiète de tout ce qui peut constituer un danger pour la sécurité nationale.

— On ne peut quand même pas éliminer tout le monde.

— Ah bon ?

Braqué sur son interlocuteur comme un canon de revolver, le regard de Tyrone était dur, les yeux d'une couleur gris acier convenant parfaitement à un homme qui se faisait appeler « Cowboy ». On ne discutait pas avec quelqu'un qui avait des yeux pareils. Pas si on possédait le moindre instinct de conservation.

Black baissa la tête avec déférence.

— Je ne suis pas habitué à cette façon de traiter... les affaires. Et je n'aime pas trop votre homme, Savitch.

— M. Savitch a déjà fait du bon travail pour nous.

— Il a tué l'un de mes scientifiques de haut niveau.

— Je suppose que c'était nécessaire.

Black fixa le dessus de son bureau avec consternation. La seule évocation de ce monstre de Savitch lui donnait des frissons.

Et d'ailleurs, pourquoi, précisément, les choses avaient-elles mal tourné avec Martinique ? Parce qu'il avait une conscience, se dit Black. Il regarda Tyrone.

— C'était impossible à prévoir. Il travaillait depuis dix ans dans la branche commerciale du département Recherche et Développement. Il n'avait jamais présenté de problèmes de sécurité. Nous n'avons découvert que la semaine dernière qu'il avait mis la main sur des documents classés secret défense. Et puis Victor Holland s'en est mêlé...

— Que sait Holland ?

— Holland n'était pas impliqué dans le projet. Mais il est malin. S'il a vu ces documents, il a peut-être compris de quoi il s'agissait.

Maintenant Tyrone avait l'air agité, ses doigts pianotaient nerveusement sur le bureau.

— Que savez-vous de Holland ?

— J'ai regardé dans son dossier au service du personnel. Il est âgé de quarante et un ans, né et élevé à San Diego. Entré au séminaire, mais a laissé tomber au bout d'un an. A fait l'université de Stanford, puis le Massachusetts Institute of Technology, à Boston. Doctorat en biochimie. Entré à Viratek il y a quatre ans. L'un de nos chercheurs les plus prometteurs.

— Et sa vie privée ?

— Sa femme est morte d'une leucémie voici trois ans. Il est assez replié sur lui-même, ces temps-ci. C'est un gars plutôt calme, qui apprécie le jazz classique. Il joue du saxophone dans un groupe amateur.

Tyrone éclata de rire.

— Le petit scientifique lambda, quoi.

C'était tout à fait le genre de commentaire idiot que l'on pouvait attendre d'un ex-marine comme Tyrone. Black se sentit insulté. Des années plus tôt, avant d'avoir créé Viratek Industries, il avait lui aussi été chercheur en biochimie.

— Il ne devrait pas être compliqué à éliminer, dit Tyrone. Inexpérimenté. Et sans doute effrayé.

Il ramassa son attaché-case.

— M. Savitch est un expert en la matière. Je vous suggère de le laisser régler le problème.

— Bien entendu.

En réalité, Black ne pensait pas vraiment avoir le choix. Nicholas Savitch était comme une de ces redoutables forces du mal qui, une fois lâchées, deviennent incontrôlables.

L'Interphone sonna.

— M. Gregorian, du labo photo, est arrivé, annonça la secrétaire.

— Faites-le entrer.

Black jeta un regard à Tyrone.

— Les films ont été développés. Voyons ce que Martinique a réussi à photographier.

Gregorian entra, une grosse enveloppe à la main.

— Voici les planches de contact que vous avez demandées, dit-il en tendant le paquet à Black.

Puis il porta sa main à sa bouche, étouffant ce qui ressemblait fort à un rire.

— Oui, monsieur Gregorian ? demanda Black

— Rien, monsieur.

— Eh bien, regardons-les, ces photos, coupa Tyrone.

Black sortit les cinq planches de contact et les étala sur le bureau. Les trois hommes les regardèrent fixement.

Pendant un long moment, personne ne parla. Enfin, Tyrone rompit le silence.

— Est-ce que c'est censé être une plaisanterie ?

Gregorian éclata de rire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit Black.

— Ce sont les pellicules que vous m'avez remises, monsieur, insista Gregorian. Je les ai développées moi-même.

— C'est ce qui était en la possession de Victor Holland et que vous avez récupéré ?

La voix de Tyrone passa lentement d'un registre normal à un hurlement.

— Cinq rouleaux de femmes nues ?

— Il doit y avoir une erreur, dit Black, ce ne sont pas les bons films.

Gregorian rit de plus belle.

— Taisez-vous ! aboya Black.

Il regarda Tyrone et ajouta :

— Je ne sais vraiment pas ce qui a pu se passer.

— Alors la pellicule que nous cherchons est encore dans la nature ?

Black hocha la tête d'un air las.

Tyrone se précipita sur le téléphone.

— Il faut absolument arranger ça. Au plus vite.

— Qui appelez-vous ? demanda Black.

— L'homme qui saura régler le problème, dit Tyrone en composant le numéro. Savitch.

* * *

Dans sa chambre de motel sur Lombard Street, Victor marchait de long en large en réfléchissant à un plan. N'importe quel plan. Son esprit scientifique rigoureux avait déjà analysé la situation, sériant les différents éléments. D'abord, identifier le problème : quelqu'un cherchait à le tuer. Ensuite, formuler votre hypothèse : Jerry Martinique avait mis au jour quelque chose de dangereux, et c'est pour cela qu'il avait été assassiné. On pensait maintenant que c'était lui, Victor, qui détenait cette information, ce qui n'était pas le cas. L'objectif : rester en vie. La méthode : n'importe laquelle.

Pendant les deux derniers jours, sa seule stratégie avait été de se terrer dans différents motels minables et d'attendre, mais il ne pouvait pas se cacher indéfiniment. Si le FBI était impliqué, et il avait de

bonnes raisons de penser que c'était le cas, il ne tarderait pas à retrouver sa trace par les transactions sur sa carte de crédit, et saurait exactement où le trouver.

Il avait besoin d'un plan d'attaque.

S'adresser au FBI était hors de question. Sam Polowski était l'agent que Victor avait contacté, celui avec qui il était convenu d'une rencontre à Garberville. Personne d'autre n'aurait dû être au courant de cette réunion. Or Sam Polowski lui avait fait faux bond.

Mais quelqu'un d'autre était venu, et la douleur cuisante que Victor avait à l'épaule était là pour lui rappeler ce rendez-vous désastreux.

Il aurait pu prendre contact avec la presse. Oui, mais comment convaincre un journaliste sceptique ? Qui croirait à son histoire de projet si dangereux qu'il pouvait tuer des gens par millions ? On penserait que tout cela n'était qu'une fable née d'un esprit paranoïaque.

Or il n'était pas paranoïaque.

Il se dirigea vers le poste de télévision pour regarder le journal. Une présentatrice impeccablement coiffée souriait en lisant un papier de circonstance sur des enfants heureux de quitter l'école pour les vacances de Noël. Puis son expression devint grave, et Victor demeura bouche bée quand elle aborda le sujet suivant.

« Et à Garberville, Californie, toujours aucune piste dans l'enquête sur le meurtre d'une femme, trouvée poignardée à son domicile mercredi matin. Une invitée avait découvert le corps de Sarah Boylan, trente-neuf ans, gisant dans son allée, le cou lardé de coups de couteau. La victime était enceinte de cinq mois. La police, qui reste perplexe devant l'absence de mobiles permettant d'expliquer cette terrible tragédie, ne tient aucun suspect. Et maintenant, les nouvelles nationales... »

Non, non ! Victor essayait de se souvenir. Elle n'était pas enceinte. Elle ne s'appelait pas Sarah. C'est une erreur...

Et si ça ne l'était pas ?

« Je m'appelle Catherine Weaver », lui avait-elle dit.

Catherine Weaver. Oui, il était sûr de son nom. Il s'en souviendrait jusqu'à sa mort.

Il s'assit sur le lit, la tête lourde. Sarah... Cathy... Un meurtre à Garberville...

Quand il se leva enfin, il était animé par un sentiment grandissant d'urgence, de panique même. Il attrapa l'annuaire téléphonique du motel et chercha dans les W. Il comprenait, maintenant : le meurtrier s'était trompé de victime. Si Cathy était toujours vivante, peut-être avait-elle encore le film en sa possession, ou saurait-elle où le trouver. Il fallait absolument que Victor arrive jusqu'à elle.

Avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

* * *

Rien n'aurait pu préparer Cathy à l'indescriptible sentiment de désespoir qu'elle éprouva en se retrouvant chez elle. Elle pensait avoir pleuré toutes les larmes de son corps dans ce motel de Garberville, durant la nuit qui avait suivi la mort de Sarah. Mais elle continuait à éclater en sanglots, puis elle restait prostrée dans de profondes et sombres méditations. Le voyage de retour en voiture jusqu'à San Francisco l'avait provisoirement anesthésiée, mais aussitôt qu'elle avait atteint le premier étage, franchi sa porte et retrouvé le silence de son appartement, le chagrin l'avait submergée de nouveau. Le chagrin, et l'incompréhension. Pourquoi Sarah ?

Elle tenta mollement de défaire ses bagages. Après quoi, s'efforçant de s'occuper l'esprit, elle passa en revue son réfrigérateur et le placard de sa cuisine, et constata qu'ils étaient presque vides. Cela lui fournit un prétexte pour fuir son appartement. Elle enfila un pull et un jean, puis, avec un sentiment de libération, parcourut les quatre cents mètres qui la séparaient d'une épicerie de proximité. Elle se contenta d'acheter quelques produits essentiels, du pain, des œufs et des fruits. Assez pour lui permettre de tenir quelques jours, le temps qu'elle retombe sur ses pieds et qu'elle puisse songer à s'alimenter un peu mieux.

Portant un sac de provisions sous chaque bras, elle reprit le chemin de son immeuble dans l'obscurité naissante. La nuit était fraîche, et elle regretta de n'avoir pas mis de manteau. Par une fenêtre ouverte, une femme cria : « C'est l'heure du dîner ! » et deux enfants qui s'amusaient à taper dans un ballon dans la rue coururent jusqu'à chez eux.

Lorsque Cathy atteignit son immeuble, elle frissonnait et le poids de ses emplettes lui faisait mal aux bras. Elle monta les marches et, un paquet en équilibre sur la hanche, réussit à sortir ses clés et à ouvrir la porte d'entrée du bâtiment. A peine l'avait-elle poussée qu'elle entendit un bruit de pas, puis perçut un mouvement indistinct à côté d'elle. Elle fut projetée à l'intérieur, dans le hall. Un sac à provisions lui échappa des bras, et toutes ses pommes roulèrent par terre. Elle trébucha et saisit de justesse la rampe de bois, avant d'entendre la porte d'entrée claquer derrière elle.

Elle se retourna, prête à affronter son agresseur : Victor Holland.

— Vous ! murmura-t-elle, ébahie.

Il ne semblait plus très sûr de l'identité de la femme qui se tenait devant lui. Il dévorait son visage des yeux, comme pour s'assurer que c'était bien elle.

- Cathy Weaver ?
- Mais qu'est-ce que...
- Où est votre appartement ? coupa-t-il.
- Quoi ?
- On ne peut pas rester ici.
- C'est... Il est au premier...
- Allons-y.

Il s'apprêta à lui prendre le bras, mais elle recula.

— Mes achats, dit-elle en regardant les pommes éparses sur le sol.

D'un geste rapide, il ramassa les fruits et les jeta dans un des sacs, et tira Cathy vers l'escalier.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Cathy se laissa guider dans l'escalier et jusqu'au bout du couloir, avant de s'arrêter net.

— Attendez un moment. Vous allez m'expliquer ce qu'il se passe, monsieur Holland, maintenant, sinon je ne fais pas un pas de plus !

— Passez-moi vos clés.

— Vous ne pouvez pas...

— Passez-moi vos clés, bon Dieu !

Elle le regarda, choquée par son ton autoritaire. Soudain, elle comprit que ce qu'elle lisait dans ses yeux était de la panique. Son regard était celui d'un homme aux abois.

Machinalement, elle lui tendit les clés.

— Attendez-moi ici, dit-il. Je veux d'abord inspecter les lieux.

Elle l'observa, perplexe, tandis qu'il déverrouillait sa porte et se glissait avec précaution à l'intérieur de l'appartement. Pendant quelques instants, elle n'entendit rien. Elle l'imagina allant d'un endroit à l'autre et tenta d'évaluer le temps qu'il lui faudrait pour passer en revue chacune des pièces. Ce n'était pas bien grand, chez elle, alors pourquoi mettait-il si longtemps ?

Lentement, elle s'approcha de la porte. Au moment où elle l'atteignait, la tête de Victor émergea. Elle poussa un petit cri de surprise. Il rattrapa de justesse le sac à provisions qu'elle était en train de lâcher.

— C'est bon, dit-il. Vous pouvez entrer.

A la seconde où elle passa le seuil, il referma la porte à clé et poussa le verrou. Puis il fit un tour rapide du salon, fermant bien les fenêtres, tirant les rideaux.

— Allez-vous enfin me dire ce qui se passe ? demanda-t-elle en le suivant pas à pas.

— Nous avons un problème.

— Vous voulez dire que *vous* avez un problème.

— Non, j'ai bien dit nous. Tous les deux.

Il se tourna vers elle et la fixa d'un regard clair et assuré.

— Avez-vous le film ?

— Mais... de quoi parlez-vous ? demanda Cathy, totalement troublée par le tour que prenait soudain la conversation.

— Un rouleau de pellicule photo. Trente-cinq millimètres. Dans une petite boîte noire. Vous l'avez ?

Elle ne répondit pas, mais une image de la dernière nuit avec Sarah se dessinait déjà dans sa mémoire : un rouleau de pellicule photo sur le plan de travail de la cuisine. Un film qu'elle avait cru appartenir à son ami Hickey. Qu'elle avait glissé dans la poche de son peignoir de bain, puis dans son sac. Mais elle n'avait aucune intention de lui en dire quoi que ce soit, tant qu'elle ne saurait pas pourquoi il le voulait.

Le regard qu'elle lui rendit était volontairement hermétique.

Frustré, il s'obligea à prendre une profonde inspiration, et reprit :

— La nuit où vous m'avez trouvé, sur la route, je l'avais dans la poche. Quand je me suis réveillé à l'hôpital, je ne l'avais plus. Je l'ai peut-être laissé tomber dans votre voiture.

— Pourquoi voulez-vous ce film ?

— J'en ai besoin. C'est une pièce à conviction.

— De quoi ?

— Ce serait trop long à vous expliquer.

Elle haussa les épaules.

— Je n'ai rien de mieux à faire pour l'instant.

Il marcha vers elle et, la prenant par les épaules, la força à le regarder.

— Vous ne comprenez donc pas ? C'est pour cela que votre amie a été tuée. Cette nuit-là, on a fouillé votre voiture. C'était le film qu'ils cherchaient !

Elle le regarda fixement, ses yeux exprimant la compréhension soudaine et l'horreur.

— Sarah...

— ... s'est trouvée au mauvais endroit, au mauvais moment. Ils ont dû la prendre pour vous.

Cathy se sentit piégée par le regard implacable de Victor. Et par la menace que contenait sa révélation. Ses genoux cédèrent. Elle s'effondra sur le siège le plus proche et y resta prostrée.

— Vous devez partir d'ici, dit-il. Avant qu'ils ne vous retrouvent. Avant qu'ils ne se rendent compte que vous êtes la personne qu'ils recherchent.

Elle ne bougea pas. Elle en était incapable.

— Allons, Cathy. Il n'y a pas une seconde à perdre.
— Qu'y avait-il sur cette pellicule ? demanda-t-elle doucement.
— Je vous l'ai dit. Des pièces à conviction. Contre une société du nom de Viratek.

Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est pas... la société pour laquelle vous travaillez ?
— Je travaillais.
— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?
— Ils sont impliqués dans un projet de recherche illégal. Je ne peux pas vous en donner les détails.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je les ignore. Ce n'est pas moi qui ai recueilli ces preuves. Un collègue — un ami — me les a transmises juste avant d'être tué.

— Que voulez-vous dire, tué ?

— La police a appelé ça un accident. Ce n'est pas mon opinion.

— Vous voulez dire qu'il a été assassiné à cause d'un projet de recherche ?

Elle secoua la tête. Il devait travailler sur quelque chose de sacrément dangereux.

— Ça, oui. C'est bien la seule chose que je sache avec certitude. Il s'agissait d'armes bactériologiques. D'où le caractère illégal de la recherche. Illégal, et incroyablement dangereux.

— Des armes ? Pour le compte de quel gouvernement ?

— Le nôtre.

— Je ne comprends pas. Si c'est un projet de l'Etat, ça doit être légal, non ?

— Pas du tout. Il arrive à des gens haut placés d'enfreindre les lois.

— Qu'entendez-vous par haut placés ?

— Je ne sais pas. Je ne peux être sûr de personne. Ni de la police, ni du Département de Justice. Ni du FBI.

Elle plissa les yeux. Les mots qu'elle entendait avaient des accents de délire paranoïaque. Mais la voix et les yeux semblaient parfaitement normaux. Ils étaient vert d'eau, ces yeux. Ils traduisaient une honnêteté, un équilibre qui aurait dû suffire à la rassurer.

Mais ce n'était pas le cas. Loin de là.

Calmement, elle demanda :

— Alors vous êtes en train de me dire que le FBI est à vos trousses. C'est bien ça ?

Un éclair de colère traversa son regard. Il se laissa tomber sur le canapé avec un grognement, et se passa la main dans les cheveux.

— Je ne vous en veux pas de penser que je suis fou. Parfois je me demande si je ne le suis pas vraiment devenu. Je m'étais dit que s'il y

avait une personne en qui je pouvais avoir confiance, c'était vous...

— Pourquoi moi ?

Il la regarda.

— Parce que c'est vous qui m'avez sauvé la vie. Et que vous êtes la prochaine personne qu'ils vont essayer de tuer.

Elle se figea. Non, non, tout cela était insensé ! Voilà maintenant qu'il tentait de l'entraîner avec lui dans ses délires, de lui faire croire à son monde cauchemardesque de meurtres et de conspirations. Elle ne se laisserait pas faire ! Elle se leva et commença à s'éloigner de lui, mais la voix de Victor l'arrêta de nouveau.

— Cathy, réfléchissez. Pourquoi votre amie a-t-elle été assassinée ? Parce qu'ils la prenaient pour vous. Ils doivent savoir maintenant qu'ils se sont trompés. Ils vont devoir revenir et terminer leur boulot comme il faut. Simplement au cas où vous sauriez quelque chose. Au cas où vous détiendriez les preuves...

— C'est complètement dément ! cria-t-elle en couvrant ses oreilles de ses mains. Personne ne va...

— Mais ils ont déjà commencé !

Il tira une coupure de journal de la poche de sa chemise.

— En chemin, je suis passé par hasard devant un kiosque à journaux. Regardez ce qui était en première page...

Elle regarda avec perplexité la photo qu'il lui tendait : celle d'une femme entre deux âges, une parfaite inconnue.

« San Francisco : une femme tuée par balle devant sa porte », titrait l'article.

— Ça n'a strictement rien à voir avec moi, dit-elle

— Lisez son nom.

Le regard de Cathy glissa vers le troisième paragraphe, où figurait l'identité de la victime.

Elle s'appelait Catherine Weaver.

Le morceau de journal lui échappa des mains et voleta jusqu'au sol.

— Il existe trois Catherine Weaver dans l'annuaire de San Francisco, dit-il. Celle-là a été tuée par balle à 9 heures du matin. Je ne sais pas ce qui est arrivé à la deuxième. Peut-être qu'elle est déjà morte. Ce qui fait de vous la troisième sur la liste. Ils ont eu le temps de vous localiser.

— J'étais absente de chez moi. Je ne suis rentrée que depuis une heure...

— Ce qui explique que vous soyez encore en vie. Peut-être qu'ils sont venus plus tôt. Peut-être qu'ils ont décidé d'éliminer les autres d'abord.

Elle se leva brusquement, mue soudain par un besoin effréné de prendre la fuite.

— Je dois préparer mes affaires...

— Non. Sortons d'ici au plus vite.

« Oui, fais ce qu'il te dit », lui intima une voix intérieure.

Elle hocha la tête, se tourna et alla docilement vers la porte. A mi-chemin, elle s'immobilisa.

— Mon sac...

— Où est-il ?

Elle revint en arrière, passant devant une fenêtre aux rideaux fermés.

— Je crois que je l'ai laissé près de...

Ses derniers mots furent couverts par une explosion de vitres brisées. Les tentures closes avaient miraculeusement protégé Cathy des éclats de verre. Par pur réflexe, Cathy se jeta à terre, à la seconde même où une deuxième détonation retentissait. Un instant plus tard, elle sentit Victor la recouvrir de son corps, tandis qu'une troisième balle venait se ficher dans le mur du fond, en faisant jaillir des morceaux de plâtre et de bois.

Les rideaux s'agitèrent, puis le calme revint.

Pendant quelques secondes, Cathy resta paralysée par la peur, par le poids du corps de Victor sur le sien. Ensuite, la panique la gagna. Elle réussit à se libérer, déterminée à fuir.

— Restez à terre ! lui ordonna Victor

— Mais ils essayent de nous tuer !

— Ne leur facilitez pas la tâche !

Il la plaqua au sol.

— Nous allons sortir d'ici. Mais autrement que par la porte d'entrée.

— Alors comment ?

— Où est l'escalier de secours ?

— Du côté de la fenêtre de ma chambre à coucher.

— Il va jusqu'au toit ?

— Je ne suis pas sûre... Il me semble que oui...

— Bon, eh bien allons-y.

Ils avancèrent à quatre pattes le long du couloir, jusqu'à la chambre de Cathy, où la lumière était éteinte. Ils s'arrêtèrent sous la fenêtre et tendirent l'oreille. A l'extérieur, dans l'obscurité, il n'y avait pas un bruit. Et soudain, d'en bas, du hall d'entrée, leur parvint un fracas de bris de glace.

— Ils sont dans l'immeuble ! souffla Victor, en ouvrant la fenêtre d'un geste vif. Allez, vite, dehors !

Cathy n'avait pas besoin qu'on la pousse. Les mains tremblantes, elle se hissa tant bien que mal sur le rebord de la fenêtre et sur l'échelle de secours. Victor était juste derrière elle.

— Vers le haut, murmura-t-il. Jusqu'au toit.

Et après ? songea-t-elle en escaladant l'échelle jusqu'au deuxième étage et en passant devant la fenêtre de Mme Chang. Mme Chang était en voyage cette semaine. Elle était partie voir son fils dans le New Jersey. L'obscurité régnait dans l'appartement, et les fenêtres étaient hermétiquement closes. Aucune issue de ce côté-là.

— Continuez, dit Victor en l'encourageant d'un geste.

Il ne restait plus que quelques marches à gravir.

Enfin, elle enjamba le rebord et se hissa sur le toit goudronné. Victor la rejoignit l'instant d'après. Des plantes en pot frémissaient dans le noir. C'était le jardin suspendu de Mme Chang, un mélange odorant d'herbes aromatiques chinoises et de légumes.

Ensemble, Victor et Cathy se frayèrent un chemin entre les plantes jusqu'à l'autre extrémité du toit, auquel était accolé l'immeuble voisin.

— On continue ? demanda Cathy.

— On continue.

Ils sautèrent sur le toit de l'immeuble mitoyen et coururent jusqu'à l'autre bout, qu'un espace vide de près d'un mètre de large séparait de l'immeuble suivant. Sans réfléchir, Cathy se propulsa au-dessus du vide. Puis elle poursuivit sa course, consciente que chaque pas qu'elle faisait l'éloignait un peu plus du danger.

Arrivée au toit du quatrième immeuble, Cathy s'arrêta enfin, et regarda la rue en bas, tout en bas. Elle prit soudain la mesure de la distance qui la séparait du sol. L'escalier de secours, en réalité une simple échelle métallique fixe, ne paraissait guère plus solide qu'un jeu de construction.

Elle déglutit.

— Le moment est peut-être mal choisi pour vous le dire, mais...

— Me dire quoi ?

— J'ai une peur panique du vide.

Il enjamba le bord.

— Alors ne regardez pas en bas.

« Facile à dire ! » pensa-t-elle en posant le pied sur la première marche. Ses paumes étaient si moites de sueur qu'elle arrivait à peine à s'agripper aux échelons. Prise soudain d'une crise de vertige, elle s'immobilisa, suspendue désespérément à la mince structure d'acier.

— Ne vous arrêtez pas maintenant ! lui chuchota Victor. Continuez à descendre.

Elle ne bougea toujours pas. Elle appuya son visage contre la barre de métal, si fort qu'elle sentit le bord acéré lui mordre la chair.

— Tout va bien, Cathy ! dit-il. Allez-y.

La douleur la submergea, couvrant le vertige et même la peur. Quand elle rouvrit les yeux, le monde avait cessé de tourner. Les jambes molles, elle reprit sa descente, s'arrêtant au premier étage pour s'essuyer les mains sur son jean. Il restait encore cinq bons mètres avant d'atteindre le sol. Elle libéra le dispositif de blocage et commença à faire coulisser la rallonge de l'échelle, mais le métal grinça si fort que Victor l'obligea aussitôt à arrêter.

— Trop bruyant. Nous devons sauter.

— Mais...

Etonnée, elle le vit franchir la rambarde et se laisser tomber à terre.

— Allez ! souffla-t-il. Ce n'est pas très haut. Je vous rattraperai.

En murmurant une prière, elle se glissa sous la rambarde et lâcha prise.

A sa grande surprise, il la rattrapa, mais ne parvint à la retenir qu'une seconde. Sa blessure par balle avait laissé son épaule trop faible et trop endolorie. Ils roulèrent tous deux sur le sol. Cathy atterrit sur lui, ses jambes chevauchant les hanches de Victor, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre. Ils se regardèrent, secoués au point de pouvoir à peine respirer.

Au-dessus d'eux, une fenêtre s'ouvrit et quelqu'un cria :

— Ho, bande de crétins ! Fichez le camp tout de suite ou j'appelle les flics !

Aussitôt Cathy roula par terre et se mit debout en vacillant. Elle heurta une poubelle en métal dont le couvercle tomba sur le sol dans un fracas de cymbales.

— La pause est terminée, grogna Victor en se levant. Foncez !

Ils filèrent à toute vitesse jusqu'au bout de la rue, tournèrent dans une allée et poursuivirent leur course effrénée, pour ne s'arrêter que cinq cents mètres plus loin. Ils reprirent enfin leur respiration et jetèrent un regard derrière eux.

La rue était déserte.

Ils étaient hors de danger.

* * *

Debout à côté du lit soigneusement fait, Nicholas Savitch passa la pièce en revue. Depuis la demi-douzaine de robes simples mais élégantes qui pendaient dans le placard, jusqu'aux boîtes de poudre et aux pots de crèmes délicatement parfumées qui s'alignaient sur la table de toilette, chaque détail de cette chambre était typiquement féminin. Il ne lui fallut pas longtemps pour savoir à quel genre de femme cette chambre appartenait. Elle était mince, taille trente-huit

pour les vêtements, trente-sept et demi de pointure. Les cheveux sur la brosse étaient bruns et mi-longs. Elle ne possédait que peu de bijoux, et avait une prédilection pour les essences naturelles, eau de rose et lavande. Sa couleur préférée était le vert.

De retour dans le salon, il continua à recueillir des informations. La femme était abonnée aux revues professionnelles de Hollywood. Ses goûts en matière de musique, comme en matière de livres, étaient éclectiques. Il remarqua un morceau de papier journal sur le sol. Il le ramassa et jeta un coup d'œil à l'article. Voilà qui était intéressant : la mort de l'autre Catherine Weaver ne lui avait pas échappé.

Il empocha l'article. Puis il vit le sac à main par terre, près de la fenêtre aux vitres brisées.

Bingo !

Il vida le sac de son contenu sur la table basse, libérant un portefeuille, un chéquier, des stylos, de la menue monnaie et... un carnet d'adresses. Il l'ouvrit à la lettre B, et trouva ce qu'il cherchait : Sarah Boylan.

C'était cette Catherine Weaver-là qu'il lui fallait ! Dommage qu'il ait perdu son temps avec les deux autres.

Il feuilleta le répertoire et releva un certain nombre d'adresses à San Francisco. La femme avait été assez rapide pour lui échapper cette fois-ci. Mais il lui serait beaucoup plus difficile de rester cachée. Et ce petit carnet, rempli de noms d'amis, de collègues et de membres de sa famille, pourrait bien le conduire tout droit à elle.

Quelque part, au loin, une sirène de police hurlait.

Il était temps de quitter les lieux.

Savitch prit le carnet d'adresses et le portefeuille de la femme, et se dirigea vers la porte. Dehors, il descendit la rue sans se presser, en soufflant des bouffées de buée dans l'air froid.

Il pouvait se permettre de prendre son temps.

Mais pour Catherine Weaver et Victor Holland, les heures étaient comptées.

Pas question de se reposer. Ils continuèrent au pas de course, sur plusieurs kilomètres. Victor avançait inlassablement, la guidant le long des rues, évitant les carrefours trop fréquentés. Elle le laissa diriger les opérations. Sa terreur avait progressivement fait place à une sensation d'engourdissement et une impression déconcertante d'irréalité. La ville elle-même présentait une vision onirique d'asphalte et de réverbères et d'interminables rues qui serpentaient vers la gauche, vers la droite. La seule réalité qu'elle percevait était cet homme qui marchait à grandes enjambées à côté d'elle, le regard en éveil, les mouvements alertes et assurés. Elle savait qu'il devait lui aussi être tenaillé par la peur, mais s'efforçait de le cacher.

Il lui prit la main ; et la chaleur de cette main ferme, la force de ces doigts semblèrent se propager dans ses membres engourdis par le froid et la fatigue.

Elle accéléra le pas.

— Je crois qu'il y a un poste de police au bout de cette rue, dit-elle. A peu près à deux...

— Nous n'allons pas voir la police.

— Comment ?

Elle s'arrêta net, les yeux braqués sur lui.

— Pas encore. Pas avant que j'aie eu le temps de réfléchir à la situation.

— Victor, dit-elle doucement. Quelqu'un essaye de nous tuer. De me tuer. Que voulez-vous dire par « réfléchir à la situation » ?

— Ecoutez, on ne peut pas en discuter ici, à un coin de rue.

Il lui reprit la main.

— Allez, venez.

— Où ?

— J'ai une chambre. A quelques rues d'ici.

Elle commença par se laisser entraîner, mais, quelques mètres plus loin, elle trouva la volonté de lui opposer de la résistance.

— Une minute. Attendez un peu...

Il tourna vers elle un visage sur lequel se lisait la contrariété.

— Attendre quoi ? Que ce malade nous rattrape ? Qu'on recommence à nous tirer dessus ?

— Je veux une explication.

— Je vous expliquerai tout. Quand nous serons à l'abri.

Elle recula.

— Pourquoi avez-vous peur de la police ?

— Je ne sais pas si je peux leur faire confiance.

— Avez-vous une raison de les craindre ? Qu'avez-vous fait ?

Il fit deux pas vers elle, comblant la distance qui les séparait, et la saisit fermement par les épaules.

— Je viens de vous sauver d'un piège mortel, vous oubliez ? Les balles sont passées par vos fenêtres, pas par les miennes !

— Mais peut-être que c'est vous qui étiez visé !

— D'accord !

Il la lâcha, la laissa reculer de quelques pas.

— Vous voulez vous en sortir toute seule ? Faites-le. Peut-être que la police vous aidera. Peut-être pas. Mais moi je ne peux pas prendre le risque. Pas avant de connaître exactement la composition de l'équipe adverse.

— Alors... Vous me laissez partir ?

— Je ne vous ai jamais retenue prisonnière.

— Non, c'est vrai.

Elle prit une profonde inspiration, en faisant un nuage de buée dans l'air froid. Elle jeta un regard en direction du poste de police.

— C'est... ce qu'il y a de plus raisonnable à faire, marmonna-t-elle, comme pour se rassurer. Ils sont là pour ça.

— Absolument.

Elle fronça les sourcils, anticipant la suite.

— Ils vont me poser une foule de questions.

— Et qu'allez-vous leur dire ?

Sans se démonter, elle le fixa des yeux, le regard rivé sur celui de Victor.

— La vérité.

— Qui, au mieux, sera tronquée. Et, au pire, impossible à accréditer.

— J'ai du verre brisé dans tout mon appartement pour la prouver.

— Des coups de feu tirés depuis une voiture. De façon totalement aléatoire.

— C'est leur boulot de me protéger.

— Et s'ils jugent que vous n'avez pas besoin de protection ?

— Je leur parlerai de vous. De Sarah.

— Ils peuvent, ou non, vous prendre au sérieux.

— Ils doivent me prendre au sérieux ! Quelqu'un cherche à me tuer, bon sang !

Sa voix, rendue aiguë par la détresse, semblait résonner sans fin dans le labyrinthe des rues.

Doucement, il répondit :

— Je sais.

Elle jeta de nouveau un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction du commissariat.

— J'y vais.

Il ne dit rien.

— Et vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Me débrouiller tout seul. Pour l'instant.

Elle s'éloigna de deux pas, puis s'arrêta.

— Victor ?

— Je suis toujours là.

— Vous m'avez vraiment sauvé la vie. Merci.

Il ne répondit pas. Elle entendit le bruit de ses pas s'estomper lentement. Elle resta plantée là, à se demander si sa décision était la bonne. Evidemment, elle l'était. Un homme craignant de faire appel à la police — avec une histoire aussi délirante que la sienne — devait sûrement être dangereux.

Mais il lui avait sauvé la vie. Et c'est grâce à elle qu'il avait eu la vie sauve.

Elle repassa dans sa tête tous les événements de la semaine précédente. Le meurtre de Sarah, resté inexpliqué. L'autre Catherine Weaver, tuée par balle devant sa porte. Le rouleau de pellicule photo que Sarah avait découvert dans la voiture, celui que Cathy avait glissé dans la poche de son peignoir de bain...

Le bruit des pas de Victor s'était évanoui.

C'est à cet instant qu'elle prit conscience qu'elle venait de laisser partir le seul homme qui pouvait l'aider à trouver les réponses à toutes ses interrogations, l'homme qui avait été à ses côtés dans ses plus sombres moments de terreur. Le seul en qui elle savait, par une étrange intuition, qu'elle pouvait avoir confiance. Dans cette rue déserte, elle se sentit abandonnée et privée de tout ami. Prise d'une soudaine panique, elle tourna les talons et appela :

— Victor !

À l'autre bout de la rue, une silhouette s'immobilisa. Il lui fit l'effet d'un îlot, d'un refuge au milieu de ce monde frénétique et dangereux. Elle se dirigea vers lui, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement, et se mit à courir, avide du réconfort que lui apporteraient ses bras, les bras d'un homme qu'elle connaissait à peine. Et pourtant, les bras qui l'accueillirent en une étreinte

protectrice ne lui parurent pas être ceux d'un inconnu. Elle sentit le martèlement de son cœur, la pression de ses doigts contre son dos, et quelque chose en elle lui dit que cet homme-là était digne de sa confiance, qu'il ne fléchirait pas lorsqu'elle aurait le plus besoin de lui.

— Je suis là, murmura-t-il. Je suis là.

Il caressa ses cheveux emmêlés par le vent, enfouissant ses doigts dans l'enchevêtrement des mèches. Elle sentit son souffle contre sa joue, et sentit son propre souffle s'accélérer. Et soudain, la bouche de Victor chercha avidement la sienne... Elle lui rendit un baiser tout aussi désespéré, tout aussi avide. C'était peut-être un inconnu, mais il avait été là pour elle et l'était encore...

Elle pressa son visage contre la poitrine de Victor, en luttant contre le désir de s'y blottir encore plus près, de s'y enfouir toujours plus profondément.

— Je ne sais pas quoi faire ! J'ai si peur, Victor, et je ne sais pas quoi faire...

— Nous allons y réfléchir ensemble, d'accord ?

Il prit le visage de Cathy entre ses mains et le leva doucement vers le sien.

— Vous et moi, ensemble, on sera les plus forts.

Elle hocha la tête. Elle le regarda droit dans les yeux. Et dans ces yeux-là, dans ce regard franc et déterminé, elle trouva toute l'assurance qu'elle cherchait.

Une bouffée de vent balaya la rue. Cathy frissonna.

— Et par quoi commençons-nous ? murmura-t-elle.

— Tout d'abord, dit-il en enlevant son coupe-vent et en le passant sur les épaules de Cathy, il faut vous mettre à l'abri et vous réchauffer. Venez. Un bain chaud, un bon dîner, et vos batteries seront complètement rechargées.

Il restait encore cinq cents mètres à parcourir avant d'atteindre le Kon-Tiki Motel, pas précisément un cinq-étoiles, mais un établissement au caractère dépouillé et anonyme plutôt rassurant, guère différent de la douzaine d'autres motels que comptait la rue. L'ameublement était spartiate : un grand lit, une commode, deux tables de chevet surmontées chacune d'une lampe, et une seule chaise. Sur le mur, une affiche aux couleurs fanées vantait les charmes d'une quelconque île du Pacifique sud. Le seul bagage qu'elle vit était un petit sac de sport bon marché. Les couvertures étaient froissées et les oreillers aplatis contre la tête du lit.

— Ce n'est pas formidable, dit-il. Mais au moins il fait chaud, et la note est réglée.

Il alluma la télévision.

— Il vaudrait mieux qu'on garde un œil sur les informations. Peut-

être y a-t-il du nouveau au sujet de l'autre Catherine Weaver.

L'autre Catherine Weaver, qui aurait pu être elle, songea-t-elle. Elle frissonna, mais cette fois ce n'était pas de froid. Elle s'installa sur le lit et fixa la télé sans vraiment voir les images qui défilaient sur l'écran. Son attention était plutôt focalisée sur son compagnon. Il était en train de faire le tour de la chambre, vérifiant les fenêtres, actionnant le verrou de la porte. Ses gestes étaient calmes, efficaces, et son silence témoignait de la gravité de leur situation. La plupart des hommes qu'elle connaissait se mettaient à parler à tort et à travers lorsqu'ils avaient peur ; Victor Holland, lui, devenait silencieux. Sa présence était telle qu'il semblait remplir la pièce.

Il s'approcha d'elle. Elle tressaillit lorsqu'il lui prit les mains et inspecta ses paumes avec douceur. Baissant les yeux, elle vit les écorchures, les éclats de rouille que l'échelle de secours avait laissés sur sa peau.

— Je suppose que je suis toute sale, murmura-t-elle.

Il sourit et lui caressa le visage.

— Un brin de toilette ne vous ferait pas de mal. Allez-y. Je m'occupe de nous procurer de quoi manger.

Elle s'enferma dans la salle de bains. A travers la cloison, elle percevait le bourdonnement de la télévision et la voix de Victor commandant une pizza par téléphone. Elle fit couler de l'eau chaude sur ses mains froides et engourdis. Le miroir au-dessus du lavabo lui renvoya une image peu flatteuse d'elle-même, les cheveux tout emmêlés, le menton maculé de boue. Elle se lava le visage, le frottant vigoureusement pour réchauffer ses joues transies. Son regard se posa sur la tablette, et elle vit le rasoir de Victor. A la vue de cette lame, elle se prit à envisager sa situation sous un jour différent — et pour le moins effrayant. Elle ramassa le rasoir, en songeant combien il avait l'air dangereux, combien elle serait vulnérable cette nuit. Victor était un homme de grande taille, au minimum d'un mètre quatre-vingt-deux, aux bras puissants. Avec son mètre soixante-trois, elle faisait figure de demi-portion, comparée à lui. Or il n'y avait qu'un seul lit dans la chambre. Que penserait-il d'elle ? Qu'elle était une victime consentante ? Elle imagina toutes les façons dont un homme pourrait lui faire du mal, la tuer. Pas besoin d'une lame de rasoir pour achever le travail, Victor était tout à fait capable de la tuer à mains nues. Qu'était-elle donc venue faire ici ? se demanda-t-elle. Passer la nuit avec un homme qu'elle connaissait à peine ? Ce n'était pas le moment de se laisser assaillir par les doutes. Elle avait pris sa décision. Elle devait suivre son instinct, et son instinct lui disait que jamais Victor Holland ne lui ferait aucun mal.

Elle posa le rasoir d'un geste déterminé. Elle devait faire confiance

à Victor. Autrement, c'est sa peur qui aurait le dessus.

Elle entendit, dans la pièce voisine, le claquement d'une porte que l'on referme. Était-il parti ? Elle entrebâilla à peine le battant et jeta un coup d'œil dans la chambre. La télé était toujours allumée, mais aucun signe de Victor. Lentement, elle émergea de la salle de bains et constata qu'elle était seule. Elle entreprit de faire le tour de la pièce, à la recherche du moindre indice qui pourrait l'éclairer. Les tiroirs du bureau étaient vides, tout comme le placard. À l'évidence, il n'avait pas pris cette chambre dans l'intention d'y rester bien longtemps. Peut-être une nuit, deux tout au plus. Elle s'approcha du sac de sport et regarda à l'intérieur. Elle n'y vit qu'une paire de chaussettes propres, des sous-vêtements neufs, encore emballés, et un journal, le *San Francisco Chronicle*, daté de la veille. Tout ce que cela lui apprit, c'est que l'homme se tenait au courant de l'actualité et voyageait léger.

Comme un homme en cavale.

Elle fouilla un peu plus et trouva un reçu de guichet automatique. La veille, il avait essayé de retirer de l'argent. La machine avait imprimé ce message : « Transaction impossible. Veuillez contacter votre banque. » Pourquoi n'avait-il pas pu retirer de liquide ? se demanda-t-elle. Son compte était-il à découvert ? Ou bien la machine était-elle en panne ?

Le grincement de la clé dans la serrure la prit au dépourvu. Elle leva les yeux au moment même où la porte s'ouvrait.

Le regard qu'il lui lança la fit rougir de culpabilité. Lentement, elle se leva, incapable d'affronter l'accusation qu'elle lisait dans ses yeux.

La porte se referma derrière lui.

— Je suppose qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que vous fassiez ça, dit-il. Fouiller dans mes affaires.

— Je suis désolée. C'est juste que... qu'il fallait que j'en sache un peu plus sur vous.

— Et qu'avez-vous découvert de si terrible ?

— Rien du tout !

— Aucun secret honteux ? N'ayez pas peur. Allez-y, Cathy, dites-moi.

— Sauf... sauf que vous n'avez pas pu retirer d'argent sur votre compte.

Il hocha la tête.

— C'est très contrariant. D'après mes calculs, j'avais un solde créditeur d'à peu près six mille dollars. Mais apparemment, je ne peux pas y avoir accès.

Il s'assit sur la chaise, le regard toujours fixé sur le visage de Cathy.

— Qu’avez-vous appris d’autre ?

— Vous... vous lisez le journal.

— Comme tout un tas de gens. Quoi encore ?

Elle haussa les épaules.

— Vous portez des caleçons.

Une lueur d’amusement passa dans son regard.

— Là, ça devient un peu personnel.

— Vous...

Elle prit une profonde inspiration.

— Vous êtes en cavale.

Il la regarda un long moment sans dire un mot.

— Voilà pourquoi vous ne voulez pas aller à la police, poursuivite-elle. N’est-ce pas ?

Il détourna les yeux et fixa le mur du fond.

— J’ai mes raisons.

— Donnez-m’en une, Victor. Une seule bonne raison. C’est tout ce que je vous demande, et après je me tairai.

Il soupira.

— Ça m’étonnerait.

— Vous verrez. J’ai tout lieu de vous croire.

— Vous avez tout lieu de penser que je suis paranoïaque, plutôt.

Il se pencha en avant et se passa les mains sur le visage.

— Seigneur, par moments, je le pense moi-même.

Elle s’approcha doucement de lui et s’agenouilla à côté de la chaise.

— Victor, ces gens qui essayent de me tuer, qui sont-ils ?

— Je ne sais pas.

— Vous avez dit que des personnes haut placées étaient peut-être impliquées dans cette histoire.

— C’est juste une présomption. C’est une affaire de financement par l’Etat d’un projet de recherche illégale. Potentiellement mortelle.

— Et quand il s’agit de l’argent de l’Etat, c’est forcément quelqu’un de haut placé qui tient les cordons de la bourse.

Il acquiesça.

— C’est quelqu’un qui a enfreint les règles. Quelqu’un qui risque d’être éclaboussé par un scandale politique. Il pourrait bien tenter de se protéger en manipulant le FBI. Ou votre police locale. Voilà pourquoi je ne veux pas aller les trouver. C’est pour cela que j’ai quitté la chambre pour l’appeler.

— Quand ?

— Pendant que vous étiez dans la salle de bains. J’ai téléphoné à la police d’une cabine. Je ne voulais pas qu’on puisse me localiser.

— Mais vous venez de dire que vous ne vouliez pas faire intervenir la police !

— Cet appel-là, je devais le passer. Rappelez-vous, il y a une troisième Catherine Weaver dans l'annuaire.

Une troisième victime sur la liste. Tout d'un coup, Cathy se sentit faiblir. Elle s'assit sur le lit.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle doucement.

— Que j'avais de bonnes raisons de penser qu'elle pourrait être en danger. Qu'elle ne répondait pas au téléphone.

— Vous avez essayé de la joindre ?

— Deux fois.

— La police vous a écouté ?

— Non seulement elle m'a écouté, mais elle a exigé de connaître mon nom. C'est là que j'ai compris que quelque chose lui était déjà arrivé. Alors j'ai raccroché et j'ai quitté la cabine aussitôt. Il est possible de localiser un appel au bout de quelques secondes. Ils auraient pu me cerner.

— Et de trois, murmura-t-elle. Ces deux autres femmes, et moi.

— Ils n'ont aucun moyen de vous retrouver. Pour autant que vous ne rentriez pas chez vous. Que vous restiez loin de...

Tous deux s'immobilisèrent sous l'effet d'une panique soudaine.

Quelqu'un frappait à la porte.

Ils se regardèrent, leurs deux visages reflétant la même peur. Puis, après un moment d'hésitation, Victor demanda :

— Qui est là ?

— Domino, répondit une voix fluette.

Avec circonspection, Victor entrouvrit la porte. Un adolescent attendait dehors, chargé d'un sac et d'une boîte en carton plate.

— Bonsoir ! lança le garçon. Une pizza méga géante, deux Coca et un supplément de serviettes. Correct ?

— C'est bien ça.

Victor tendit quelques billets au garçon.

— Gardez la monnaie, dit-il en refermant la porte.

— Il se tourna vers Cathy et lui jeta un regard penaud.

— Parfois, on entend frapper et c'est vraiment le livreur de pizzas !

Tous deux rirent, plus par nervosité que par bonne humeur.

Une fois la tension évacuée, son visage sembla transformé, plus chaleureux. Si l'on gommait toutes ces rides d'expression, pensa-t-elle, il serait presque bel homme.

— Je vais vous dire, déclara-t-il. Ne pensons pas à toute cette histoire pour l'instant. Attaquons-nous à la priorité du moment : la pizza.

Elle fit oui de la tête et tendit la main vers le carton.

— Alors servez-moi, avant que je ne dévore le couvre-lit.

Tandis que la télévision diffusait le journal de 22 heures, ils se jetèrent sur la pizza comme deux affamés. Sur le lit de motel, ils firent un festin réconfortant. Ils étaient trop occupés à engloutir fromage fondu et pepperoni pour se donner la peine d'alimenter la conversation. Sur l'écran, un présentateur parlait de remous au bureau du maire, de démission d'un haut fonctionnaire municipal, autant de nouvelles qui leur parurent ridiculement futiles au regard de leur situation. Trente secondes à peine furent consacrées à la fusillade du matin, qui avait coûté la vie à Catherine Weaver. Les enquêteurs n'avaient encore interpellé aucun suspect, et il ne fut pas question d'une autre victime portant le même nom.

Victor fronça les sourcils.

— On dirait qu'ils n'ont encore aucune information sur l'autre femme.

— Ou peut-être qu'il ne lui est rien arrivé ? risqua Catherine.

— Lorsque vous avez appelé la police, peut-être vous-t-on juste posé des questions de routine. Quand on a les nerfs à vif, il est facile de...

— D'imaginer des choses ?

Devant le regard qu'il lui lança, elle faillit se mordre la langue.

— Non, dit-elle calmement. De mal interpréter les choses. La police ne peut pas réagir à tous les appels anonymes. Il est normal qu'elle vous demande votre nom.

— C'était plus qu'une demande, Cathy. Elle tentait par tous les moyens de me soumettre à un véritable interrogatoire.

— Je ne mets pas un seul instant votre parole en doute. Je me fais simplement l'avocat du diable. J'essaye de garder la tête froide et de faire la part des choses dans cette histoire de fous.

Il la regarda longtemps, avec insistance. Finalement, il approuva de la tête.

— La voix de la raison, soupira-t-il. Exactement ce dont j'ai besoin en ce moment. Quelqu'un qui m'empêche d'avoir peur de mon ombre.

— Et qui vous rappelle de manger.

Elle lui tendit une autre part de pizza.

— Vous avez commandé le modèle géant. Autant m'aider à en venir à bout.

La tension entre eux s'évanouit aussitôt. Il s'installa confortablement sur le lit et accepta la tranche de pizza qui lui était offerte.

— Cet air maternel vous sied à ravir, commenta-t-il d'un ton narquois. Aussi bien que la sauce tomate.

— Quoi ?

Elle s'essuya le menton.

— Vous ressemblez à une gamine de deux ans qui a décidé de se barbouiller le visage avec de la peinture à doigts.

— Pourriez-vous me passer les serviettes ?

— Laissez-moi faire...

Penché vers elle, il essuya la sauce avec des gestes doux. Elle en profita pour scruter son visage, remarquant les ridules que le rire avait dessinées au coin de ses yeux, et les fils d'argent qui striaient ses cheveux bruns. Elle se souvint de la photo, collée sur le badge de Viratek. De l'air sombre qu'il avait sur ce cliché, le portrait typique du scientifique sérieux. Maintenant, il paraissait jeune, vivant, presque heureux.

Soudain conscient qu'elle l'observait, il leva les yeux et rencontra son regard. Son sourire s'effaça lentement. Tous deux demeurèrent immobiles, comme si chacun voyait dans les yeux de l'autre quelque chose qui était passé inaperçu jusque-là. Les voix à la télévision s'estompèrent, comme si elles parvenaient d'un monde lointain. Elle sentit les doigts de Victor tracer légèrement le contour de sa joue. Ce n'était qu'une caresse infime, mais elle laissa Cathy frissonnante.

Elle demanda doucement .

— Et maintenant, Victor, quelle est la prochaine étape ?

— Nous avons plusieurs options.

— Par exemple ?

— J'ai des amis à Palo Alto. Nous pourrions faire appel à eux.

— Ou bien ?

— Ou bien rester où nous sommes. Pour un moment.

Où nous sommes. Dans cette chambre, sur ce lit. Voilà qui ne lui déplairait pas, songea-t-elle. Pas du tout.

Elle sentit qu'elle se penchait vers lui, happée par une force irréprouvable. Les deux mains de Victor vinrent encadrer son visage, des mains si grandes, mais d'une infinie douceur. Elle ferma les yeux, certaine qu'il allait l'embrasser avec la même douceur.

Et ce fut le cas. Ce baiser-là n'avait le goût ni de la peur ni du désespoir. Il scellait la fusion tranquille de deux chaleurs, de deux âmes. Elle vacilla contre lui, sentit les bras de Victor la serrer dans une étreinte impossible à fuir. C'était un moment périlleux. Elle était sur le point de s'abandonner totalement à un homme qu'elle connaissait à peine. Déjà, ses bras entouraient le cou de Victor, ses mains dans ses cheveux.

Il l'embrassa dans le cou, explorant sa gorge. Tous les besoins restés en sommeil depuis quelques années, tous les appétits et les désirs enfouis au plus profond d'elle-même commencèrent à se réveiller à ce contact.

Et puis, en l'espace d'une seconde, le charme fut rompu. Au début, elle ne comprit pas pourquoi il avait soudain reculé. Il s'était redressé et restait assis droit comme un I, le visage figé dans une expression de stupeur. Déroutée, elle suivit son regard et se rendit compte qu'il était rivé sur la télévision derrière elle. Elle se tourna pour voir ce qui avait éveillé son attention.

Sur l'écran s'affichait un visage étrangement familier. Elle reconnut le logo de Viratek au-dessus de la photo d'un homme au regard franc. Mais pour quelle obscure raison le badge de Victor passait-il à la télévision ?

« ... Recherché dans le cadre d'une affaire d'espionnage industriel. Un lien est maintenant établi entre le Dr Victor Holland et la mort d'un de ses collègues, le Dr Gerald Martinique, chercheur lui aussi au sein de Viratek. Les enquêteurs craignent que le suspect n'ait déjà vendu un grand nombre de données scientifiques à un concurrent européen... »

Incapables de bouger du lit, ils ne pouvaient l'un et l'autre que fixer avec stupeur le présentateur, dont la coupe de cheveux ressemblait beaucoup à celle de la poupée Ken, le petit ami de Barbie. Puis la chaîne passa une publicité, dans laquelle des raisins secs exécutaient une danse endiablée au milieu d'un champ pour vanter les mérites du soleil californien. La musique qui l'accompagnait était insupportable.

Victor se leva et éteignit la télévision.

Lentement, il se tourna vers Cathy et la regarda. Le silence était à couper au couteau.

— Rien de cela n'est vrai, dit-il calmement. Rien du tout.

Elle voulait désespérément le croire. Le goût de ses baisers était encore sur ses lèvres. Les baisers d'un imposteur ? Et si ce n'était qu'un leurre de plus ? Si tout ce qu'il lui avait dit n'était qu'un tissu de mensonges ?

Elle jeta un regard en coin au téléphone sur la table de chevet. Il était si près. Un simple appel à la police mettrait fin au cauchemar qu'elle vivait.

— C'est un traquenard, poursuivit-il. Viratek est en train de diffuser une information mensongère.

— Pourquoi ?

— Dans le but de me coincer. Quel meilleur moyen de me retrouver que de demander l'aide de la police ?

Elle tendit la main vers le téléphone.

— Non, Cathy. Arrêtez.

Le ton menaçant de Victor la glaça.

Il vit la peur qui s'était peinte sur les traits de la jeune femme et, doucement, il insista.

— S'il vous plaît, n'appellez pas. Je ne vous ferai aucun mal. Je vous promets de m'en aller si vous le souhaitez. Mais d'abord, écoutez-moi. Laissez-moi vous raconter ce qui s'est passé. Donnez-moi une chance.

Son regard direct et assuré paraissait honnête, totalement digne de confiance. Et il était là, à côté d'elle, prêt à l'empêcher de faire un mouvement. Voire à lui casser un bras, au besoin. Elle n'avait pas le choix. Hochant la tête, elle se rassit sur le lit.

Il se mit à arpenter la chambre, ses pas laissant une trace visible sur la terne moquette verte.

— Cette histoire est un mensonge monté de toutes pièces, dit-il. C'est une folie de croire que je l'aurais tué. Jerry Martinique était mon meilleur ami, et réciproquement. Nous travaillions tous deux à Viratek. Moi, je travaillais au développement de vaccins, et il était microbiologiste. Sa spécialité était la recherche en virologie, sur le génome.

— Vous voulez dire... les chromosomes ?

— L'équivalent dans le domaine des virus. Quoi qu'il en soit, Jerry et moi, nous nous sommes soutenus mutuellement à des moments difficiles. Il a traversé l'épreuve d'un divorce douloureux et moi...

Il marqua une pause, puis il reprit d'une voix plus basse.

— J'ai perdu ma femme voici trois ans. Elle est morte de leucémie.

Donc, il avait été marié. Cela la surprit un peu. Il semblait être un de ces hommes trop indépendants pour dire « oui » devant M. le maire.

— Il y a deux mois environ, poursuivit-il, Jerry a été muté dans un autre secteur de recherche. Viratek s'était vu octroyer des fonds pour un projet de recherche touchant à la défense. C'était ultrasecret, et Jerry ne pouvait pas en parler. Mais je voyais bien qu'il était préoccupé par quelque chose qui se passait dans son labo. Tout ce qu'il me disait, c'était qu'ils ne comprenaient pas à quel point c'était dangereux, qu'ils ne savaient pas dans quoi ils s'engageaient. Jerry travaillait sur la modification des gènes viraux. Je suppose donc qu'il devait s'agir de l'utilisation des virus à des fins stratégiques. Jerry était tout à fait conscient que la législation internationale interdit ce genre d'armes.

— S'il savait que c'était illégal, pourquoi y a-t-il participé ?

— Peut-être n'a-t-il pas compris tout de suite la finalité du projet. Peut-être que cela lui a été présenté comme un projet d'élaboration d'armes purement défensives. Toujours est-il que Jerry a dû être suffisamment écoeuré pour prendre la décision de démissionner. Il s'est adressé au sommet de la hiérarchie — jusqu'au fondateur de Viratek. Il est entré dans le bureau d'Archibald Black et a menacé d'alerter les

médias si le projet n'était pas abandonné. Quatre jours plus tard, il a eu un accident...

La colère avait durci le regard de Victor. Elle n'était pas dirigée contre Cathy, mais la fureur qui se lisait dans ce regard effraya celle-ci.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle.

— L'épave de sa voiture a été retrouvée sur le bas-côté de la route. Jerry était encore à l'intérieur. Mort, bien entendu.

Soudain, la colère s'était évanouie, laissant place à une immense lassitude. Il s'affala sur le lit.

— J'ai cru que l'enquête ferait tout éclater au grand jour. Mais c'était un simulacre. Les flics locaux ont fait de leur mieux, puis un prétendu « expert » fédéral en transport automobile a pris les choses en main. Il a conclu que Jerry avait dû s'endormir au volant. Affaire classée. Je ne savais pas à qui m'adresser, alors j'ai appelé le FBI à San Francisco. Je leur ai dit que j'avais des preuves.

— Vous voulez dire le film ? demanda Cathy.

Victor fit oui de la tête.

— Juste avant sa mort, Jerry m'avait parlé de copies de documents qu'il avait cachées dans son abri de jardin. Après le... l'accident, je suis allé chez lui. J'ai trouvé sa maison mise à sac. Mais apparemment, ils ne s'étaient pas donné la peine de fouiller l'abri de jardin. Voilà comment j'ai eu ces preuves, un unique dossier et un rouleau de pellicule photo. J'ai fixé un rendez-vous avec un des agents du FBI à San Francisco, un dénommé Sam Polowski. Nous nous étions déjà parlé plusieurs fois par téléphone. Il a proposé de me rencontrer à Garberville. Nous tenions à ce que ça se fasse dans la plus grande discrétion, aussi étions-nous convenus d'un endroit à l'extérieur de la ville. J'y suis allé en voiture, et j'ai attendu qu'il arrive. Et quelqu'un est arrivé, en effet. Quelqu'un qui m'a percuté et forcé à quitter la route.

Il s'arrêta, et la regarda.

— C'était la nuit où vous m'avez trouvé.

« La nuit qui a bouleversé toute ma vie », songea-t-elle.

— Vous devez me croire, insista-t-il.

Tandis que Cathy scrutait le visage de Victor, son instinct se débattait contre la logique. L'histoire était à peine plausible, à mi-chemin entre la vérité et le fantasme. Mais l'homme paraissait fiable, solide comme le roc.

D'un air las, elle hocha la tête.

— Je vous crois, Victor. C'est peut-être de la folie. Ou de la naïveté. Mais je vous crois.

Le lit bougea lorsqu'il vint s'asseoir à côté d'elle. Ils ne se touchaient pas, mais la chaleur entre eux était presque palpable.

— C'est la seule chose qui m'importe en cet instant, dit-il. Que vous sachiez, dans le fond de votre cœur, que je dis la vérité.

— Dans le fond de mon cœur ?

Elle secoua la tête en riant.

— Mon cœur a toujours été très mauvais juge. Non, je m'en remets à mes déductions. Au fait que vous m'avez sauvé la vie. Que c'est une autre Catherine Weaver qui est morte à l'heure qu'il est...

A l'évocation de cette autre femme, au souvenir de son visage dans le journal, elle se mit soudain à trembler. Tous ces événements mis bout à bout venaient corroborer une terrible vérité. Les coups de feu dans son appartement, la mort de l'autre Cathy. Et de Sarah, la pauvre Sarah...

Luttant contre les larmes, elle chercha sa respiration.

Elle laissa Victor la prendre dans les bras, l'attirer contre lui sur le lit. Dans l'épaisseur de ses cheveux, il murmura des mots doux pour la reconforter et la rassurer. Puis il éteignit la lumière. Ils demeurèrent serrés l'un contre l'autre dans l'obscurité, comme deux êtres unis par la peur d'un monde terrifiant. Elle se sentait en sécurité, blottie contre la poitrine de Victor. C'était un endroit où personne ne pouvait lui faire de mal. Les bras d'un inconnu, mais qui, de l'odeur sur sa chemise jusqu'aux battements de son cœur, lui semblait curieusement familier. Cet endroit, elle ne voulait plus jamais le quitter. Jamais.

Elle trembla lorsque les lèvres de Victor lui effleurèrent le front. Ses caresses gagnaient maintenant son visage, son cou, lui transmettant leur chaleur. Quand sa main se glissa sous son chemisier, elle ne protesta pas. C'était en quelque sorte naturel, que cette main vienne se poser sur son sein. Cathy ne l'interpréta pas comme un geste déplacé, mais comme un signe destiné à lui rappeler qu'elle était en sécurité.

Et pourtant, elle se sentit réagir à ce contact...

Son mamelon se durcit sous la main de Victor, et une douce chaleur envahit soudain son visage, faisant rougir ses joues. Elle tendit la main vers la chemise de Victor et commença à la déboutonner. Dans l'obscurité, elle était lente et maladroite. Quand elle réussit enfin à passer sa main sous le tissu, le désir avait déjà rendu leur respiration rapide et haletante.

Elle promena les doigts sur la toison qui recouvrait son torse puissant. Il inspira et, du bout de l'index, décrivit avec délicatesse un cercle autour de son mamelon.

Si son intention était de jouer avec le feu, alors il venait de gratter l'allumette.

Soudain la bouche de Victor écrasa la sienne, avide, dévorante. La force de son baiser la plaqua contre l'oreiller. Pendant un instant vertigineux d'éternité, elle fut submergée par les sensations, l'odeur de

cette ardeur masculine, la force de ces mains qui emprisonnaient son visage. Quand il s'écarta, ils purent enfin reprendre leur souffle.

Il la regarda, comme s'il hésitait à s'abandonner à la tentation.

— C'est de la folie, murmura-t-il.

— Oui. C'est...

— Je ne voulais pas vous...

— Moi non plus.

— C'est juste que vous étiez si effrayée. Nous sommes effrayés tous les deux. Et nous ne savons vraiment pas ce que nous faisons.

— Non.

Elle ferma les yeux, et sentit les larmes lui brûler les yeux.

— Non, vraiment pas. Mais j'ai réellement peur. Et je veux simplement que des bras me serrent. S'il vous plaît, Victor. Serrez-moi dans vos bras. Rien d'autre. Serrez-moi fort.

Il l'attira tout contre lui, en murmurant son nom. Cette fois l'étreinte était douce, exempte de la fièvre du désir. La chemise de Victor était encore ouverte, son torse dénudé. Et c'est là qu'elle posa la tête, sur la douceur de cette poitrine. Oui, il était si raisonnable, si sage. Ç'aurait été une folie de faire l'amour en sachant que c'était la peur, et rien d'autre, qui avait stimulé leur désir. Et maintenant, la fièvre était tombée.

Un sentiment de paix l'envahit. Elle se blottit contre lui. L'épuisement les priva de l'usage de la parole. Les muscles de Cathy se relâchèrent graduellement, à mesure que le sommeil la gagnait. Même si elle l'avait voulu, elle aurait été incapable de remuer ses membres. Elle se sentait dériver dans l'obscurité comme un radeau, flotter dans une mer chaude et noire.

Elle perçut vaguement une lumière filtrer à travers ses paupières closes. La chaleur qui l'entourait semblait avoir disparu. Elle voulait la retrouver, cette chaleur. Le retrouver, lui. Un instant plus tard, elle sentit qu'il la secouait.

— Cathy, allez. Réveillez-vous !

Encore à demi endormie, elle le regarda sans vraiment le voir.

— Victor ?

— Il se passe quelque chose, dehors.

Elle dégringola du lit et le suivit jusqu'à la fenêtre. Par une fente dans les rideaux, elle vit ce qui avait effrayé Victor : une voiture de police, dont la radio crépitait faiblement, était garée devant la porte s'ouvrant sur la réception du motel. Elle se réveilla d'un coup, et son esprit recensa toutes les sorties possibles de leur chambre. Il n'y en avait qu'une.

— Sortons, vite ! ordonna-t-il. Avant d'être pris au piège.

Il ouvrit la porte de la chambre. Ils sortirent sur la coursière. L'air glacé de la nuit leur fit l'effet d'une gifle. Cathy tremblait déjà, plus de peur que de froid. Ils se déplacèrent à croupetons le long de la galerie, en s'éloignant de l'escalier et en esquivant le distributeur de glaçons.

Au-dessous d'eux, ils entendirent s'ouvrir la porte d'entrée et, du hall, monter la voix du gérant du motel : « Oui, c'est juste au-dessus. Pourtant, il avait l'air plutôt correct, ce type... »

Dans un crissement de pneus, une autre voiture de police arriva sur les lieux, gyrophare allumé.

Victor lui donna une petite bourrade dans le dos.

— Avancez !

Ils se faufilèrent par un passage couvert jusqu'à l'autre côté du bâtiment. Pas d'escalier à cet endroit ! Ils enjambèrent la rambarde de la galerie et se laissèrent tomber sur le sol du parking.

Ils entendirent un fracas, puis un ordre : « Police. Ouvrez ! »

Instinctivement, ils se mirent à courir vers l'endroit le moins éclairé. Personne ne les vit, personne ne les prit en chasse. Mais ils continuèrent à courir, et ne s'arrêtèrent qu'après avoir laissé le Kon-Tiki Motel à plusieurs centaines de mètres derrière eux, quand l'épuisement leur coupa les jambes.

Enfin, Cathy s'immobilisa et s'adossa contre une porte cochère. Son haleine formait des nuages de buée dans l'air froid.

— Comment vous ont-ils trouvé ? demanda-t-elle entre deux hoquets.

— Sûrement pas à cause de mon appel... Ma carte de crédit ! Je m'en suis servi pour payer la note.

— Où allons-nous maintenant ? On essaye un autre motel ?

Il secoua la tête.

— Il ne me reste plus que quarante dollars. Je ne peux pas prendre le risque d'utiliser de nouveau une carte de crédit.

— Et mon sac est resté chez moi. Je... Je ne suis pas sûre de vouloir...

— Pas question de retourner le chercher. Ils doivent surveiller votre immeuble.

Les tueurs étaient à leurs trousses.

— Donc, nous sommes fauchés, conclut-elle piteusement.

Il ne répondit pas. Il avait les poings enfoncés dans ses poches ; sa posture tout entière exprimait la contrariété.

— Vous avez des amis qui pourraient nous aider ?

— Oui, je crois... Non, en fait mon amie est en déplacement jusqu'à vendredi. Et puis, que lui dirais-je ? Comment pourrais-je expliquer votre présence ?

— Vous ne pouvez pas. Nous devons éviter toutes les questions,

pour l'instant.

Ce qui excluait la plupart de ses amis, songea-t-elle. Elle n'avait nulle part où aller, personne vers qui se tourner. A moins que...

Non, elle s'était juré de ne jamais tomber aussi bas, de ne jamais quémander de l'aide auprès de cette personne-là.

Victor embrassa la rue du regard.

Il y a un arrêt de bus, là-bas.

Il sortit de sa poche une poignée de billets.

— Tenez, dit-il. Prenez ça et quittez la ville. Allez vous réfugier chez des amis.

— Et vous ?

— Je me débrouillerai.

— Sans un sou ? Avec tout le monde à vos trousses ?

Elle secoua la tête.

— Je ne pourrais que rendre la situation encore plus dangereuse pour vous.

Il lui mit l'argent dans la main.

Elle regarda les billets de banque. C'est tout ce qu'il possédait, et il le lui donnait !

— Je ne peux pas, dit-elle.

— Vous devez.

— Mais...

— Ne discutez pas.

L'expression de son regard ne laissait aucune alternative à Cathy.

De mauvaise grâce, elle referma les doigts sur l'argent.

— J'attendrai que vous soyez montée dans le bus. Il passe devant la gare.

— Victor ?

Il la fit taire d'un seul regard. Posant les deux mains sur ses épaules, il se planta devant elle.

— Vous allez très bien vous en sortir, dit-il.

Puis il lui posa un baiser sur le front. Ses lèvres s'attardèrent un instant, et la chaleur de son haleine dans ses cheveux fit frissonner Cathy.

— Je ne vous laisserais pas si je n'en étais pas persuadé.

Ils se retournèrent en entendant le grondement d'un bus qui approchait.

— Votre limousine arrive, murmura-t-il. Allez-y. Faites attention à vous, Cathy.

Elle commença à se diriger vers l'arrêt de bus. Trois pas, quatre... Elle ralentit, puis s'arrêta. Elle se retourna et vit qu'il avait déjà presque disparu dans l'ombre.

— Montez ! lui cria-t-il.

Elle regarda le bus, puis se tourna de nouveau vers Victor.

— Je connais un endroit. Un endroit où nous pouvons rester tous les deux !

— Quoi ?

— Je ne voulais pas y recourir, mais...

Les paroles se noyèrent dans le bruit du moteur du bus qui s'arrêtait le long du trottoir, pour repartir quelques secondes plus tard.

— Ce n'est pas tout près, dit-elle, mais on y trouvera des lits et un repas. Et je peux vous garantir que personne n'appellera la police.

Il émergea de l'ombre qui le dissimulait.

— Pourquoi n'y avez-vous pas pensé plus tôt ?

— J'y ai pensé. Mais jusqu'à présent, la situation n'était pas... pas assez désespérée.

— Pas assez désespérée, répéta-t-il lentement.

Il s'approcha d'elle, le visage tendu par l'incrédulité.

— Pas assez désespérée ? Ça alors ! Je me demande bien ce qu'il vous faut, chère madame, pour qualifier une situation de désespérée !

— Vous devez comprendre que c'est pour moi le dernier recours. Il ne m'est pas très facile de frapper à cette porte-là.

Il plissa les yeux.

— Ça me semble de plus en plus suspect. De quoi s'agit-il ? D'un asile de nuit ?

— Pas du tout, c'est à Pacific Heights. On pourrait même appeler ça un manoir.

— Qui est-ce qui y vit ? Un ami ?

— Tout le contraire.

Il haussa un sourcil.

— Un ennemi ?

— Presque.

Elle laissa échapper un soupir de résignation.

— Mon ex-mari.

— Jack, ouvre ! Jack !

Cathy tambourina encore et encore à la porte de l'imposante demeure de Pacific Heights. Il n'y eut aucune réponse. Pas une fenêtre n'était éclairée.

— Bon sang, Jack !

De frustration, elle asséna un coup de pied à la porte.

— Pourquoi n'es-tu jamais là quand j'ai besoin de toi ?

Victor embrassa du regard les maisons élégantes et les haies parfaitement taillées de ce quartier chic.

— Nous ne pouvons pas rester là toute la nuit, à attendre.

— Ce ne sera pas le cas.

Elle s'accroupit et commença à creuser dans un bac à fleurs en argile.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Quelque chose que j'avais juré de ne jamais faire.

Ses doigts fouillèrent le sol à la recherche de la clé que Jack cachait sous les géraniums. Et en effet, elle la trouva, à sa place habituelle. Elle se releva et se frotta les mains pour les débarrasser de la terre.

— Mais mon orgueil a des limites. Au nombre desquelles figure la peur de mourir.

Elle inséra la clé dans la serrure et sentit la panique l'envahir en voyant qu'elle ne parvenait pas à la tourner. Après quelques essais, la serrure céda et la porte s'ouvrit, laissant entrevoir un parquet ciré et un escalier massif.

Elle fit signe à Victor d'entrer. La lourde porte qui se referma derrière eux avec un bruit sourd semblait faire obstacle à tous les dangers de la nuit. Dans l'obscurité, tous deux laissèrent échapper un soupir de soulagement.

— Quelles sont vos relations avec votre ex-mari ? demanda Victor, en la suivant à l'aveuglette dans le hall d'entrée.

— Glaciales. Nous nous parlons, mais à peine.

— Et ça ne le dérange pas que vous vous promeniez comme ça dans sa maison ?

— Non, pourquoi ? Il accueille dans sa chambre tout ce qui porte le chromosome XX...

Elle avança à tâtons jusqu'au salon et actionna l'interrupteur. Là elle resta paralysée par la surprise à la vue des deux corps nus entrelacés sur le tapis en fourrure.

— Jack ! bredouilla-t-elle.

Le plus grand des deux corps se dégagea tant bien que mal et s'assit.

— Hello, Cathy !

Il se passa les doigts dans les cheveux et sourit de toutes ses dents.

— Ça me rappelle le bon vieux temps.

La femme qui était allongée à côté de lui se leva et se précipita hors de la pièce, dans un grand mouvement de cheveux roux flamboyants.

— Ça, c'est Brenda, dit Jack dans un bâillement, en guise de présentations.

Cathy soupira.

Sans pudeur aucune, Jack se leva et toisa Victor. Le contraste entre les deux hommes était manifeste. Ils étaient l'un et l'autre grands et minces, mais des deux, c'était Jack qui était le plus séduisant, et il le savait. D'ailleurs, il l'avait toujours su.

— Je vois que tu as amené une quatrième personne, dit Jack en jaugeant Victor. Alors, à quoi va-t-on jouer ? Au bridge ou au poker ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Cathy.

— Voilà qui ouvre tout un éventail de possibilités.

— Jack, j'ai besoin de ton aide.

Il se tourna vers elle et la regarda avec un étonnement feint.

— Non ?

— Tu sais bien que je ne serais pas ici si je pouvais l'éviter.

Il fit un clin d'œil à Victor.

— Il ne faut pas la croire. Elle est encore follement amoureuse de moi.

— Est-ce qu'on peut parler sérieusement ?

— Chérie, tu n'as jamais eu aucun sens de l'humour.

— Va au diable, Jack !

Tout le monde a un seuil de tolérance et Cathy avait franchi le sien. Elle ne put s'empêcher de fondre brusquement en larmes.

— Pour une fois dans ta vie, veux-tu bien m'écouter ?

C'est à cet instant que Victor perdit patience. Il n'était pas nécessaire d'avoir un doctorat en psychologie pour se rendre compte que ce Jack était un imbécile. Ne pouvait-il pas voir que Cathy était morte de fatigue et terrorisée ? Jusque-là, Victor l'avait admirée pour

sa force de caractère. Maintenant, il souffrait de la voir si vulnérable.

Tout naturellement, il la prit dans ses bras. Par-dessus l'épaule de Cathy, il lança à Jack quelques regards assassins.

Celui-ci ne sembla pas s'en offenser. Il se contenta de croiser les bras et de regarder Victor en haussant les sourcils.

— Alors, on joue les protecteurs ?

— Elle a besoin de protection.

— Et pourquoi donc ?

— Vous n'êtes peut-être pas au courant. Il y a trois jours, son amie Sarah a été assassinée.

— Sarah... Boylan ?

Victor fit oui de la tête.

— Et ce soir, quelqu'un a essayé de tuer Cathy.

Jack regarda Victor, puis son ex-femme.

— C'est vrai, ce qu'il raconte ?

En essuyant ses larmes, Cathy fit oui de la tête.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

— Parce que tu ne m'en as pas laissé l'occasion, voilà pourquoi !

Le long du couloir, on entendit un cliquetis de talons aiguilles sur le parquet, puis, venant du hall, une voix féminine cria :

— Elle a tout à fait raison ! Tu es un idiot, Jack Zuckerman !

La porte d'entrée s'ouvrit, et se referma dans un claquement dont l'écho parut résonner sans fin dans l'immense maison.

Il y eut un long silence.

Soudain, à travers ses larmes, Cathy se mit à rire.

— Tu sais quoi, Jack ? Elle me plaît, cette femme !

Jack croisa les bras et toisa son ex-femme d'un air critique.

— Ou je suis devenu sénile, ou tu as omis un petit détail. Pourquoi n'es-tu pas allée à la police ? Pourquoi venir embêter ce vieux Jack ?

Cathy et Victor échangèrent un regard.

— Nous ne pouvons pas contacter la police, dit Cathy.

— Je suppose que ce n'est pas sans rapport avec lui, dit Jack en désignant Victor.

Cathy poussa un long soupir.

— C'est une histoire compliquée...

— Je n'en doute pas. Si vous avez peur d'appeler la police.

— Je peux vous l'expliquer, intervint Victor.

— Bien, bien...

Jack attrapa un peignoir de bain qui traînait à côté du tapis en peau d'ours.

— Bien, bien, répéta-t-il, en nouant calmement sa ceinture. J'ai toujours plaisir à écouter des fables. Alors allons-y...

Il s'installa sur le canapé en cuir et sourit à Victor.

— J'attends...

* * *

Couché dans son lit, l'agent spécial Sam Polowski regardait le journal de 23 heures à la télévision. Il frissonnait de tous ses membres. Chaque muscle de son corps lui faisait mal, et le thermomètre sur sa table de chevet avoisinait les quarante degrés. Il aurait bien voulu mettre la main sur le mauvais plaisant qui s'était amusé à lui crever un pneu pendant qu'il mangeait un morceau dans ce café en bordure de route. Le coupable avait non seulement réussi à lui faire manquer son rendez-vous à Garberville, réduisant le dossier Viratek à un tas de confetti, mais, de surcroît, Sam avait également perdu la trace de son unique contact dans l'affaire, Victor Holland. Et maintenant, pour couronner le tout, il avait la grippe.

Sam tendit la main vers le flacon d'aspirine. Au diable son ulcère. Il avait très mal à la tête. Et contre les maux de tête, rien ne valait la bonne vieille aspirine.

Il était sur le point d'avaler trois comprimés d'un coup lorsque le nom de Victor Holland s'afficha à l'écran.

« ... Un lien est maintenant établi entre le Dr Victor Holland et la mort d'un de ses collègues, le Dr Gerald Martinique, chercheur lui aussi au sein de Viratek... »

Sam se redressa dans son lit.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? grogna-t-il en direction du poste de télévision.

Puis il attrapa son téléphone.

Ce n'est qu'au bout de six sonneries que son supérieur décrocha.

— Dafoe ? dit Sam. C'est Polowski.

— Vous savez quelle heure il est ?

— Vous avez regardé le dernier journal à la télé ?

— Il se trouve que je suis couché.

— Il y avait une info à propos de Viratek.

Une pause.

— Oui, je sais. J'ai donné mon feu vert.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie d'espionnage industriel ? Ils font passer Holland pour un...

— Polowski, laissez tomber.

— Depuis quand est-il recherché pour meurtre ?

— Ecoutez... Trouvez-moi Holland. C'est pour son bien.

— Alors vous le livrez à une bande de flics excités de la gâchette ?

- J'ai dit : laissez tomber.
- Mais...
- Vous êtes dessaisi du dossier.

Dafoe raccrocha.

Le regard ahuri de Sam alla du combiné au poste de télé, puis se fixa de nouveau sur le combiné.

Le dessaisir du dossier ? Il reposa le téléphone si violemment que le flacon d'aspirine alla rouler par terre.

- Ça, c'est ce que vous croyez, mon vieux.

* * *

— Je pense en avoir suffisamment entendu, déclara Jack en se levant. Je veux que cet homme s'en aille de chez moi à l'instant.

- Jack, je t'en prie ! dit Cathy. Donne-lui une chance.

- Parce que toi, tu avales cette histoire à dormir debout ?

- Oui, moi, je le crois.

- Pourquoi ?

Elle regarda Victor et vit dans ses yeux qu'il n'avait pas menti.

- Parce qu'il m'a sauvé la vie.

- Tu es folle, ma chérie.

Jack tendit la main vers le téléphone.

— Tu l'as vu toi-même à la télévision. Il est recherché pour meurtre. Si toi, tu n'appelles pas la police, c'est moi qui le ferai.

Mais à l'instant où Jack souleva le combiné, Victor lui saisit le bras.

- Non, dit-il.

Sa voix était calme mais son ton autoritaire, sans équivoque. Les deux hommes s'affrontèrent du regard, disposés ni l'autre ni l'autre à céder.

— C'est bien plus qu'une histoire de meurtre, affirma Victor. Il s'agit de recherche... La fabrication d'armes illégales. Washington pourrait être impliqué.

- Qui, à Washington ?

— Quelqu'un de très haut placé. Quelqu'un qui contrôle les deniers de l'Etat et qui a le pouvoir de les affecter à cette recherche.

— Je vois. Un haut fonctionnaire véreux assassine des scientifiques. Avec l'aide du FBI.

— Jerry n'était pas n'importe quel scientifique. Il avait une conscience. Il était prêt à vendre la mèche et à alerter la presse pour stopper cette recherche. Les répercussions politiques auraient été désastreuses, pour le gouvernement tout entier.

— Attendez. Vous ne me parlez tout de même pas de la Maison Blanche ?

— Peut-être bien que si.

Jack laissa échapper un soupir de mépris.

— Holland, je fais des films d'horreur de série B, je ne les vis pas.

— Ce n'est pas du cinéma. Tout ça, c'est pour de vrai. De vraies balles, de vrais cadavres.

— Alors raison de plus pour que je n'aie pas envie d'y être mêlé.

Jack se tourna vers Cathy.

— Désolé, ma belle. Je ne veux pas te faire de peine, mais je déteste tes fréquentations.

— Jack, supplia-t-elle. Tu dois nous aider.

— Toi, je veux bien t'aider. Mais lui... Pas question. J'ai des principes.

— Tu as entendu ce qu'il a dit. C'est une machination !

— Tu es bien naïve.

— Uniquement en ce qui te concerne.

— C'est bon, Cathy, coupa Victor, très calme. Je m'en vais.

— Non, vous ne partirez pas !

Cathy se leva d'un bond et se planta devant son ex-mari. Elle le fixa droit dans les yeux, d'un air si accusateur qu'il parut se recroqueviller sur son siège.

— Tu me dois bien ça, Jack. Pour toutes les années où nous avons été mariés. Toutes ces années que j'ai consacrées à ta carrière, ta société, tes films stupides. Je n'ai jamais rien demandé. Tu as la maison. La Jaguar. Le compte en banque. Je n'ai jamais rien demandé parce que je ne voulais garder aucun souvenir de ce foutu mariage, je ne voulais rien sauf récupérer ma vie. Mais maintenant, je demande quelque chose. Cet homme m'a sauvé la vie ce soir. Si j'ai jamais compté pour toi, si tu m'as aimée, ne serait-ce qu'un petit peu, alors tu dois faire ça pour moi.

— Héberger un criminel ?

— Seulement jusqu'à ce que nous ayons décidé de ce que nous allons faire.

— Et combien de temps ça prendra ? Des semaines ? Des mois ?

— Je ne sais pas.

— Exactement le genre de réponse précise que j'aime.

Victor prit la parole.

— J'ai besoin d'un peu de temps pour essayer de savoir quelles preuves Jerry détenait. Sur quoi exactement travaillait Viratek...

— Vous aviez mis la main sur un de ses dossiers, dit Jack. Pourquoi ne l'avez-vous pas lu ?

— Je ne suis pas virologue. Je n'ai pas pu interpréter les données. Il s'agissait d'un séquençage d'ARN, probablement du génome d'un virus. Une grande partie de ces données était codée. La seule chose

que je sache avec certitude, c'est que le projet portait le nom de Cerbère.

— Et où sont toutes ces précieuses pièces à conviction, maintenant ?

— J'ai perdu le dossier. Il était dans ma voiture la nuit où on m'a tiré dessus. Je suis sûr qu'ils l'ont récupéré.

— Et le film ?

Victor s'écroula sur une chaise, le visage soudain marqué par la lassitude.

— Je ne l'ai plus. J'espérais que Cathy...

Il soupira, et se passa la main dans les cheveux.

— Je l'ai perdu également.

— Eh bien, dit Jack, à moins d'un miracle, vos chances sont à peu près nulles. Et pourtant, j'ai la réputation d'être optimiste.

— Je sais où est le film, dit Cathy.

Il y eut un long silence. Victor leva la tête et regarda la jeune femme.

— Quoi ?

— Je ne savais pas bien à qui j'avais affaire. En tout cas pas au début. Je ne voulais pas vous en parler avant d'être certaine...

Victor se leva d'un bond.

— Où est-il ?

Elle tressaillit en entendant la dureté de sa voix. Il dut remarquer combien elle était effrayée, car son ton se fit plus calme, malgré l'urgence qu'il véhiculait.

— J'ai besoin de ce film, Cathy. Avant qu'ils ne mettent la main dessus. Où est-il ?

— Sarah l'a retrouvé dans ma voiture. Je ne savais pas qu'il était à vous. Je pensais qu'il appartenait à Hickey.

— Qui est Hickey ?

— Un photographe... Un de mes amis.

— Hickey. Un sacré séducteur, celui-là ! ironisa Jack.

— Il était pressé d'arriver à l'aéroport, poursuivit Cathy. A la dernière minute, il m'a laissé des rouleaux de pellicule. Il m'a demandé de les lui garder jusqu'à son retour de Nairobi. Mais tous ses films ont été volés dans ma voiture.

— Et le mien ? demanda Victor.

Il était dans la poche de mon peignoir la nuit où Sarah... La nuit où elle...

Elle marqua une pause, et avala sa salive, tant la mention du nom de son amie lui était pénible.

— Quand je suis rentrée à San Francisco, je l'ai envoyé par la poste

au studio de Hickey.

— Où est-ce ?

— Dans Union Street. Je l'ai mis au courrier cet après-midi...

— Alors il devrait arriver dans la journée de demain.

Victor se mit à arpenter la pièce.

— Nous n'avons plus qu'à attendre le passage du facteur.

— Je n'ai pas la clé.

— On trouvera un moyen d'entrer.

— Génial ! soupira Jack. Maintenant, il fait de mon ex-femme une cambrioleuse.

— On veut simplement récupérer le film, dit Cathy.

— Ça s'appelle quand même entrer par effraction, ma chère.

— Tu n'as pas besoin de t'en mêler.

— Mais tu veux que j'accorde l'asile aux malfaiteurs !

— Pour une nuit, Jack. Une seule, c'est tout ce que je demande.

— On croirait entendre une de mes répliques...

— Et tes répliques ont toujours obtenu l'effet désiré, non ?

— Pas cette fois-ci.

— Et si je te dis « déclaration fiscale », ça ne te rappelle rien ?

Estomaqué, Jack lança un regard noir à Victor, puis à Cathy.

— Ça, c'était au-dessous de la ceinture.

— Là où tu es le plus vulnérable.

— Je vais faire le nécessaire pour régu...

— Dois-je insister ? Contrôle fiscal. Amende. Prison...

— D'accord, d'accord !

Jack leva les bras au ciel en signe de capitulation, puis tourna les talons et se dirigea vers l'escalier.

— Où vas-tu ? interrogea Cathy.

— Faire les lits. Il semblerait que j'aie des invités pour la nuit...

— Peut-on lui faire confiance ? demanda Victor quand Jack eut quitté la pièce.

Cathy s'enfonça dans le canapé et ferma les yeux, vidée de toute énergie.

— Nous n'avons pas le choix. Je ne sais vraiment pas où nous pourrions aller...

Elle le sentit soudain s'approcher d'elle et s'asseoir à ses côtés, si près qu'elle fut submergée par la force de sa présence. Il ne prononça pas un mot, mais elle savait qu'il l'observait.

Elle ouvrit les yeux et rencontra son regard. Si direct, si intense qu'il semblait lui insuffler de l'énergie.

— Je sais que ce n'est pas facile pour vous, dit-il. De demander des faveurs à Jack.

Elle sourit.

— J'ai toujours voulu lui tenir tête. Jusqu'à cette nuit, je ne pensais pas être capable...

— A mon avis, cela ne doit pas vraiment être dans vos cordes.

— En effet. Dans les situations de conflit, je suis un modèle de lâcheté.

— Pour quelqu'un de lâche, vous vous êtes plutôt bien défendue. Pour tout dire, vous avez été magnifique.

— Ça, c'est parce que je ne me battais pas pour moi, mais pour vous.

— Vous considérez que vous ne méritez pas de vous battre pour vous-même ?

Elle haussa les épaules.

— C'est une question d'éducation. On m'a toujours appris qu'une jeune fille comme il faut n'élevait jamais la voix pour se défendre. Mais défendre les autres était admis.

Il hocha la tête d'un air grave.

— L'abnégation. Une tradition bien féminine.

Cela la fit rire.

— Ce sont là les paroles d'un homme qui connaît bien les femmes.

— Seulement deux. Ma mère et mon épouse.

A l'entendre évoquer sa femme disparue, elle resta silencieuse. Elle se demandait comment elle s'appelait, à quoi elle ressemblait, comment il l'avait aimée... Sans doute énormément. Elle avait entendu la douleur dans sa voix lorsqu'il avait mentionné sa mort, au début de la soirée. Elle éprouva un pincement de jalousie inopiné en songeant qu'il avait adoré cette femme dont elle ne connaissait pas le nom. Cathy aurait donné n'importe quoi pour se savoir aimée ainsi d'un homme. Elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit, honteuse d'être jalouse d'une morte.

Elle détourna le visage, rouge de culpabilité.

— Je crois que nous pourrons compter sur Jack, déclara-t-elle. Au moins pour cette nuit.

— C'était du chantage, n'est-ce pas ? Cette histoire de déclaration d'impôts ?

— Jack est tête en l'air. Je ne faisais que lui rappeler son oubli.

Victor secoua la tête.

— Vous êtes incroyable. Escaladant les toits, faisant chanter un ex-mari l'instant d'après...

— Vous ne croyez pas si bien dire, intervint Jack, qui descendait l'escalier. C'est une femme incroyable. Je suis impatient de voir ce qu'elle va nous faire après ça.

Cathy se leva d'un air épuisé.

— A ce stade, je suis capable de faire n'importe quoi.

Elle passa devant Jack et commença à monter les marches.

— N'importe quoi pour rester en vie.

Les deux hommes écoutèrent ses pas s'éloigner le long du couloir. Puis ils se regardèrent en silence.

— Eh bien, dit Jack avec une gaieté forcée. Quel est le prochain point à l'ordre du jour ? Une partie de Scrabble ?

— Essayez plutôt le solitaire, répliqua Victor en s'extirpant du canapé.

Il n'était vraiment pas d'humeur à échanger des civilités avec Jack Zuckerman. L'homme était un hâbleur et un égocentrique, et, manifestement, il changeait de maîtresse comme de chemise. Victor avait du mal à comprendre ce que Cathy avait bien pu lui trouver, à part son physique avantageux et son évidente aisance matérielle. Jack était indéniablement séduisant, et riche de surcroît. Des atouts qu'il ne posséderait jamais, songea-t-il.

Il traversa la pièce, puis s'arrêta et se retourna.

— Zuckerman, demanda-t-il, aimez-vous encore votre femme ?

Jack parut légèrement ébahi par la question.

— Est-ce que je l'aime encore ? Non, pas précisément. Mais je suppose que je suis tout de même attaché sentimentalement à elle, compte tenu de nos dix ans de mariage. Et je la respecte.

— La respecter ? Vous ?

— Parfaitement. Je respecte son talent. Ses qualités professionnelles. Après tout, c'est ma meilleure spécialiste du maquillage artistique.

C'est tout ce qu'elle représentait pour lui : une somme de compétences qu'il pouvait utiliser à son propre profit ! S'il avait eu quelqu'un d'autre à qui s'adresser, songea Victor, il l'aurait fait. Hélas, le seul homme en qui il pouvait avoir une totale confiance — Jerry — était mort. Ses autres amis étaient peut-être déjà sous surveillance. Et en plus, ils n'étaient pas de ceux dont les ressources leur permettent de s'offrir une résidence secondaire dans un coin perdu à la campagne. Jack, en revanche, avait les moyens de mettre Cathy en sécurité. Victor espérait simplement qu'il tenait encore suffisamment à elle pour la protéger.

— J'ai une proposition à vous faire, dit Victor.

Jack parut aussitôt méfiant.

— Quelle proposition ?

— C'est à moi qu'ils en veulent, pas à Cathy. Je ne veux pas la placer dans une situation encore plus dangereuse que je l'ai déjà fait.

— C'est très noble de votre part.

— Il vaut mieux que je parte seul. Si je vous la confie, assurerez-vous sa sécurité ?

Jack regarda ses pieds.

— Oui, je suppose.

— Ne supposez pas. Le ferez-vous vraiment ?

— Ecoutez, je démarre un tournage au Mexique le mois prochain. Des scènes de jungle, de lagunes profondes, ce genre-là. Elle devrait être en sécurité, là-bas.

— Ça, c'est pour le mois prochain. Mais pour tout de suite ?

— Je vais y réfléchir. Mais d'abord commencez par disparaître. Après tout, c'est vous, au départ, qui l'avez mise en danger.

Victor pouvait difficilement être en désaccord avec lui sur ce dernier point. Depuis la nuit où il l'avait rencontrée, il ne lui avait attiré que des ennuis.

Il acquiesça.

— Demain, je serai parti.

— Parfait.

— Prenez soin de Cathy. Arrangez-vous pour lui faire quitter la ville. Le pays. N'attendez pas.

— D'accord.

Quelque chose dans le ton désinvolte de Jack, dans sa façon hâtive de dire oui à tout, amena Victor à se demander si l'homme se souciait de qui que ce soit d'autre que de sa propre personne. Mais à ce stade, Victor n'avait pas le choix. Il fallait qu'il fasse confiance à Jack Zuckerman.

En gravissant l'escalier jusqu'à la chambre d'amis, Victor songea que le lendemain matin, l'heure de prendre congé de Cathy serait venue. Il s'était tissé un lien entre eux. Il lui devait d'avoir eu la vie sauve, et réciproquement. C'était le genre de lien que rien ne pourrait jamais rompre.

Même s'ils ne devaient jamais plus se revoir.

Sur le palier, il s'arrêta devant sa porte fermée. Il pouvait entendre ses pas, ajoutés au bruit de tiroirs qu'on ouvre et qu'on referme, et au grincement des ressorts du lit.

Il frappa à la porte.

— Cathy...

Il y eut d'abord un silence, puis elle dit :

— Entrez.

Seule une petite lampe éclairait la pièce. Elle était assise sur le lit, vêtue d'une chemise d'homme ridiculement grande. Ses cheveux humides cascadaient sur ses épaules. Un parfum de savon et de shampoing imprégnait l'obscurité. Cela lui rappela sa femme, ses senteurs de douche et de douceur féminine. Il resta là, tenaillé par un sentiment de manque qu'il n'avait pas éprouvé depuis plus d'un an, un manque que seuls pouvaient combler la chaleur, l'amour d'une femme.

Pas n'importe quelle femme. Il n'était pas comme Jack, qu'un corps quelconque, pourvu de rondeurs là où il fallait, suffirait à satisfaire. Victor recherchait avant tout un cœur et une âme ; l'emballage qui se trouvait autour était de moindre importance.

Sans être belle, sa propre femme, Lily, ne manquait pas de charme. Même à la fin, le corps ravagé par la maladie, elle avait gardé une étincelle dans le regard, la flamme d'un esprit généreux.

C'est la même flamme qu'il avait vue dans les yeux de Cathy, la nuit où elle lui avait sauvé la vie. La même flamme qu'il voyait maintenant.

Il ne s'approcha pas, restant dans l'encadrement de la porte. Le regard de Cathy exprimait une attente silencieuse. Elle serrait une poignée de mouchoirs en papier.

— Pourquoi pleuriez-vous ? demanda-t-il in petto.

Dans la pénombre, leurs regards se rencontrèrent.

— Je viens de parler à Jack, dit-il.

Elle hocha la tête, mais ne répondit rien.

— Nous sommes tombés d'accord. Il vaut mieux pour vous que je m'en aille dès que possible. Je pars demain matin.

— Et le film ?

— Je me débrouillerai pour le récupérer. Il me faut simplement l'adresse de Hickey.

— Oui. Bien sûr.

Elle regarda les mouchoirs qu'elle tenait à la main.

Il sentait qu'elle voulait dire quelque chose. Il se dirigea vers elle et s'assit sur le lit. Ces doux effluves féminins devinrent enivrants. Le col de l'immense chemise bâillait assez pour révéler des ombres tentatrices. Il s'obligea à se concentrer sur son visage.

— Cathy, tout va aller bien. Jack s'est engagé à prendre soin de vous. A vous éloigner de la ville.

— Jack ?

Un son proche du rire s'échappa de sa gorge.

— Vous serez plus en sécurité avec lui. Je ne sais même pas où je vais aller. Je ne veux pas vous embarquer dans...

— Mais c'est déjà fait. Je suis déjà dans les ennuis, et jusqu'au cou, Victor. Que dois-je faire, maintenant ? Je ne peux pas simplement... attendre les bras croisés que vous arrangiez les choses. C'est un devoir que j'ai envers Sarah...

— Et moi, j'ai envers vous le devoir de ne pas vous mettre en danger.

— Vous pensez qu'il vous suffit de me confier à Jack pour que tout aille bien de nouveau ? Eh bien, non, ça n'ira pas bien. Sarah est morte. Son bébé est mort. Et dans une certaine mesure, ce n'est pas

uniquement votre faute. C'est aussi la mienne.

— Mais non, Cathy. Ce n'est pas...

— Si, c'est ma faute ! Savez-vous qu'elle est restée par terre dans l'allée toute la nuit ? Sous la pluie. Dans le froid. Elle est restée à agoniser, et pendant ce temps-là, moi, je dormais...

Elle enfouit le visage dans ses mains. Elle donna enfin libre cours à la culpabilité qui la torturait depuis la mort de Sarah. Incapable de retenir ses larmes plus longtemps, elle se mit à pleurer silencieusement, vaincue par la honte.

Mû par un réflexe intuitif typiquement masculin, Victor la prit dans ses bras et lui offrit la chaleur de son étreinte. Aussitôt qu'elle se fut lovée dans ses bras, il sut que c'était une erreur. Cathy s'y lovait trop parfaitement. Comme si sa place était là, contre son cœur, et que si elle s'en écartait, elle y laisserait un trou béant qui ne pourrait jamais être comblé. Il appuya ses lèvres contre ses cheveux mouillés et respira un parfum entêtant de savon et de peau suave. Un homme en manque pouvait se damner pour cette délicieuse fragrance. Et aussi pour la douceur de ce visage, pour la peau satinée de cette épaule qui dépassait de la chemise d'homme. Tout en lui caressant les cheveux, en lui murmurant des paroles de réconfort, il ressassait la même pensée : « Je dois la quitter. Pour son propre bien, il faut que j'abandonne cette femme. Sinon nous allons tous deux nous faire tuer. »

— Cathy...

Il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour s'écarter d'elle. Il lui mit les mains sur les épaules et la força à le regarder. Dans ses yeux rougis par les pleurs, il lut une grande confusion.

— Nous devons parler de demain.

Elle fit oui de la tête et essuya les larmes qui roulaient sur ses joues.

— Je veux que vous quittiez la ville à la première heure demain matin. Partez pour le Mexique avec Jack. Ou n'importe où ailleurs. Disparaissez de la circulation.

— Qu'allez-vous faire ?

— D'abord, je vais jeter un coup d'œil à ce film, pour voir quel genre de preuves il contient.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être que je le porterai à la presse. Le FBI est définitivement exclu.

— Comment saurai-je que vous allez bien ? Comment pourrions-nous garder le contact ?

Il réfléchit, s'efforçant de ne pas se laisser distraire par son parfum, par ses cheveux. Il se surprit à caresser son épaule dénudée,

s'émerveillant de la douceur de sa peau sous ses doigts.

Il fixa le visage de Cathy, vit l'inquiétude dans son regard.

— Un dimanche sur deux, je passerai une annonce dans la rubrique « Messages personnels » du *Los Angeles Times*. Elle sera adressée à Cora. Tout ce que j'aurai besoin de vous faire savoir y sera.

— Cora...

Elle hocha la tête.

— Je m'en souviendrai.

Ils se regardèrent sans dire un mot, conscients que cette séparation était inéluctable. Il lui saisit le visage et posa un baiser sur sa bouche. Elle réagit à peine ; elle avait, semblait-il, déjà fait ses adieux.

Il se leva du lit et alla vers la porte. Là, il ne put s'empêcher de demander une dernière fois :

— Ça va aller ?

Elle fit oui de la tête, mais le geste était trop machinal, comme celui de quelqu'un qui répond à une question sans importance.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Après tout, vous me laissez en de bonnes mains.

Il releva la pointe d'ironie dans sa réponse. Manifestement, Jack ne leur inspirait confiance ni à l'une ni à l'autre.

Il saisit la poignée. Non, c'était mieux ainsi. Il avait déjà bouleversé la vie de Cathy ; il n'allait pas en plus la réduire en miettes...

En quittant la pièce, il jeta un dernier regard par-dessus son épaule. Elle était toujours recroquevillée au bord du lit, vulnérable. Pendant un instant, il crut qu'elle pleurait. Puis elle leva la tête et leurs regards se rencontrèrent. Ce n'étaient pas des larmes qu'il vit dans ses yeux, mais quelque chose de beaucoup plus touchant, quelque chose de pur, de clair, de magnifique.

Du courage.

* * *

Dans la pâle clarté de l'aube, Savitch attendait devant la maison de Jack Zuckerman. A travers les rubans de brume matinale, il scrutait les fenêtres aux rideaux fermés, essayant de se représenter les habitants. Il se demandait qui ils étaient, dans quelles pièces ils dormaient, et si Catherine Weaver figurait parmi eux.

Il ne tarderait pas à l'apprendre.

Il empocha le carnet d'adresses noir qu'il avait pris dans l'appartement de la femme. Le nom de C. Zuckerman, suivi de cette adresse à Pacific Heights, était inscrit sur la page de garde. Puis Zuckerman avait été barré et remplacé par Weaver. Elle avait divorcé,

conclut-il. A l'onglet des Z, il trouva une longue liste d'adresses et de numéros, aussi bien personnels que professionnels, pour un homme prénommé Jack. Son ex-mari. Il en avait eu confirmation à l'issue d'une brève conversation avec une des personnes figurant dans le répertoire. Il était facile de soutirer des informations à des inconnus. Il suffisait d'afficher un air d'autorité et de montrer sa carte de flic. Celle dont il comptait se servir maintenant.

Il passa encore une fois la maison en revue, ses pelouses bien tondues, ses haies taillées à la perfection, la treille sur laquelle s'enroulait une glycine en sommeil pour l'hiver. Il avait bien réussi, ce Jack Zuckerman. Savitch avait toujours voué une grande admiration aux hommes prospères. Il tira une dernière fois sur sa veste pour s'assurer que son holster était bien dissimulé sous son aisselle. Puis il traversa la rue et sonna au portail.

A la première lueur, Cathy se réveilla. Ce ne fut pas un réveil progressif, mais un retour violent à la conscience. Elle se rendit compte aussitôt qu'elle n'était pas dans son propre lit et que quelque chose n'allait pas, mais il lui fallut quelques secondes pour se rappeler ce que c'était. Et quand cela lui revint à la mémoire, le sentiment d'urgence qui l'anima la propulsa hors du lit. Elle commença aussitôt à s'habiller dans la pénombre. Il fallait être prête à prendre la fuite...

Le grincement du parquet dans la chambre voisine lui indiqua que Victor était réveillé lui aussi, et sans doute en train d'organiser sa journée. Elle fouilla dans le placard, à la recherche de choses qui pourraient lui être utiles dans sa cavale. Elle ne découvrit rien d'autre qu'un sac en Nylon à fermeture Eclair et un imperméable. Dans un tiroir de la commode, elle trouva quelques chaussettes ; dans un autre, une collection de dessous féminins. Qu'il aille au diable, avec toutes ses femmes ! pensa-t-elle, soudain furieuse, en refermant le tiroir d'un coup sec. Le bruit résonnait encore dans la chambre quand un autre son vibra à travers toute la maison.

La sonnette de la porte d'entrée.

Il n'était que 7 heures, trop tôt pour des visiteurs ou une livraison. Soudain, sa porte s'ouvrit. Elle se retourna. C'était Victor, le visage tendu.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle.

— Préparez-vous à partir. Vite.

— Il y a une porte de service, à l'arrière...

— Filons.

Ils dévalèrent le couloir et avait presque atteint le haut de l'escalier quand ils entendirent la voix ensommeillée de Jack.

— J'arrive, bon sang ! Arrêtez ce raffut, j'arrive !

La sonnette retentit de nouveau.

— N'ouvre pas, Jack, souffla Cathy. Pas tout de suite...

Mais Jack avait déjà ouvert la porte. Aussitôt, Victor plaqua Cathy contre le mur, à l'abri des regards. Ils se tinrent immobiles, dos au mur, à l'écoute des voix au-dessous d'eux.

— Bonjour, entendirent-ils. Je suis Jack Zuckerman. Et qui êtes-

vous ?

La voix du visiteur était basse. Ils pouvaient seulement discerner qu'elle appartenait à un homme.

— Ah bon ? dit Jack d'un ton qui exprimait un début de panique. Vous dites appartenir au FBI ? Et qu'est-ce que le FBI peut bien vouloir à mon ex-femme ?

Cathy lança un regard à Jack. Elle lut dans ses yeux une interrogation désespérée. Comment sortir d'ici ?

Elle indiqua d'un geste la chambre à coucher tout au bout du couloir. Il lui répondit par un signe de tête. Ensemble, ils avancèrent sur la pointe des pieds, sachant que le moindre faux pas, le moindre craquement du parquet à travers la moquette pourrait suffire à alerter l'agent du FBI, en bas.

— Où est votre mandat de perquisition ? entendirent-ils Jack demander au visiteur. Hé, attendez un instant ! Vous ne pouvez pas entrer chez moi comme ça, sans un mandat légal ou un quelconque ordre de mission !

« Plus une seconde à perdre ! » pensa Cathy, prise de panique tandis qu'ils entraient dans la chambre du fond.

— La fenêtre ! chuchota-t-elle.

— Vous voulez qu'on saute ?

— Non.

Elle traversa la chambre à pas de loup et ouvrit la fenêtre avec précaution.

— Il y a une treille !

Il regarda en direction des branches tortueuses de la glycine.

— Vous croyez qu'elle supportera notre poids ?

— J'en suis sûre, affirma-t-elle, en enjambant le bord de la fenêtre. Une nuit, j'ai surpris une des maîtresses de Jack pendue à la glycine. Et je vous assure, elle n'était pas légère !

Elle mesura la distance qui la séparait du sol et, saisie par la peur du vide, elle sentit une soudaine nausée.

— Mon Dieu ! marmonna-t-elle. Pourquoi faut-il toujours que nous nous jetions par la fenêtre ?

De quelque part dans la maison, la voix outragée de Jack leur parvint.

— Vous ne pouvez pas monter là-haut ! Vous ne m'avez pas montré votre mandat de perquisition !

— Venez ! glapit Victor.

Cathy s'engagea sur la treille. Les branches lui griffaient le visage tandis qu'elle se frayait un chemin jusqu'au sol. Un instant après qu'elle eut atterri sur l'herbe trempée de rosée, Victor la rejoignit.

En une fraction de seconde, ils se remirent debout et coururent s'abriter derrière les buissons. Au moment où ils roulaient sous les azalées, ils entendirent une fenêtre s'ouvrir à l'étage, puis la voix de Jack qui protestait vigoureusement :

— Je connais mes droits ! Ce que vous faites est totalement illégal ! Je vais appeler mon avocat !

« Mon Dieu, faites qu'il ne nous voie pas ! » pria Cathy, en s'enfonçant le plus profondément possible dans les taillis. Elle sentit le corps de Victor se coller à son dos, ses bras l'attirer avec force contre lui, son souffle chaud et haletant lui caresser le cou. Ils restèrent là pendant une éternité, couchés dans l'herbe, à trembler dans les lambeaux de brouillard matinal.

— Vous voyez bien ! vociférait Jack. Il n'y a personne d'autre que moi ici. A moins que vous ne teniez à fouiller aussi le garage ?

La fenêtre se referma.

Victor donna une petite bourrade à Cathy.

— Allez, murmura-t-il. Jusqu'au bout de la haie. De là, on se mettra à courir.

A quatre pattes, elle fila le long des buissons d'azalées. Son jean trempé était glacé et les paumes de ses mains écorchées, mais la terreur qu'elle éprouvait endormait la douleur. Elle concentrait toute son attention sur l'effort qu'elle faisait pour avancer, avec Victor qui rampait derrière elle. Quand elle le sentit se cogner à sa hanche, elle se dit qu'ils devaient présenter un spectacle incongru, avec son arrière-train qui se balançait pratiquement sous le nez de Victor.

Elle atteignit le dernier buisson et fit une pause pour balayer une mèche de cheveux emmêlés de son visage.

— La maison d'à côté ? demanda-t-elle.

— Allez-y, foncez !

Ils détalèrent tous deux comme des lapins effrayés, traversant à toute vitesse les vingt mètres de pelouse qui les séparait de la maison voisine. Quand ils y parvinrent, ils ne s'arrêtèrent pas. Ils poursuivirent leur course le long des voitures en stationnement, croisant quelques piétons matinaux. Cinq cents mètres plus loin, ils entrèrent dans un café. A travers la vitrine, ils scrutèrent la rue, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Ils ne virent que l'activité typique d'un lundi matin, la circulation déjà dense, les passants emmitouflés dans des manteaux et des écharpes.

Depuis la cuisine derrière eux leur parvenait un grésillement de bacon sur le gril. Sur le comptoir, le percolateur dégageait une délicieuse odeur de café frais. Ces arômes étaient presque pénibles ; ils rappelaient à Cathy qu'à eux deux ils ne possédaient guère plus de quarante dollars. Pourquoi, grands dieux, n'avait-elle pas mendié, emprunté ou volé de l'argent à Jack ?

— Et maintenant ? demanda-t-elle, espérant qu'il suggérerait de dépenser tout leur capital sur un bon petit déjeuner.

Il scruta la rue.

— On continue.

— Où va-t-on ?

— Au studio de Hickey.

— Oh...

Elle soupira. Encore un long trajet à parcourir à pied, et l'estomac vide, de surcroît.

Dehors, une voiture passa, arborant sur son pare-chocs un autocollant qui disait : « Aujourd'hui commence le reste de votre vie. »

« Seigneur, j'espère qu'elle va aller en s'améliorant ! » songea Cathy, en suivant Victor dans le froid du matin.

* * *

Assis à son bureau, Larry Dafoe faisait des exercices de traction dans son fauteuil directorial. « Pour un homme, affirmait-il toujours, un torse puissant est la clé du succès. Faites-moi gonfler ces muscles. Et un ! Remplissez-moi cette veste taille cinquante-deux. Et deux ! Et vous voilà avec une paire de biceps qui impressionnerait n'importe quelle femme, et intimiderait n'importe quel rival. Et le plus beau, avec ce modèle ultrasophistiqué à sept cents dollars, c'est que vous n'avez même pas besoin de quitter votre fauteuil. »

Sam Polowski regarda son supérieur s'épuiser sur ce système de poulies, de poids et d'extenseurs, et se dit que la machine ressemblait plus à un instrument de torture qu'à un appareil de musculation.

— Ce qu'il faut que vous compreniez, mon vieux, souffla Dafoe entre deux inspirations, c'est qu'il y a d'autres éléments en jeu dans cette affaire. Des choses dont vous ne savez rien.

— Comme quoi ? demanda Polowski.

Dafoe lâcha les poignées et leva les yeux, le visage luisant de transpiration.

— Si j'étais en mesure de vous le dire, ne croyez-vous pas que je l'aurais déjà fait ?

Polowski regarda l'appareil étincelant et se demanda si quelques exercices de gonflette dans ce fauteuil ne lui feraient pas du bien. Peut-être qu'avec des biceps plus musclés, il arriverait à se faire un peu mieux respecter, dans ce bureau.

— Je continue à ne pas voir quel est l'intérêt de mettre Victor Holland en première ligne.

— C'est parce que cette affaire ne vous concerne pas.

— J'ai donné ma parole à Holland qu'il ne serait pas mêlé à toute

cette histoire.

— Mais Holland est mouillé jusqu'au cou, bon sang ! D'abord, il prétend détenir des preuves, et ensuite il disparaît dans la nature.

— Ça, c'est en partie ma faute. J'ai manqué notre rendez-vous.

— Pourquoi n'a-t-il pas essayé de reprendre contact avec vous ?

— Je n'en sais rien !

Polowski soupira et secoua la tête.

— Peut-être qu'il est mort.

— Peut-être qu'il faut qu'on le retrouve.

Dafoe tendit les mains vers les poignées.

— Peut-être que vous feriez mieux de travailler sur le dossier Lonzano. Ou peut-être que vous devriez simplement rentrer chez vous. Vous avez une tête épouvantable.

Sans rien dire, Polowski tourna les talons. En quittant la pièce, il entendit Dafoe qui recommençait à souffler et à haleter. Il s'installa à son bureau et contempla sa collection de cachets contre le rhume, d'aspirine et de sirop pour la toux. Il prit une double dose de chacun. Puis il attrapa sa serviette et en sortit le dossier de Viratek.

C'était le dossier personnel qu'il s'était constitué. Il contenait des notes en vrac, des numéros de téléphone et des coupures de presse. Il les parcourut un moment, s'arrêtant pour réfléchir au lien entre Holland et cette Catherine Weaver. Il avait relevé son nom sur la fiche d'admission de l'hôpital, et avait eu ensuite la surprise de le voir associé au meurtre de cette femme à Garberville. Trop de coïncidences, trop de zones d'ombre. Était-il en train de passer à côté de quelque chose qui aurait dû lui sauter aux yeux ? Cette Catherine Weaver aurait-elle des réponses à lui fournir ?

Il tendit la main vers le téléphone et composa le numéro du poste de police de Garberville. Ils sauraient où joindre leur témoin. Et peut-être sauraient-ils aussi comment retrouver Victor Holland. C'était un pari risqué, mais Sam Polowski était un joueur invétéré. Il avait un penchant pour les défis impossibles.

* * *

L'homme qui sonna à sa porte ressemblait à un tronc d'arbre habillé d'un costume en polyester marron. Jack ouvrit la porte et déclara :

— Désolé, aujourd'hui je n'achète rien.

— Je n'ai rien à vendre, monsieur Zuckerman, répliqua l'homme. J'appartiens au FBI.

Jack soupira.

— Ah, non ! Ça ne va pas recommencer.

— Je suis l'agent spécial Sam Polowski. J'essaye d'entrer en

contact avec une femme du nom de Catherine Weaver, ex-Zuckerman. J'ai de bonnes raisons de croire que...

— Vous ne savez donc jamais où vous arrêter ?

— Arrêter quoi ?

— Un de vos agents est déjà venu ce matin. Vous n'avez qu'à lui parler.

L'homme fronça les sourcils.

— Un de nos agents ?

— Ouais. Et j'ai bien envie de déposer une plainte contre lui. Il a fait irruption chez moi sans le moindre mandat de perquisition, et s'est promené dans toute la maison.

— A quoi ressemblait-il ?

— Oh, j'en sais trop rien ! Cheveux foncés, bien baraqué. Mais il gagnerait à prendre des cours de bonnes manières.

— Il était à peu près de ma taille ?

— Plus grand. Plus mince. Beaucoup plus de cheveux.

— Il vous a donné son nom ? Ce n'était pas Mac Braden, par hasard ?

— Non, il ne m'a pas donné son nom.

Polowski sortit son badge. Jack cligna des yeux en lisant Federal Bureau of Investigation.

— Est-ce qu'il vous a montré une carte comme celle-ci ? demanda Polowski.

— Non. Il a juste posé des questions sur Cathy et un certain Victor Holland, et m'a demandé si je savais où les trouver.

— Et vous le lui avez dit ?

Jack partit d'un grand rire.

— Je ne me serais même pas donné la peine de lui indiquer l'heure. Je n'allais sûrement pas lui dire que...

Jack s'arrêta et s'éclaircit la gorge.

— Je n'allais rien lui dire du tout. Même si je savais. Ce qui n'est pas le cas.

Polowski remit son badge dans sa poche, sans cesser un instant de fixer Jack des yeux.

— Je crois que nous ferions bien de parler, monsieur Zuckerman.

— De quoi ?

— De votre ex-femme. Du fait qu'elle a de très gros ennuis.

— Ça, soupira Jack, je suis au courant.

— Elle est en danger. Je ne peux pas vous donner les détails, parce qu'il me reste beaucoup de points à éclaircir. Mais je sais qu'une femme a déjà été tuée. Votre épouse...

— Mon ex-épouse.

— Votre ex-épouse pourrait bien être la prochaine sur la liste.

Jack, pas convaincu du tout, se contenta de le regarder.

— Il est de votre devoir de citoyen de me dire ce que vous savez, lui rappela Polowski.

— Mon devoir ?

— Ecoutez, vous avez intérêt à vous montrer coopératif et nous nous entendrons très bien, vous et moi. Mais si vous me donnez du fil à retordre, moi, je vous en donnerai aussi.

Polowski sourit. Pas Jack.

— Allons, monsieur Zuckerman. Hé, est-ce que je peux vous appeler Jack ? Jack, pourquoi vous ne me dites pas où elle est ? Avant qu'il ne soit trop tard. Pour vous deux.

Jack lui lança un regard noir. Il pianota sur l'encadrement de la porte. Il pesa le pour et le contre. Finalement, il s'écarta.

— En tant que citoyen respectueux de la loi, je suppose que c'est mon devoir.

De mauvaise grâce, il fit signe à l'homme de passer.

— C'est bon, Polowski, entrez. Je vais vous dire ce que je sais.

* * *

La vitre se fracassa, et une pluie d'éclats de verre se répandit à l'intérieur.

Cathy tressaillit en entendant le bruit.

— Désolée, Hickey, murmura-t-elle.

— Nous le dédommagerons avec un gros chèque, dit Victor. Il n'y a personne ?

Elle scruta l'allée, de gauche à droite. Mis à part un journal froissé qui s'était échappé d'une poubelle, rien ne bougeait. Quelques rues plus loin, un concert de klaxons témoignait d'un de ces embouteillages dont Union Street était coutumière.

— La voie est libre.

— D'accord.

Victor plia son coupe-vent et en recouvrit le bord de la fenêtre.

— Allez-y, grimpez !

Il la souleva jusqu'à la fenêtre. Elle sauta et atterrit parmi les tessons. Quelques secondes plus tard, Victor la rejoignit.

Ils étaient dans le vestiaire du studio de prise de vue. Contre un des murs, de la lingerie féminine était accrochée à un portant. Le long de l'autre mur s'alignaient des tables de maquillage surmontées d'un grand miroir.

Victor fronça les sourcils en avisant un kimono vapoureux couleur pêche jeté négligemment sur une des chaises.

— Il fait quel genre de photos, votre ami ?

— La spécialité de Hickey est ce que l'on appelle pudiquement la « photo de charme ».

Le regard stupéfait de Victor se porta sur un déshabillé de dentelle noire pendu à une patère.

— Est-ce que ça signifie ce que je pense que ça signifie ?

— Et que pensez-vous donc que ça signifie ?

— Vous savez bien.

Elle se dirigea vers la pièce voisine.

— Hickey soutient que ce n'est pas de la pornographie, mais de l'art érotique subtil et de bon goût...

Elle tomba en arrêt devant un agrandissement affiché au mur. Des membres nus — huit, peut-être davantage —, entremêlés, formaient une sorte de pieuvre humaine. Aucune place n'était laissée à l'imagination. Aucune.

— De bon goût, en effet, observa Victor d'un ton sec.

— Ça, c'est sans doute une commande, euh, publicitaire.

— Je me demande bien ce que c'était censé faire vendre.

Elle se détourna et se trouva face à une autre photo. Cette fois, il s'agissait de deux femmes, belles à damner et totalement nues.

— Une autre commande publicitaire ? demanda Victor poliment par-dessus l'épaule de Cathy.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question.

Dans l'entrée, ils trouvèrent la pile de courrier qui s'entassait depuis le début de la semaine sous la porte : des catalogues de produits de laboratoire et des dépliants publicitaires. Le rouleau de pellicule que Cathy avait posté la veille n'était pas encore arrivé.

— Je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à nous installer et à attendre le passage du facteur, dit Cathy.

Il hocha la tête.

— L'endroit m'a l'air assez sûr. Est-ce que, par hasard, votre ami aurait de quoi manger, ici ?

— Si mes souvenirs sont bons, il y a un frigo dans l'autre pièce.

Elle conduisit Victor dans ce que Hickey avait surnommé « la salle de tir ». Cathy alluma la lumière et la vaste pièce fut aussitôt éclairée par une armée de projecteurs.

— Alors, c'est là que ça se passe ! dit Victor en clignant des yeux sous l'effet de la clarté aveuglante.

Il se fraya un chemin entre les enchevêtrements de câbles qui encombraient le sol, et fit lentement le tour de la pièce, regardant d'un air amusé les différents décors. C'était une collection surprenante d'objets divers : une authentique cabine téléphonique anglaise, un banc public, un vélo d'appartement... A la place d'honneur trônait un

lit à baldaquin. Le couvre-lit en bataille était de style victorien ; les menottes qui pendaient aux colonnes ne l'étaient pas.

Victor souleva les menottes, puis les laissa retomber.

— Au juste, quel genre d'ami est pour vous Hickey ?

— Rien de tout cela n'était là quand Hickey m'a photographiée, il y a un mois.

— Il vous a photographiée ?

Victor se tourna vers elle et la regarda, éberlué.

Elle rougit, se représentant les images qui devaient lui traverser l'esprit. Elle sentit le regard de Victor la déshabiller, l'imaginer offerte, sur ce lit ridicule. Et menottée, pour couronner le tout.

— Ce n'était pas... comme ces autres photos, protesta-t-elle. Je veux dire, je lui ai simplement rendu un service.

— Un service ?

— C'était une photo strictement commerciale.

— Ah...

— J'étais habillée. En bleu de travail, pour être précise. Je jouais le rôle d'un plombier.

— Une dame plombier ? Ou doit-on dire une plombière ?

— J'ai assuré un remplacement d'urgence. Un de ses mannequins lui a fait faux bond ce jour-là, et il avait besoin de quelqu'un qui ait un physique anodin. Ce qui, je suppose, est mon cas. J'ai un physique anodin. Et, en réalité, on ne voyait que mon visage.

— Et votre salopette.

— Exact.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Je devine à quoi vous pensez, dit-elle.

— Je n'ai aucune intention de vous le dire.

Il recommença à inspecter les lieux.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il y aurait à manger, par ici ?

Elle traversa la pièce et ouvrit la porte du réfrigérateur. À l'intérieur, elle trouva un rayon entier de pellicules photo, des carottes ramollies, un bocal de cornichons et la moitié d'un saucisson sec. Le compartiment congélateur contenait de véritables trésors : un paquet de café de Sumatra, moulu, et un pain au levain.

Avec un sourire réjoui, elle se tourna vers lui.

— Un véritable festin...

Ils s'assirent sur le lit à colonnes et attaquèrent le pain à demi congelé et le saucisson, le tout arrosé de café. Ils firent un drôle de petit pique-nique, avec leurs carottes et leurs cornichons dans des assiettes en carton posées sur leurs genoux, et la lumière éblouissante des projecteurs braqués sur eux comme une douzaine de soleils brûlants.

— Pourquoi avez-vous dit ça, demanda-t-il en la regardant grignoter une carotte.

— Dit quoi ?

— Que vous aviez un physique anodin ? Assez anodin pour jouer les plombiers.

— Parce que c'est vrai que je suis anodine.

— Je ne suis pas de cet avis. Et il se trouve que je suis plutôt bon juge.

Elle leva les yeux vers le mur, d'où l'un des mannequins vedettes de Hickey, qui figurait sur une affiche, semblait la regarder avec une expression d'assurance glacée.

— En tout cas, je ne peux pas me comparer à ça.

— Ça, répondit-il, c'est un pur fantasme. Ça, ce n'est pas une vraie femme, mais un composé de maquillage, de laque et de faux cils.

— Oh, je sais... C'est mon boulot, de transformer les acteurs pour les rendre conformes aux fantasmes du public. Ou, le cas échéant, à ses cauchemars.

Elle plongea les doigts dans le bocal et y pêcha le dernier cornichon.

— Non, ce que je voulais dire, c'est que sous les apparences, au plus profond de moi, je me sens comme tout le monde.

— Et moi, je pense que vous êtes tout à fait extraordinaire. Après la nuit dernière, je suis bien placé pour le savoir.

Elle baissa les yeux sur l'assiette en carton.

— J'imagine qu'il y a toujours un temps, quand on est jeune, où l'on se sent exceptionnel, où l'on sent que le monde n'existe que pour vous. La dernière fois que j'ai eu ce sentiment, c'est lorsque je me suis mariée avec Jack.

Elle soupira.

— Ça n'a pas duré longtemps.

— Pourquoi l'avez-vous épousé ?

— Je ne sais pas. Peut-être m'a-t-il ébloui. J'avais seulement vingt-trois ans, je n'étais qu'une apprentie sur le plateau. Et il était le metteur en scène.

Elle marqua une pause.

— Il vous a impressionnée, c'est ça ?

— Jack peut être assez impressionnant. Quand il sort le grand jeu, il a du charisme et il est capable de déployer des trésors de séduction. Il y a eu le champagne, les dîners, les fleurs... Je pense que ce qui l'a attiré, c'est que je ne tombe pas tout de suite dans ses bras. Que je ne me pâme pas à chacun de ses regards. Il me considérait comme un défi à relever, celle qu'il devait enfin conquérir.

Elle jeta à Victor un coup d'œil malicieux.

— Une fois cela acquis, il est passé à d'autres choses, plus

intéressantes. C'est là que j'ai pris conscience que je n'étais pas vraiment exceptionnelle. Que je n'étais finalement qu'une femme anodine. Ce n'est pas désagréable. Pas comme si je traversais la vie en désespérant d'être quelqu'un de différent, d'exceptionnel...

— Alors, pour vous, qui est exceptionnel ?

— Eh bien, ma grand-mère. Mais elle est morte.

— Les vénérables grands-mères. Elles comptent toujours parmi les personnalités d'exception.

— Bon, d'accord. Mère Teresa.

— Tout le monde en convient.

— Katharine Hepburn. Gloria Steinem. Hilary Clinton. Mon amie Sarah...

Sa voix se brisa. En baissant les yeux, elle ajouta doucement :

— Mais elle est morte, elle aussi.

Il lui prit la main. Avec un étrange sentiment d'émerveillement, elle observa les longs doigts de Victor se refermant sur les siens et se demanda si la force qu'elle sentait dans ces doigts témoignait de la force de caractère de l'homme lui-même. Jack, tout éblouissant et sophistiqué qu'il était, ne lui avait jamais inspiré ne serait-ce qu'un peu de la confiance que suscitait Victor. Ni Jack ni aucun autre homme.

Il la regardait avec compassion.

— Parlez-moi de Sarah, dit-il.

Cathy déglutit, essayant de ravalier ses larmes.

— Elle était absolument magnifique. Mais pas dans ce sens-là, dit-elle avec un signe de tête en direction du mannequin de Hickey.

— Je veux dire intérieurement. L'expression dans son regard était d'une parfaite sérénité. Comme si elle avait trouvé exactement ce qu'elle cherchait, tandis que nous toutes en étions encore à tourner en rond. Ce n'était pas inné, chez elle, pourtant. A l'université, nous manquions toutes les deux d'assurance. Le mariage ne nous a aidées ni l'une ni l'autre. Mon divorce a été dramatique. Mais celui de Sarah l'a rendue plus forte. Mieux armée pour s'assumer toute seule. Quand elle est finalement tombée enceinte, les choses se sont déroulées exactement comme elle le voulait. Pas de père, voyez-vous, juste une éprouvette, un donneur anonyme. Sarah disait souvent que la cellule familiale de base n'était pas constituée d'un homme, d'une femme et d'un enfant, mais seulement d'une mère et d'un enfant. Je la trouvais beaucoup plus courageuse que je l'aurais jamais été...

Elle s'éclaircit la voix.

— Quoi qu'il en soit, Sarah était un être exceptionnel. Certaines personnes le sont tout naturellement.

— Oui, approuva-t-il. C'est vrai.

Elle le regarda. Il fixait le mur du fond, d'un air infiniment triste.

Quelle épreuve avait gravé ces traits de douleur sur son visage ? Des rides aussi profondes pourraient-elles un jour s'effacer ? Certains deuils n'étaient jamais surmontés, jamais acceptés...

Elle demanda doucement :

— Comment était votre femme ?

Il ne répondit pas tout de suite, et elle s'en voulut aussitôt d'avoir posé cette question. Pourquoi fallait-il qu'elle remue des souvenirs aussi douloureux ?

— C'était une femme d'une grande bonté. C'est ce que je me rappelle toujours : sa bonté.

Il regarda Cathy, et ce n'est pas de la tristesse qu'elle lut dans ses yeux, mais de la résignation.

— Comment s'appelait-elle ?

— Lily. Liliane Dorinda Cassidy. Un nom bien imposant pour un si petit bout de femme.

Il sourit.

— Elle ne mesurait guère qu'un mètre cinquante-deux, et pesait à peine quarante kilos. Cela me faisait peur, de la voir si menue, si fragile...

— A quel âge est-elle morte ?

— Trente-huit ans seulement. Toute sa vie, elle avait fait ce qu'il fallait. Elle n'avait jamais fumé, buvait à peine un verre de vin de temps en temps. Elle refusait même de manger de la viande. Lorsqu'on a diagnostiqué son cancer, nous avons désespérément cherché à comprendre comment cela avait pu lui arriver. Et puis nous nous sommes souvenus qu'elle avait grandi dans une petite ville du Massachusetts, tout près d'une centrale nucléaire.

— Vous êtes sûr de vous ?

— On ne le saura jamais avec certitude. Mais nous nous sommes renseignés. Et nous avons appris que, rien que dans son quartier, on comptait une vingtaine de cas de leucémie. Il nous a fallu quatre ans et un recours collectif en justice pour qu'une enquête soit ouverte. Et il a été découvert que, depuis l'ouverture de la centrale, les infractions aux normes de sécurité s'étaient multipliées.

Cathy secoua la tête.

— Et la centrale a pu fonctionner pendant toutes ces années ?

— Personne n'était au courant. Ces infractions étaient si bien camouflées que même les autorités fédérales n'en avaient jamais eu vent.

— Elle est fermée, maintenant, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— Oui, mais je ne peux pas dire que j'en aie tiré une grande satisfaction. A ce moment-là, Lily était déjà morte. Quant aux autres

familles, elles étaient épuisées par la lutte. Même si nous avions parfois le sentiment de nous cogner la tête contre un mur, nous savions que nous devions poursuivre notre combat. Quelqu'un devait le faire, pour toutes les Lily du monde.

Il leva les yeux au plafond.

— Et me voici, de nouveau en train de lutter contre une force invisible. Seulement, cette fois, c'est votre vie et la mienne qui sont en jeu.

Leurs regards se rencontrèrent. Elle se tint parfaitement immobile tandis que, d'une caresse légère, il suivait la courbe de sa joue. Elle lui prit la main et la porta à ses lèvres. Les doigts de Victor se refermèrent sur les siens, déterminés à ne pas lâcher prise, puis il l'attira doucement contre lui. Leurs bouches se cherchèrent pour un baiser hésitant qui la laissa inassouvie.

— Je suis désolé de vous avoir entraînée là-dedans, murmura-t-il. Vous, et Sarah, et les autres Catherine Weaver. Aucune de vous n'avait rien à voir dans tout ça. Et pourtant, je me suis débrouillé pour vous faire du mal.

— Pas vous, Victor. Ce n'est pas à vous qu'il faut jeter la pierre, mais à ces moulins à vent contre lesquels vous avez décidé de vous battre. Ces moulins à vent gigantesques, dangereux. N'importe qui d'autre aurait lâché sa lance et pris la fuite, mais vous, vous poursuivez le combat.

— Je n'avais pas franchement le choix.

— Mais si ! Vous auriez pu faire profil bas après la mort de votre ami. Vous auriez pu fermer les yeux sur ce qui se passait à Viratek. C'est ce qu'aurait fait Jack.

— Mais je ne suis pas Jack. Il y a des choses devant lesquelles je ne peux pas baisser les bras. Je serais obnubilé par la pensée de ces milliers de gens qui risquent leur vie, comme Lily l'a fait...

En l'entendant prononcer de nouveau le nom de sa femme défunte, Cathy sentit comme une barrière infranchissable s'ériger entre eux — l'ombre de Lily, l'épouse qu'elle ne rencontrerait jamais. Cathy s'écarta de Victor, regrettant aussitôt la chaleur de son contact.

— Pensez-vous que beaucoup de gens pourraient mourir ?

— Jerry en était sûrement convaincu. Il est impossible d'en prédire les conséquences. Le monde n'a encore jamais été confronté aux effets d'une guerre biologique de grande ampleur. Je me plais à croire que c'est parce que nous sommes trop intelligents pour nous détruire nous-mêmes. Mais quand je réfléchis à toutes les folies que les hommes ont commises depuis des générations, j'ai peur...

— Les armes biologiques sont-elles donc si dangereuses ?

— Si vous modifiez quelques gènes, si vous rendez le virus un peu

plus contagieux et que vous en augmentez la nocivité, vous pourriez créer une souche redoutable. La recherche elle-même est très dangereuse. Le plus petit manquement aux normes de sécurité du labo, et des milliers de gens pourraient être contaminés. Sans qu'il existe un traitement pour les soigner. C'est le genre de catastrophe globale que tout scientifique répugne même à évoquer.

— Armageddon.

Il acquiesça.

— Oui, si vous croyez à ce genre de chose. C'est tout à fait ça.

Encore une fois, elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas que cela soit autorisé.

— Ça ne l'est pas. La législation internationale interdit certaines expérimentations. Mais il y a toujours un fou quelque part qui rêve de posséder ce pouvoir supplémentaire, cette arme dont personne d'autre ne dispose.

Il fallait être fou pour ne serait-ce qu'envisager de déclencher pareille arme contre l'humanité. Elle se souvint d'un roman qu'elle avait lu, à propos d'une catastrophe qui avait laissé les villes en ruine, et rendu l'atmosphère totalement toxique. Mais ce n'étaient que des cauchemars de science-fiction. Là, elle était dans la réalité.

Quelque part dans l'immeuble, quelqu'un siffla.

Cathy et Victor se redressèrent. Le son se fit de plus en plus proche, et s'arrêta devant la porte de Hickey. Ils entendirent un froissement, suivi d'un bruit de chute.

— Le courrier ! s'exclama Cathy en sautant sur ses pieds.

Elle se précipita dans l'entrée, Victor sur ses talons. Elle repéra tout de suite ce qu'elle cherchait, sur le haut de la pile : une enveloppe rembourrée, dont l'adresse était libellée de sa main. Elle la ramassa, l'ouvrit en la déchirant et en sortit le rouleau de pellicule. Le petit mot qu'elle avait écrit à Hickey tomba par terre. Souriant triomphalement, elle brandit le film.

— Voici vos preuves !

— Espérons-le. Voyons ce qu'il y a sur cette pellicule. Où est le labo photo ?

— A côté du vestiaire.

Elle lui tendit le film.

— Vous savez comment faire ?

— J'ai fait un peu de photo amateur. Du moment qu'il y a les produits, je...

Il s'interrompit et regarda le bureau, où le téléphone s'était mis à sonner.

Victor secoua la tête.

— Ne répondez pas, dit-il en se dirigeant vers le labo.

A l'instant où ils quittaient la pièce, ils entendirent le répondeur se mettre en marche. La voix suave de Hickey s'éleva.

— Vous êtes bien au studio de Hickman Von Trapp, spécialisé dans la photographie artistique...

Victor éclata de rire.

— « Artistique » ?

— Tout dépend de vos critères, dit Cathy en le suivant dans le couloir.

Ils venaient d'atteindre le labo quand le message enregistré de Hickey prit fin, suivi d'un bip. Une voix agitée lui succéda. « Allô ? Allô, Cathy ? Si tu es là, réponds-moi, s'il te plaît. Il y a un agent du FBI qui te cherche — un type du nom de Polowski... »

Cathy resta figée.

— C'est Jack ! dit-elle, en faisant demi-tour.

Le message s'interrompit au moment même où Cathy attrapait le téléphone.

— Allô, Jack ?

Elle n'entendit qu'une tonalité monocorde. Il avait déjà raccroché. Les mains tremblantes, elle commença à composer le numéro de Jack.

— On n'a pas le temps ! dit Victor.

— Je dois lui parler...

Il lui arracha le combiné des mains et le reposa violemment.

— Plus tard ! Avant tout, sortons d'ici !

Elle acquiesça d'un air hébété et se dirigea vers la porte, pour s'arrêter net deux pas plus loin.

— Attendez. On a besoin d'argent ! Elle retourna vers le bureau et fouilla les tiroirs jusqu'à ce qu'elle trouve la cagnotte du magasin. Elle ne contenait que vingt-deux dollars.

— Il faut toujours garder de quoi acheter du café de bonne qualité, pas plus, disait toujours Hickey.

Elle empocha l'argent. Au passage, elle attrapa un vieil imperméable accroché à la porte. Il ne ferait sûrement pas défaut à Hickey. En revanche, elle pourrait en avoir besoin pour se dissimuler.

— C'est bon, dit-elle en enfilant le vêtement. Allons-y.

Ils s'arrêtèrent une seconde pour inspecter le couloir. D'un bureau voisin, des rires étouffés leur parvenaient. Quelque part au-dessus d'eux, des talons hauts cliquetaient sur un parquet. Victor en tête, ils traversèrent l'entrée et quittèrent l'immeuble.

Le soleil de midi semblait les fixer comme un œil accusateur. Très vite, leur rythme s'accorda à celui de la foule qui se pressait pour aller déjeuner, une foule d'hommes d'affaires et d'artistes, le gratin d'Union Street. Personne ne leur jeta un regard. Mais même dans cette affluence, Cathy se sentait observée. Comme si, dans ce paysage urbain de cohue et de béton, c'était elle qu'on observait.

Elle s'enveloppa encore un peu plus dans l'imperméable, priant pour qu'il la rende invisible. Victor avait accéléré le pas, et elle devait courir pour le suivre.

— Où allons-nous maintenant ? chuchota-t-elle.

— Nous avons le film. Je propose que nous allions à la gare routière.

— Et puis ?

— N'importe où.

Il continuait à regarder droit devant lui.

— A condition que ce soit loin de cette ville.

Cet enquiquineur d'agent du FBI sonnait de nouveau à sa porte.

En soupirant, Jack ouvrit.

— Déjà de retour ?

— Je ne vous le fais pas dire !

Furibond, Polowski entra en claquant la porte derrière lui.

— Je veux savoir où les trouver, maintenant !

— Je vous l'ai dit, monsieur Polowski. Dans Union Street, il y a un studio photographique appartenant à M. Hickman...

— J'y suis allé.

Jack avala sa salive.

— Et vous ne les avez pas trouvés ?

— Je savais bien qu'ils n'y seraient pas. Vous les avez prévenus, non ?

— Vraiment, je ne comprends pas pourquoi vous me harcelez. J'ai essayé de...

— Ils sont partis précipitamment. La porte était grande ouverte. Il y avait encore de la nourriture qui traînait. Ils ont laissé la cagnotte vide sur le bureau.

Jack se redressa, outragé.

— Vous traitez que mon ex-épouse de voleuse ?

— Je dis simplement que c'est une femme aux abois. Quant à vous, n'essayez pas de me faire croire que vous n'êtes pour rien dans la fuite. Alors, où est-elle, maintenant ?

— Je ne sais pas.

— Chez qui a-t-elle pu aller ?

— Aucune idée.

— Réfléchissez.

Jack regarda le visage bouffi de Polowski et s'étonna qu'un être humain puisse être aussi laid. Comment se faisait-il que la sélection naturelle ne soit pas intervenue pour barrer la route à des gènes aussi inacceptables ?

Jack secoua la tête.

— Honnêtement, je ne sais pas.

C'était la vérité, et Polowski devait l'avoir senti. Après un moment

de confrontation silencieuse, il renonça.

— Pourquoi les avez-vous prévenus ?

— C'est que... C'est...

Jack haussa les épaules.

— Oh, je n'en sais rien ! Après votre départ, je me suis dit que j'avais peut-être eu tort. Je n'étais pas sûr de pouvoir vous faire confiance. Il n'avait pas confiance en vous.

— Qui ?

— Victor Holland. Il vous croit impliqué dans un genre de complot. Franchement, le type m'a paru un peu parano.

— Il a de bonnes raisons de l'être, vu ce qu'il lui est arrivé jusqu'ici.

Polowski se tourna vers la porte.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ?

— Je vais continuer à les chercher.

— Où ?

— Vous pensez vraiment que je vais vous le dire ?

Polowski franchit la porte.

— Ne quittez pas la ville, Zuckerman, ajouta-t-il par-dessus son épaule. Je reviendrai vous voir.

— Je ne crois pas, marmonna Jack entre ses dents en le regardant se diriger vers sa voiture. Il leva les yeux et constata qu'il n'y avait pas un nuage dans le ciel. Un sourire aux lèvres, il referma la porte.

Au Mexique aussi, il ferait beau.

* * *

Quelqu'un était parti précipitamment.

Savitch déambula de pièce en pièce dans le studio photo dont la porte d'entrée était restée ouverte. Il remarqua les vestiges de repas sur le lit à baldaquin, les miettes de pain, un reliquat de saucisson, un bocal de cornichons vide. Il remarqua également que les tasses de café étaient au nombre de deux. Intéressant, se dit-il, considérant qu'il n'avait vu qu'une seule personne quitter le studio : un homme trapu, dans un costume en polyester. L'homme n'était pas resté longtemps. Savitch l'avait regardé monter dans la Ford vert bouteille garée sur un emplacement limité à quinze minutes. Le parcmètre affichait encore un crédit de trois minutes.

Savitch poursuivit son tour du studio, passant en revue les photos aguicheuses. Il commençait à se demander s'il ne perdait pas son temps. Après tout, une adresse sur deux piochée dans le répertoire de la femme n'avait rien donné du tout. Pourquoi en serait-il autrement de celle de Hickman Von Trapp ?

Malgré tout, son instinct lui dictait qu'il approchait du but, et il ne pouvait pas l'ignorer. Il voyait des indices partout, mais ne parvenait pas à les rassembler en quelque chose de cohérent. Aujourd'hui, ce studio avait été visité par deux personnes affamées. Ils étaient entrés par une vitre cassée dans le vestiaire. Ils avaient mangé tout ce que le réfrigérateur contenait de comestible, et étaient repartis après avoir vidé la cagnotte.

Savitch acheva son tour et regagna l'entrée. Il remarqua alors que le voyant rouge du répondeur clignotait. La série de messages semblait interminable. Les appels étaient tous adressés à un certain Hickey — probablement le Hickman Von Trapp du répertoire. Savitch fit nonchalamment le tour de la pièce, écoutant les messages d'une oreille. Pour la plupart, les appels étaient d'ordre professionnel — des demandes de rendez-vous, des questions concernant des délais de livraison d'épreuves, une proposition de prises de vue pour un magazine. Près de la porte, Savitch se baissa pour inspecter la pile de courrier. Le tout était libellé au nom de Von Trapp et parfaitement dénué d'intérêt. Puis, sur le côté, il avisa un morceau de papier libre. C'était une note manuscrite adressée à Hickey.

« Je suis absolument désolée, Hickey. Tous tes rouleaux de pellicule ont été volés dans ma voiture. Celui-ci est le seul rescapé. Je préfère te l'envoyer avant qu'il ne soit perdu, lui aussi. J'espère qu'il suffira à t'éviter d'avoir à recommencer le boulot à zéro... »

C'était signé « Cathy ».

Il se redressa. Catherine Weaver ? Forcément ! Le rouleau de pellicule... Où était le rouleau de pellicule ?

Il fouilla la pile de courrier, cherchant désespérément le film. Il ne trouva qu'une enveloppe déchirée portant l'adresse de Catherine Weaver sous la mention « expéditeur ». Le film avait disparu. De rage, il commença à jeter les magazines à travers la pièce. Et soudain, son geste resta en suspens.

Le répondeur débitait un nouveau message.

— Allô ? Allô, Cathy ? Si tu es là, réponds-moi, s'il te plaît. Il y a un agent du FBI qui te cherche — un type du nom de Polowski. Je n'ai rien pu faire... Il m'a obligé à donner l'adresse de Hickey. Il faut que vous partiez tout de suite !

Savitch se précipita sur le répondeur et regarda la bande se rembobiner automatiquement. Il la réécouta.

« Il faut que vous partiez tout de suite ! »

Il n'y avait plus aucun doute. Catherine Weaver était venue ici, et Victor Holland l'accompagnait. Mais qui était cet agent du nom de Polowski, et pourquoi recherchait-il Holland ? Savitch avait reçu l'assurance que le FBI n'était plus sur le coup...

Il traversa la pièce et regarda par la fenêtre la foule qui se pressait le long des trottoirs, sous le soleil éclatant. Tant de visages, tant d'inconnus. Où, dans cette ville, deux fugitifs iraient-ils se cacher ? Il allait avoir le plus grand mal à le découvrir, mais ce ne serait pas mission impossible.

Il quitta le studio et s'arrêta devant un téléphone public pour composer un numéro à Washington. Il n'aimait pas trop demander de l'aide au Cowboy, mais là il n'avait pas le choix. Victor Holland détenait les pièces à conviction, et l'enjeu était maintenant capital.

* * *

— Adressez-vous au guichet voisin, déclara l'employé en fermant la grille.

— Attendez ! cria Cathy en frappant à la vitre. Mon bus part maintenant !

— Lequel ?

— Le vingt-trois, qui va à Palo Alto...

— Le prochain est à 19 heures.

— Mais...

— C'est l'heure de ma pause. Je vais dîner.

D'un air penaud, Cathy regarda l'employé s'éloigner. Le haut-parleur fit un dernier appel pour annoncer le départ de l'express pour Palo Alto. Elle se retourna à temps pour voir le bus démarrer.

— Le service n'est plus ce qu'il était, grommela un vieil homme derrière elle. On y serait plus vite en faisant du stop.

En soupirant, Cathy se mit dans la queue voisine, qui comptait déjà huit autres personnes et avançait à une allure d'escargot. La dame qui achetait son billet tentait de convaincre le guichetier que sa carte de sécurité sociale était une pièce d'identité valable pour un paiement par chèque.

Ils seraient à Palo Alto à 20 heures. Et après, que feraient-ils ? Qu'est-ce que Victor avait en tête ?

Elle leva les yeux et vit sa large carrure qui remplissait une des cabines téléphoniques. Qui pouvait-il bien appeler ? Elle le vit raccrocher et se passer la main dans les cheveux d'un geste las. Puis il souleva de nouveau le combiné et composa un autre numéro.

— La personne suivante !

Quelqu'un tapota l'épaule de Cathy.

— Avancez, madame.

Elle se tourna et vit que l'employé attendait. Elle s'approcha du comptoir.

— Quelle destination ? demanda le guichetier.

— Il me faut deux tickets pour...
La voix de Cathy mourut soudain.

— Pour où ?

Elle ne répondit pas. Son regard s'était fixé sur une affiche collée sur la vitre. Les mots « Avez-vous vu cet homme ? » s'étaient juste au-dessus de la photo de Victor Holland. Au bas de l'affiche figurait la liste des chefs d'accusation : espionnage industriel et meurtre. « Si vous avez des informations sur cet individu, merci de prendre contact à votre agence locale du FBI. »

— Alors, ma petite dame, vous savez où vous allez, oui ou non ?

Cathy sursauta et regarda le guichetier qui la considérait d'un air exaspéré.

— Oh, pardon. Oui, je... je voudrais deux billets pour Palo Alto.

D'un geste machinal, elle lui tendit une poignée de monnaie.

— Aller simple.

— Deux allers simples pour Palo Alto. Départ à 19 heures. Porte onze.

— Oui. Merci...

Cathy ramassa les billets et quitta la queue. A cet instant, elle avisa deux policiers en uniforme devant l'entrée principale. Ils semblaient scruter la gare, à la recherche de quelque chose. De quoi ?

Prise de panique, Cathy regarda la cabine téléphonique. Elle était vide. Paralysée, Cathy continuait à fixer la cabine. Victor l'avait laissée tomber ! Il l'avait plantée là, avec deux billets pour Palo Alto et cinq dollars en poche !

Elle ne pouvait pas rester clouée sur place comme une idiote. Il fallait qu'elle fasse quelque chose. Qu'elle bouge. Elle serra les pans de l'imperméable autour de ses épaules et s'obligea à déambuler d'un pas tranquille dans la gare. « Pourvu qu'ils ne me remarquent pas, pria-t-elle. Seigneur, rends-moi invisible. Transparente... » Elle s'arrêta à côté d'un siège et ramassa un journal abandonné. Puis, feuilletant négligemment les pages des petites annonces, elle passa devant les deux policiers. Ils ne lui jetèrent pas le moindre regard lorsqu'elle franchit l'entrée.

Et maintenant ? se demanda-t-elle, en s'arrêtant au milieu de la foule qui se pressait sur le trottoir. Machinalement, elle commença à descendre la rue. Elle n'avait parcouru que quelques mètres quand un bras l'attrapa et l'entraîna dans un passage.

Elle se cogna à une poubelle et faillit pleurer de soulagement.

— Victor !

— Ils vous ont vue ?

— Non. Je veux dire oui, mais je n'avais pas l'air de les intéresser.

— Vous êtes sûre ?

Elle fit oui de la tête. Il se retourna et donna un coup rageur dans le mur.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on va faire ?

— J'ai les billets.

— On ne peut pas les utiliser.

— Alors comment allons-nous quitter la ville ? En stop ? Victor, il ne nous reste plus que cinq dollars !

— Ils vont surveiller tous les bus qui partent. Et ma photo est affichée partout dans cette foutue gare !

Il s'appuya au mur et grogna.

— « Avez-vous vu cet homme ? » Mon Dieu, je ressemble à un gangster de bas étage.

— C'est vrai que la photo n'est pas très flatteuse.

Il réussit à rire.

— Avez-vous jamais vu une photo flatteuse sur un avis de recherche ?

A son tour, Cathy vint prendre appui contre le mur, à côté de Victor.

— Nous devons quitter cette ville, Victor.

— Objection. Vous devez quitter cette ville.

— Ce qui veut dire quoi, au juste ?

— Ce n'est pas vous que la police recherche. Alors vous allez prendre ce bus pour Palo Alto. Je vous mettrai en contact avec de vieux amis. Ils vous trouveront un endroit sûr.

— Non.

— Cathy, ma photo est probablement affichée dans tous les aéroports et chez tous les loueurs de voitures de la ville ! Nous avons dépensé presque tout notre argent pour acheter ces tickets de bus. Je propose que vous les utilisiez.

— Je n'ai pas l'intention de vous laisser.

— Vous n'avez pas le choix.

— Bien sûr que si. J'ai choisi de rester avec vous parce que vous êtes le seul avec qui je me sente en sécurité. Le seul sur qui je puisse compter.

— Je peux bouger plus vite en étant seul. Sans que vous me ralentissiez.

Il détourna le regard, scrutant la rue.

— Bon sang, je ne vous veux même pas avec moi.

— Je n'en crois pas un mot.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ce que vous croyez ?

— Regardez-moi. Regardez-moi et répétez-le !

Elle lui saisit le bras et le força à lui faire face.

— Dites-le, que vous ne voulez pas de ma présence !

Il commença à parler, et à mentir. Car elle savait bien qu'il mentait ; elle le voyait dans ses yeux. Et elle lisait quelque chose de plus dans ses yeux, quelque chose qui lui coupait le souffle.

Il dit :

— Je ne veux pas... Il n'est pas question que vous...

Elle resta là, à le regarder, attendant que la vérité sorte de sa bouche.

Ce qu'elle n'attendait pas, c'était un baiser. Elle était incapable de dire comment c'était arrivé. Tout ce qu'elle savait, c'est que les bras de Victor furent soudain serrés autour d'elle, l'emportant vers un endroit merveilleux où elle se sentait au chaud et en sécurité. Au début, ce fut une étreinte plus désespérée que passionnée, une rencontre entre deux êtres terrorisés. Mais à l'instant où leurs lèvres se joignirent, ils entrèrent dans une autre dimension, au-delà de la peur à surmonter, au-delà du manque à combler. C'était la fusion de deux âmes, et elle resterait indéfectible même quand leur étreinte prendrait fin, même s'ils ne devaient jamais plus se toucher.

Ils s'écartèrent enfin l'un de l'autre et se regardèrent. Cathy sentait encore sur ses lèvres le goût de Victor.

— Tu vois, murmura-t-elle. J'avais raison. Tu veux que je reste avec toi. Tu le veux vraiment ?

Il sourit et lui caressa la joue.

— Je n'ai jamais bien su mentir.

— Il n'est pas question que je te laisse. Tu as besoin de moi. Contrairement à toi, je peux me montrer. Je peux acheter des billets de bus, faire des courses...

— Ce dont j'aurais vraiment besoin, soupira-t-il, c'est un nouveau visage.

Il jeta un regard à la rue.

— Comme nous n'avons pas de chirurgien plasticien sous la main, je suggère que nous allions voir du côté des trains régionaux. A cette heure-ci, la gare doit être bondée. On arrivera peut-être à atteindre la Baie Est.

— Mon Dieu, je suis une idiote ! s'exclama-t-elle. Bien sûr, c'est un nouveau visage qu'il te faut !

Elle commença à se diriger vers la rue.

— Allons, viens. Nous n'avons pas beaucoup de temps...

— Cathy ?

Il la suivit jusqu'à la rue. Tous deux s'arrêtèrent et scrutèrent la rue pour s'assurer qu'aucun agent de police n'y était posté. La voie était libre.

— Où va-t-on ? murmura-t-il.

— Chercher une cabine téléphonique.
— Ah. Et qui allons-nous appeler ?
Elle se retourna et lui lança un regard lourd de sous-entendus.
— Quelqu'un que nous connaissons et que nous aimons beaucoup
tous les deux...

* * *

Jack était occupé à faire sa valise quand le téléphone sonna. Il envisagea de ne pas y répondre, mais quelque chose dans la tonalité, une urgence qui ne pouvait être que le fruit de son imagination, le poussa à soulever le combiné. Il le regretta aussitôt.

— Jack ?

Il soupira.

— Dis-moi que je rêve.

— Jack, je vais te parler très vite parce que ton téléphone pourrait être sur écoute...

— Tu m'en diras tant !

— J'ai besoin de mon matériel. Tout mon matériel. Et de l'argent liquide. Je te rembourserai. Juré. Il faut que tu me fasses parvenir ça tout de suite. Dépose le tout là où nous avons tourné la dernière scène de *Humanoïdes*. Tu sais de quel endroit je parle.

— Cathy, une seconde ! J'ai assez d'ennuis comme ça !

— Une heure. Je ne pourrai pas attendre plus longtemps.

— C'est l'heure de pointe ! Je ne peux pas...

— C'est le dernier service que je te demande.

Il y eut une pause. Puis, doucement, elle ajouta :

— S'il te plaît.

Il soupira.

— C'est la dernière fois, d'accord ?

— Une heure, Jack. Je t'attends.

Jack raccrocha et contempla sa valise. Elle n'était qu'à moitié faite, mais il faudrait qu'il s'en contente. Il n'avait aucune intention de revenir cette nuit.

Il ferma la valise et la mit dans la Jaguar. Il avait déjà commencé à rouler quand il se souvint qu'il aurait dû appeler Sofia pour annuler leur rendez-vous.

« Trop tard, pensa-t-il. J'ai d'autres soucis — par exemple quitter la ville. »

Sofia serait folle de rage, mais il saurait se faire pardonner. Peut-être en lui offrant une paire de boucles d'oreilles en diamants. Oui, ça marcherait à coup sûr. Voilà au moins une femme qu'il n'avait aucun mal à comprendre !

L'angle de la Cinquième Rue et de Mission Street était le rendez-

vous de tous les clochards du quartier. A 17 h 45, l'affluence était encore plus grande qu'à l'accoutumée. Selon la rumeur, la soupe populaire au bout de la rue se préparait à servir du bœuf bourguignon qui, à en croire ceux qui avaient connu de meilleurs jours, était vraiment cuisiné au vin rouge. Personne ne manquait une chance de retrouver sur ses papilles le goût du raisin, même si, à force de mijoter, toute trace d'alcool avait disparu de la sauce. Alors on se retrouvait au coin de la rue pour parler d'autres repas, du temps qu'il faisait, des queues interminables au bureau d'embauche...

Personne ne remarqua les deux malheureux blottis dans l'embrasement de la porte du prêteur sur gages.

C'est une chance, pensa Cathy en se serrant dans les plis de l'imperméable. La triste vérité était qu'ils commençaient tous deux à s'intégrer parfaitement à cette faune. Un instant plus tôt, elle avait surpris son propre reflet dans la vitrine de la boutique, et avait failli ne pas reconnaître la femme hagarde qu'elle avait sous les yeux. Cela faisait-il donc si longtemps qu'elle ne s'était pas peignée ? Qu'elle n'avait pas fait un repas convenable ou passé une bonne nuit de sommeil ?

Victor n'avait pas meilleure allure. Sa chemise déchirée et son visage pas rasé ne faisaient qu'ajouter à son air épuisé. S'il s'était présenté à cette soupe populaire, personne ne s'en serait étonné.

— Il va paraître encore plus épouvantable quand je l'aurai transformé, songea-t-elle avec ironie.

Si Jack lui apportait son matériel...

— Il est 18 h 05, marmonna Victor. Il avait une heure pour venir.

— Donne-lui un peu de temps.

— On ne va pas y arriver !

— Mais si...

Elle scruta la rue, comme si la force de sa volonté pouvait suffire à faire apparaître son ex-mari. Mais elle ne vit qu'un véhicule de transport urbain. « Allez, Jack, viens ! ne me laisse pas tomber, cette fois-ci... »

— Regardez-moi ça ! s'exclama soudain une voix dans la foule, suivie par des murmures admiratifs.

— Hé, beau gosse ! cria quelqu'un dans le groupe qui se pressait pour regarder. Qu'est-ce t'as fait pour réussir à te payer une bagnole comme celle-là ?

Entre les hommes, Cathy aperçut un éclat de chrome et de rouge foncé.

— Dégagez ! ordonna une voix querelleuse. Je viens de la faire laver !

— On dirait que tu t'es perdu. T'as pas pris la bonne rue ?

Cathy fit un bond.

— Il est là !

Elle et Victor se frayèrent un chemin dans la foule, pour trouver Jack montant la garde auprès de sa Jaguar étincelante.

— Ne la touchez pas ! aboya-t-il à l'intention d'un homme qui passait un doigt crasseux sur le capot. Vous ne pourriez pas vous trouver un boulot, ou quelque chose comme ça ?

— Un boulot ? cria quelqu'un. C'est quoi, ça ?

— Jack ! appela Cathy.

Jack émit un soupir de soulagement en la voyant.

— C'est le dernier service que je te rends. Le dernier des derniers...

— Où est-il ? demanda-t-elle.

Jack se dirigea vers le coffre, en chassant au passage une main qui s'aventurait sur l'aile de la Jaguar bordeaux.

— Il est là. Ton matériel au grand complet.

Il sortit la valisette du coffre et la lui tendit.

— Livraison à domicile, comme promis. Maintenant je dois filer...

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas.

Il grimpa dans sa voiture.

— Quelque part. N'importe où.

— Comme nous, on dirait.

— Grands dieux, j'espère bien que non !

Il mit le moteur en marche et le fit vrombir un moment.

— Salut, à la prochaine ! lui cria une voix.

Jack regarda Cathy sans aménité.

— Tu sais, tu devrais surveiller tes fréquentations. Ciao, ma chérie !

La Jaguar démarra en trombe puis, dans un crissement de pneus, disparut dans la circulation.

Cathy se retourna et vit que tous les regards étaient braqués sur elle. Aussitôt, Victor s'approcha, un homme fatigué et affamé face à une foule fatiguée et affamée.

— Alors, c'était qui ce connard dans la Jag ? demanda quelqu'un.

— Mon ex-mari, dit Cathy.

— Il s'est un peu mieux débrouillé que toi, poulette.

— Sans blague...

Elle exhiba la valisette et parvint à lâcher un rire insouciant.

— Je lui ai demandé de m'apporter mes habits, et voilà tout ce qu'il a trouvé à m'apporter, ce salaud : des sous-vêtements de rechange !

— C'est toujours comme ça que ça marche. Pas vrai, poupée ?

Déjà, les hommes se dispersaient pour se regrouper plus loin, dans

l'encadrement d'une porte ou près du kiosque à journaux. La Jaguar était partie, et leur curiosité avec.

Un homme était resté à côté de Cathy et Victor, et il les regardait d'un air compatissant.

— Alors c'est tout ce qu'il vous a laissé, hein ? Et lui, il se garde la belle voiture...

Il commença à s'éloigner, mais se retourna.

— Dites, vous avez besoin d'un endroit où dormir ? J'ai plein d'amis. Et je déteste voir une dame dehors dans le froid.

— Merci beaucoup pour votre offre, répondit Victor en prenant Cathy par la main. On a un bus à prendre.

L'homme hocha la tête et poursuivit son chemin

— Il ne nous reste plus qu'une demi-heure avant le départ de notre bus, dit Victor en pressant Cathy de se hâter. On ferait bien de se mettre au travail.

Ils remontèrent la rue et allaient s'abriter dans un passage quand Cathy s'immobilisa soudain.

— Victor...

— Que se passe-t-il ?

— Regarde...

Elle indiqua d'une main tremblante le kiosque à journaux.

Sous le plastique qui la protégeait, la dernière édition du *San Francisco Examiner* titrait : « Deux victimes, un même nom. La police enquête sur cette coïncidence troublante. » A côté s'étalait la photo d'une jeune femme blonde. La légende était cachée par la pliure du journal, mais Cathy n'avait pas besoin de la lire. Elle pouvait déjà deviner le nom de la morte.

— Encore une autre, murmura-t-elle. Tu avais raison, Victor.

— D'où l'urgence de quitter la ville au plus vite...

Il la tira par le bras.

— Dépêchons-nous.

Elle se laissa guider. Mais tout le long de la rue, bien longtemps après avoir dépassé le kiosque à journaux, elle garda cette image à l'esprit : la photo d'une femme blonde, la seconde victime.

La deuxième Catherine Weaver.

* * *

Pour l'agent O'Hanley, faire le bien était une vocation. Contrairement à beaucoup de ses collègues, il s'était enrôlé dans la police dans un désir d'aider et de protéger autrui. Derrière son dos, les autres l'appelaient « Boy Scout ». Le qualificatif l'agaçait et lui faisait plaisir en même temps. Ce sobriquet lui prouvait qu'il ne s'intégrait

pas complètement à la bande de brutes qui composait la brigade. Il lui prouvait également qu'il était au-dessus de la mêlée, au-dessus du grenouillage, des magouilles et des coups bas qui permettaient à certains de monter en grade. Son but dans la vie n'était pas d'arborer ses galons, mais d'avoir l'occasion d'aider un gamin en difficulté, de porter secours à une grand-mère victime d'une agression.

C'est pourquoi il trouvait sa mission actuelle particulièrement frustrante. Arpenter un terminus de cars, à l'affût d'un homme qu'un témoin pourrait avoir aperçu quelques heures plus tôt. O'Hanley n'avait remarqué personne correspondant au signalement de l'individu en question. Il s'était employé à dévisager attentivement chacune des personnes qui avaient franchi l'entrée. Des indigents, pour la plupart. Rien d'étonnant à cela : aujourd'hui, pour peu qu'ils aient quelques moyens, les gens se déplaçaient en avion. S'il se fiait aux apparences, aucun des voyageurs qu'il voyait là ne possédait davantage que de la menue monnaie. Tenez, ces deux-là, par exemple, blottis l'un contre l'autre dans la salle d'attente. Un père et une fille qui, estima-t-il, étaient à bout de ressources. La fille était emmitouflée dans un vieil imperméable, dont le col relevé ne laissait échapper que quelques mèches de cheveux en bataille. Le père paraissait en plus triste état encore. Le visage émacié, la barbe blanche, il semblait vieux comme Mathusalem. Pourtant, il conservait un reliquat de fierté — O'Hanley le voyait à sa posture, raide et droite. Il avait sûrement été un homme de belle prestance dans sa jeunesse, avec sa taille qui, encore maintenant, dépassait le mètre quatre-vingts.

Le haut-parleur annonça le départ imminent du bus numéro quatorze à destination de Palo Alto.

Le vieil homme et sa fille se levèrent.

O'Hanley les observa avec attention tandis qu'ils se hâtaient vers la plate-forme. La femme ne portait qu'une seule petite valise, mais qui semblait peser lourd. Et elle paraissait déjà bien encombrée, avec le vieux qu'elle s'efforçait de guider. Mais ils avançaient sans trop de difficulté, et O'Hanley se disait qu'ils atteindraient le bus à temps.

Le gamin avait environ six ans, et était du genre que toute mère renierait volontiers, du genre qui entachait la réputation de l'ensemble des gamins de cet âge. Pendant la dernière demi-heure, il courait comme un fou en tous sens, dispersant le sable des cendriers, renversant les valises, claquant les portes des casiers de la consigne automatique. Maintenant, le gosse courait de nouveau. Sauf que cette fois, c'était à reculons.

O'Hanley voyait venir la catastrophe. Le vieillard et sa fille se dirigeaient lentement vers la porte des départs. Le garçon arrivait droit sur eux. La femme vacilla et heurta son compagnon. O'Hanley, paralysé, s'attendait à voir celui-ci s'effondrer. A sa grande surprise, le

vieux prit simplement la femme dans ses bras et la remit prestement d'aplomb.

O'Hanley se précipitait déjà pour leur venir en aide. Il arriva au niveau de la femme au moment où elle retrouvait son équilibre.

— Ça va ? demanda-t-il.

La femme réagit comme si on venait de la gifler. Elle le regarda avec des yeux d'animal terrorisé.

— Comment ? demanda-t-elle.

— Vous n'avez pas de mal ? J'ai eu l'impression que le gosse vous a heurtée très fort.

Elle hocha la tête.

— Et vous, grand-père ?

La femme jeta un regard à son compagnon. Un regard qui, pour O'Hanley, parut lourd de sens mais néanmoins indéchiffrable.

— Tout va bien, pas de problème, se hâta de répondre la femme. Allez, viens, papa. On va manquer notre bus.

— Je peux vous aider ?

— C'est très gentil à vous, monsieur l'agent, mais on va se débrouiller.

La femme sourit à O'Hanley, mais quelque chose dans ce sourire ne parut pas tout à fait naturel. En les regardant se diriger vers le bus numéro quatorze, O'Hanley essayait de mettre le doigt sur ce qui clochait chez ces deux voyageurs.

Il se détourna et trébucha sur la valise qui était par terre. La femme l'avait oubliée. Il la ramassa et courut vers le bus. Trop tard : le quatorze à destination de Palo Alto s'éloignait déjà. O'Hanley resta planté sur le trottoir, à fixer des yeux les feux arrière qui disparaissaient à l'angle de la rue.

Il remit la petite valise au bureau des objets trouvés, puis retourna se poster à l'entrée. Déjà 19 heures et toujours aucune trace du suspect, Victor Holland.

O'Hanley soupira. Quelle perte de temps pour un agent de police.

Cinq minutes après avoir quitté San Francisco à bord du bus numéro quatorze, Victor se tourna vers Cathy et se plaignit.

— Cette barbe me tue.

En riant, Cathy tendit la main vers le postiche.

— Ça a marché, non ?

— Et comment ! Un peu plus, et on s'évadait sous escorte policière. Il se gratta le menton.

— Comment les acteurs peuvent-ils supporter ces machins-là ? Les démangeaisons me rendent dingue !

— Tu veux l'enlever ?

— Je crois qu'il vaut mieux éviter. Il est préférable d'attendre que nous soyons arrivés à Palo Alto.

Encore une heure, se dit-elle. Elle s'enfonça dans son fauteuil et regarda la route défiler à travers la vitre.

— Et là, que ferons-nous ? demanda-t-elle doucement.

— Je vais frapper à quelques portes. Voir si je peux exhumer un ou deux vieux copains. Ça remonte à loin, mais je crois bien qu'il en est resté quelques-uns là-bas.

— Tu y as vécu ?

— Il y a des années. A l'époque où j'étais à l'université.

— Oh..., dit-elle en se redressant, un ancien de Stanford !

— Pourquoi est-ce que cela prend une connotation vaguement péjorative dans ta bouche ?

— Personnellement, je suis plutôt dans le camp de Berkeley.

— Serais-je en train de pactiser avec l'ennemi suprême ?

Elle se serra contre lui en riant et respira l'odeur chaude et désormais familière de son corps.

— J'ai l'impression d'évoquer une vie antérieure. L'ère de Berkeley et des blue jeans.

— Du football. Des folles soirées.

— Des folles soirées ? s'étonna-t-elle. Toi ?

— Eh oui...

— Des parties de Frisbee. Des cours sur la pelouse...

— De l'innocence, ajouta-t-il doucement.

Ils demeurèrent silencieux un long moment.

— Victor, dit-elle. Et si tes amis ne sont plus là ? Ou qu'ils ne veulent pas nous recevoir ?

— Un pas après l'autre. C'est comme ça que nous devons avancer. Sinon tout va nous paraître insurmontable.

— Ça l'est déjà.

Il la serra plus fort contre lui.

— Ecoute, on s'en sort plutôt bien. Nous avons réussi à quitter la ville. Nous avons même tiré notre révérence sous les yeux d'un flic. C'est quand même assez remarquable.

Cathy ne put s'empêcher de sourire à l'évocation du jeune agent de police.

— S'ils étaient tous aussi serviables...

— Ou aveugles. Je ne peux pas croire qu'il m'ait appelé grand-père.

— Quand je fais un boulot de maquillage, je le fais bien.

— Manifestement.

Elle accrocha son bras à celui de Victor et appliqua un baiser sur son visage sévère et barbu.

— Je peux te confier un secret ?

— Je t'écoute.

— J'adore les hommes plus âgés.

L'expression de sévérité s'évanouit, progressivement remplacée par un sourire lubrique.

— Plus âgé de combien, exactement ?

Elle l'embrassa de nouveau, cette fois sur la bouche.

— De beaucoup.

— Finalement, cette barbe n'a pas que des inconvénients.

Il prit le visage de Cathy entre ses mains. Il l'embrassa à son tour, longuement, profondément, indifférent à tout ce qui les entourait.

Derrière eux, quelqu'un l'ovationna :

— Bravo, pépé, sacré gaillard, va !

A contrecœur, ils se séparèrent. A travers les ombres mouvantes, Cathy pouvait voir dans l'œil de Victor et sur ses lèvres l'éclat d'un sourire.

Elle sourit aussi, et murmura :

— Sacré gaillard, va !

* * *

La tête de Victor Holland était affichée un peu partout dans la gare routière.

Polowski ne put retenir un grognement irrité en voyant le portrait peu flatteur de celui dont il était intuitivement convaincu de l'innocence. Une véritable chasse aux sorcières, voilà ce que cette affaire était devenue. Si Holland n'était pas déjà mort de peur, cette traque l'avait sûrement poussé à se cacher, quelque part où même ceux qui voudraient lui venir en aide ne pourraient pas le trouver. Polowski espérait seulement qu'il était hors d'atteinte de ceux qui étaient animés de moins bonnes intentions.

Avec toutes ces affiches, Holland aurait été fou de s'aventurer dans cette gare routière. N'empêche, Polowski avait un instinct pour ce genre de situation, il savait comment les gens pouvaient se comporter lorsqu'ils étaient désespérés. A la place de Holland, avec un tueur aux trousses et accompagné d'une femme dont il devait se soucier, il savait bien ce qu'il ferait, lui : il se dépêcherait de quitter San Francisco. L'avion était peu probable. D'après Jack Zuckerman, Holland n'était pas très en fonds. Se servir d'une carte de crédit était hors de question, ce qui excluait également la voiture de location. Que restait-il ? L'auto-stop ou le bus.

Polowski pariait sur le bus.

La dernière information qu'il avait glanée le confortait dans cette

intuition. L'écoute téléphonique sur la ligne de Jack Zuckerman avait intercepté un appel de Cathy Weaver. Elle avait fixé un lieu de rendez-vous que Polowski n'avait pas réussi à identifier tout de suite. Il avait passé une bonne heure à essayer de trouver quelqu'un qui avait non seulement vu le très médiocre *Humanoïdes* de Zuckerman, mais était capable de se souvenir du cadre de la dernière scène. Le quartier de Mission, lui avait finalement indiqué une employée de bureau passionnée de cinéma. Oui, elle en était sûre. Le monstre sortait d'une bouche d'égout juste au coin de la Cinquième Rue et de Mission Street, et avalait un clochard ou deux avant d'être écrabouillé par le héros armé d'une caisse contenant un piano. Polowski n'avait pas écouté la suite de l'histoire, il s'était précipité vers sa voiture.

A ce stade, il était déjà trop tard. Holland et la femme étaient partis, et Zuckerman s'était volatilisé. Polowski parcourut lentement Mission Street, portières verrouillées, fenêtres fermées, se demandant quand la police allait se décider à faire un grand nettoyage dans le secteur.

C'est alors qu'il se souvint que la gare routière se trouvait quelques rues plus loin.

Maintenant, au milieu des voyageurs fatigués et avachis, il commençait à se demander s'il ne perdait pas son temps. De plus, tous ces avis de recherche placardés partout semblaient le narguer. Et il remarqua aussi un agent de police près du distributeur automatique, occupé à siroter furtivement sa boisson.

Polowski s'approcha de l'agent.

— FBI, annonça-t-il, en exhibant son badge.

Le flic — qui n'était guère plus qu'un adolescent — se mit aussitôt au garde-à-vous.

— Agent O'Hanley, monsieur.

— Beaucoup d'activité ?

— Euh... Vous voulez dire aujourd'hui ?

— Oui.

— Négatif, monsieur.

O'Hanley soupira.

— Quasiment rien. Ils auraient mieux fait de m'affecter à une patrouille. Au lieu de m'obliger à rester là à dévisager les gens.

— En mission de surveillance ?

— Affirmatif, monsieur.

Il indiqua une affiche du menton.

— Tout le monde s'excite autour de ce type-là. Il paraît que c'est un espion.

— Ah bon ?

Polowski promena un regard paresseux sur la salle.

— Et vous avez quelqu'un qui correspondait au signalement ?
— Personne. Et pourtant, je n'ai pas relâché mon attention une seconde.

Polowski n'en doutait pas. O'Hanley était du genre zélé.

Manifestement, Holland n'était pas passé par là. Polowski commença à tourner les talons. Puis une autre idée lui traversa l'esprit, et il se retourna vers O'Hanley.

— Il se pourrait que le suspect voyage avec une femme, dit-il. Il tira de sa poche une photo de Catherine Weaver, qu'il avait persuadé Jack Zuckerman d'offrir au FBI.

— L'avez-vous vue dans les parages ?

O'Hanley fronça les sourcils.

— Ça alors ! Elle ressemble drôlement à... Non, ça ne peut pas être elle.

— Qui ?

— Eh bien, il y avait une femme ici il y a à peu près une heure. Du genre sans-abri. Un gamin avait failli la renverser. J'ai vérifié qu'elle allait bien. Elle ressemblait beaucoup à la fille sur la photo, sauf qu'elle paraissait en beaucoup moins bonne forme.

— Elle voyageait seule ?

— Un vieux l'accompagnait. Son papa, je crois.

Soudain, les oreilles de Polowski se dressèrent. Son vieil instinct, de nouveau, qui lui soufflait quelque chose.

— Et il ressemblait à quoi, ce vieil homme ?

— Il avait l'air vraiment vieux. Peut-être soixante-dix ans. Une grosse barbe, des cheveux blancs.

— Quelle taille ?

— Grand. Plus d'un mètre quatre-vingts...

La voix de O'Hanley faiblit, tandis que son regard se fixait sur l'avis de recherche. Victor Holland faisait un mètre quatre-vingts. Le visage de O'Hanley pâlit.

— Oh, mon Dieu...

— C'était lui ?

— Je... Je n'en suis pas sûr...

— Allez, un petit effort !

— Je ne sais vraiment pas... Attendez ! La femme a oublié un nécessaire de maquillage. Je l'ai déposé au guichet, là-bas...

Il suffit à Polowski de produire son badge du FBI pour obtenir de l'employé du bureau des objets trouvés qu'il lui remette la valise. A l'instant où il souleva le couvercle, il sut qu'il avait décroché la timbale. La valisette était pleine de produits de maquillage de théâtre. L'intérieur du couvercle portait la mention : « Productions Jack Zuckerman ».

Il referma la valise d'un coup sec.

— Où sont-ils allés ? demanda-t-il à O'Hanley d'un ton acerbe.

— Ils... Euh... Ils ont pris le bus qui partait de la plate-forme, là-bas. Vers 19 heures.

Polowski leva les yeux vers les horaires. A 19 heures, le bus numéro quatorze était parti pour Palo Alto.

Il lui fallut encore dix minutes pour joindre par téléphone le chef de gare de Palo Alto, et cinq minutes supplémentaires pour convaincre l'homme qu'il ne s'agissait pas d'un canular.

— Le numéro quatorze venant de San Francisco ? Il est arrivé il y a vingt minutes.

— Et les passagers ? insista Polowski. Est-ce que quelqu'un est resté à la gare ?

L'employé se mit à rire.

— Hé, mon vieux, si vous aviez le choix, est-ce que vous traîneriez dans un foutu dépôt de bus ?

En marmonnant un juron, Polowski raccrocha.

— Monsieur ?

C'était O'Hanley. Il avait l'air décomposé.

— J'ai fait une grosse bourde, n'est-ce pas ? Il m'a filé sous le nez sans que je m'en rende compte. Je n'arrive pas...

— Laissez tomber.

— Mais...

Polowski se dirigea vers la sortie.

— Vous n'êtes qu'un bleu, déclara-t-il par-dessus son épaule. Mettez ça sur le compte de l'inexpérience.

— Est-ce que je dois le signaler à mon chef ?

— Je m'en charge. De toute façon, j'y vais.

— Où ça ?

Polowski poussa brutalement la porte de sortie.

— A Palo Alto.

C'est une dame âgée, de type asiatique, qui ouvrit la porte. Sa maîtrise de l'anglais laissait beaucoup à désirer.

« Madame Lam ? Vous vous souvenez de moi ? Victor Holland. J'étais un ami de votre fils.

— Oui, oui !

— Est-ce qu'il est là ?

— Oui.

Le regard de la femme se posa sur Cathy, comme si elle redoutait que celle-ci se sente exclue de la conversation.

— J'ai besoin de le voir, dit Victor. Est-ce que Milo est là ?

— Milo ?

Enfin un mot qu'elle semblait comprendre. Elle se retourna et cria quelque chose en chinois.

Quelque part dans la maison, le grincement d'une porte se fit entendre. Un Asiatique d'une quarantaine d'années, vêtu d'un jean et d'une chemise en flanelle, s'approcha. C'était un bonhomme rondouillard, qui dégageait une vague odeur de produits chimiques, quelque chose d'âcre et d'acide à la fois. Il s'essuyait les mains sur un chiffon.

Victor sourit.

— Milo Lam ! Encore en train de bricoler dans la cave de ta mère ?

— Excusez-moi ? demanda Milo poliment. Suis-je censé vous connaître ?

— Tu ne reconnais pas l'ancien saxo des ID, les Instrumentistes Discordants ?

Milo le dévisagea d'un air ébahi.

— Gershwin ? Ce n'est quand même pas toi ?

— Oui, je sais, dit Victor en riant. J'ai pris un coup de vieux.

— Je ne voulais rien dire, mais...

— Je ne me vexerai pas. Puisque...

Victor arracha sa fausse barbe.

— Tout ça n'est pas à moi.

Le regard de Milo alla de la touffe de faux poils, que Victor tenait dans son poing comme un animal mort, à la mâchoire de Victor, où

restaient des traces de colle.

— C'est une blague, n'est-ce pas ?

Il passa la tête par la porte et scruta la rue.

— Et les autres sont cachés quelque part, et attendent de débouler en criant « C'est une surprise ! » C'est ça ? Une bonne grosse blague.

— Si seulement..., soupira Victor.

Milo perçut immédiatement l'urgence dans intonation de sa voix. Il regarda tour à tour Cathy et Victor. Hochant la tête, il s'écarta pour les laisser passer.

— Entre, Gersh. J'ai l'impression que nous avons beaucoup de choses à nous raconter.

Autour d'un dîner de potage de canard aux nouilles, arrosé de thé au jasmin, Milo écouta leur histoire. Il parla peu, trop occupé, apparemment, à avaler sa nourriture à grand bruit. Ce fût seulement après que Mme Lam, son sourire inaltérable aux lèvres, leur eut souhaité une bonne nuit avec force courbettes et fut partie se coucher que Milo proféra un commentaire.

— Quand tu te mets en difficulté, mon vieux, tu ne fais pas les choses à moitié.

— Toujours aussi perspicace, Milo, soupira Victor.

— Dommage qu'on ne puisse pas en dire autant des flics, rétorqua Milo. S'ils s'étaient donné la peine de se renseigner, ils auraient appris que tu es inoffensif. A ma connaissance, tu n'es coupable que d'un seul crime.

Cathy leva les yeux, affolée.

— Quel crime ?

— Agresser les oreilles des malheureux qui ont eu la malchance de l'entendre jouer du saxophone.

— Ça ne manque pas de sel, venant d'un joueur de piccolo qui répète avec des bouchons dans les oreilles !

— C'est pour éliminer tous les bruits parasites.

— Oui, les tiens, surtout.

Cathy sourit.

— Je commence à comprendre pourquoi vous vous appeliez « Les Instrumentistes discordants ».

— Ce n'était là qu'une très saine réaction d'autodérision, déclara Milo. Nécessaire après s'être fait recalé par l'orchestre universitaire de Stanford.

Milo se leva, s'arrachant à la table de la cuisine.

— Bon, venez. Voyons ce qu'il y a sur cette mystérieuse pellicule.

Il les guida le long du couloir et de l'escalier branlant qui menait au sous-sol. L'odeur de produits chimiques qui flottait dans l'air, la

rangée de bacs alignés sur le plan de travail en inox et le robinet qui gouttait lentement indiquèrent à Cathy qu'elle se trouvait dans un immense laboratoire photographique. Des tirages étaient punaisés pêle-mêle sur les murs. Des portraits, pour la plupart, visiblement pris un peu partout dans le monde. Ici et là, elle repéra des images qui auraient pu faire la une des journaux : des soldats prenant d'assaut un aéroport, des manifestants déployant une bannière.

— C'est votre métier ? demanda-t-elle.

— J'aurais bien voulu, répondit Milo en agitant la cuve de développement. Non, je travaille juste dans la vieille affaire familiale.

— C'est-à-dire ?

— La chaussure. Italienne, brésilienne, en croco, en ce que vous voudrez, nous l'importons.

Il indiqua de la tête les photos.

— C'est comme ça que je fais mes portraits. Quand je voyage pour choisir les nouveaux modèles de chaussures. Je suis un expert en matière de voûte plantaire féminine.

— Pour arriver à cela, il a passé quatre ans à Stanford.

— Et alors ? C'est un endroit comme un autre pour étudier les jolis pieds du beau sexe.

Un minuteur sonna. Milo vida le révélateur de la cuve de développement, et répéta les opérations avec le fixateur. Enfin, il sortit le film et le rinça une dernière fois. Puis il le mit à sécher.

— A vrai dire, dit-il en examinant les négatifs, c'était la dernière volonté de mon père, sur son lit de mort. Il voulait un fils qui soit diplômé de Stanford. Moi, je voulais faire la fête sans arrêt pendant quatre ans. Nous avons tous deux réalisé nos souhaits.

Il marqua une pause et regarda ses photos d'un air pensif.

— Dommage que je ne puisse pas en dire autant des années qui ont suivi.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Cathy.

— Je veux dire que la fête est finie depuis belle lurette. Il faut maintenant réaliser un chiffre d'affaires, augmenter les bénéfices, accroître les marges. Je n'avais pas imaginé que la vie se réduirait à cela. Où est passé notre formidable potentiel de mobilisation des masses, hein, Gersh ? Nous l'avons perdu en route. Tous, Bach et Ollie et Roger. Les « Instrumentistes discordants » sont finalement rentrés dans le rang. Et maintenant nous défilons tous sans enthousiasme au rythme du même tambour.

Il soupira et lança un coup d'œil à Victor.

— Tu comprends quelque chose à ce qu'il y a sur ces négatifs ? Victor secoua la tête.

— Il nous faut des tirages.

Milo éteignit les lumières, ne laissant allumée que la veilleuse

rouge du labo.

— Ça va venir.

Tandis que Milo disposait le papier photographique sur le margeur, Victor demanda :

— Qu'est-il arrivé aux autres ? Ils sont encore par ici ?

Milo alluma l'agrandisseur.

— Roger est vice-président d'une banque multinationale à Tokyo. Il ne s'habille plus qu'en costard-cravate. Le grand jeu, quoi ! Bach est patron d'une boîte d'électronique à San Jose.

— Et Ollie ?

— Que te dire d'Ollie ?

Milo glissa le premier tirage dans le bac du révélateur.

— Il traîne toujours dans son labo à l'école de médecine de Stanford. A mon avis, il ne voit jamais la lumière du jour. Il doit avoir un cachot secret au sous-sol où il garde son assistant enchaîné au mur.

— Voilà quelqu'un que je voudrais rencontrer, dit Cathy.

— Oh, il t'adorerait.

Victor rit et lui serra le bras.

— D'autant qu'il a probablement oublié à quoi ressemblent les femelles de notre espèce.

Milo égoutta le tirage et le posa dans le bac voisin.

— Ollie n'a jamais changé. Toujours un oiseau de nuit. Il joue encore mal de la clarinette.

Il jeta un regard à Victor.

— Et toi, Gersh, comment va le sax ? Tu continues ?

— Je n'ai pas joué depuis des mois.

— C'est une chance pour tes voisins.

— Qu'est-ce qui t'a valu ce surnom ? demanda Catherine. Gersh ?

— Le fait qu'il croie fermement au pouvoir de la musique de Gershwins pour conquérir le cœur d'une femme. « Someone To Watch Over Me »... N'était-ce pas la mélodie qui a convaincu Lily de dire...

Milo s'interrompit soudain. Il regarda son ami d'un air navré.

— Tu as tout à fait raison.

La voix de Victor était parfaitement calme.

— C'était bien cet air-là. Et Lily a dit oui...

Milo secoua la tête.

— Désolé, vieux. Je crois que je n'arrive pas à me faire à l'idée qu'elle n'est plus là.

— C'est pourtant le cas, déclara Victor d'un ton neutre.

Cathy savait que sous ce détachement se cachait une profonde douleur. Mais Victor la dissimulait bien.

— Et pour l'instant, ajouta-t-il, nous avons d'autres sujets de

préoccupation.

— Oui, fit Milo.

Mal à l'aise, il revint à ses tirages, concentrant toute son attention sur les photos qu'il venait de développer. Il les sortit du bain et les accrocha pour les faire sécher.

— Alors, Gersh, dis-nous ce que cette pellicule contenait d'important au point de justifier qu'il y ait eu mort d'homme.

Il alluma les lumières.

Les sourcils froncés, Victor examina en silence les cinq premiers tirages encore dégoulinants. Aux yeux de Cathy, ils étaient incompréhensibles : ce n'était qu'un alignement de chiffres et de codes, consignés dans une écriture des plus illisibles.

— Eh bien, grogna Milo. Voilà qui nous en apprend beaucoup !

Le regard de Victor alla rapidement d'un tirage à l'autre. Il s'arrêta au cinquième, qui présentait sur toute la longueur de la page une colonne de vingt-sept lignes. Chacune d'elles faisait état d'une date, suivie des trois lettres EXP.

— Victor, demanda Cathy. Qu'est-ce que ça signifie ?

Il se tourna vers eux. L'expression de son regard, sa fixité inquiétèrent Cathy.

— Nous devons appeler Ollie, dit-il calmement.

— Tu veux dire... ce soir ? demanda Milo. Pourquoi ?

— Il ne s'agit pas juste d'expériences in vitro, avec des éprouvettes et des boîtes de Petri. Ils sont allés plus loin, jusqu'aux essais cliniques.

Victor indiqua du doigt la dernière photo.

— Là, ce sont des singes. Chacun d'eux a été infecté par un nouveau virus. Un virus élaboré par l'homme. Et dans chacun des cas, le résultat a été le même.

— Tu fais référence à ça ? demanda Milo en montrant la dernière colonne. EXP ?

— C'est l'abréviation d'expiré, dit Victor. Ils sont tous morts.

* * *

Sam Polowski s'assit sur un banc de la gare routière de Palo Alto et réfléchit. Si quelqu'un voulait disparaître, que ferait-il ? Il observa les passagers qui descendaient du 210 en provenance de San Jose, remarquant qu'ils étaient pour la plupart du style routard, sac à dos et Pataugas aux pieds. Sans doute des étudiants de Stanford rentrant chez eux pour les vacances de Noël. Il se demanda pourquoi des jeunes ayant les moyens d'étudier dans une université aussi huppée ne semblaient pas avoir assez d'argent pour se payer un jean convenable.

Ou une bonne coupe de cheveux.

Finalement, il se leva et épousseta son manteau d'un geste machinal dont l'habitude lui était venue à force de fréquenter les plus mauvais quartiers de la ville. Même si la saleté n'était pas visible à l'œil nu, il sentait qu'elle était là, recouvrant toutes les surfaces qu'il toucherait, prête à adhérer à lui comme de la peinture fraîche.

Il appela chez Dafoe et laissa un message sur son répondeur, lui disant que Victor Holland était parti pour Palo Alto. Après tout, il était de sa responsabilité de tenir son supérieur informé. Il fut content de s'adresser à une machine plutôt qu'à l'homme lui-même.

Il quitta le dépôt de bus et descendit la rue principale, allant Dieu sait où, en quête d'une étincelle, d'une amorce d'indice. Le quartier était assez plaisant, la ville ne manquait pas de charme. Palo Alto possédait ses vieilles demeures abritant des enseignants, ses librairies et ses cafés où une faune d'universitaires barbus à lunettes cerclées de métal aimait se retrouver pour discuter de Proust, de Brecht et de Goethe.

Maintenant, tout en déambulant dans la rue, à l'instar, sans nul doute, de philosophes célèbres, Polowski retournait dans sa tête la question de Victor Holland. Ou, pour être plus précis, la question de savoir où un homme comme lui, dans une situation aussi désespérée, pourrait chercher refuge. Il passa devant des fenêtres éclairées, des lueurs d'écrans de télévision, des voitures émergeant de garages. Où, dans ce labyrinthe suburbain qu'était Palo Alto, cet homme se cachait-il ?

Holland était un scientifique, un musicien, un homme qui n'avait que quelques amis de longue date. Il possédait un doctorat du MIT, une licence en sciences de Stanford. L'université était à proximité. Holland devait savoir se repérer dans le secteur. Peut-être y avait-il encore des amis, des gens qui seraient disposés à l'héberger, et capables de garder des secrets ?

Polowski décida de jeter encore un coup d'œil au dossier de Holland. Quelque part, dans le fichier de Viratek, il était peut-être fait mention de références professionnelles, d'une recommandation de quelqu'un à Stanford. D'un ami vers qui Holland pourrait se tourner.

Car tôt ou tard, il lui faudrait bien se tourner vers quelqu'un.

* * *

Il était minuit passé quand Dafoe et sa femme rentrèrent chez eux. Il était d'excellente humeur, l'esprit pétillant de champagne, les oreilles encore remplies de l'aria déchirant de *Samson et Dalila*. Il avait une passion pour l'opéra, qui mettait si brillamment en scène le courage, le conflit et l'amour, donnant une vision de la vie beaucoup

plus vaste que le monde mesquin dans lequel il évoluait. L'opéra le transportait dans une dimension tellement exaltante qu'il découvrait même en sa propre femme des charmes nouveaux. Il la regarda ôter son manteau et ses chaussures, et ressentit une soudaine bouffée de désir.

Quand il la vit s'exiler dans la cuisine, il poussa un soupir de frustration et appuya rageusement sur la touche de son répondeur. Le message de Polowski acheva de détruire ses velléités amoureuses.

« ... toutes les raisons de penser que Holland se trouve dans la région de Palo Alto, ou qu'il vient de la quitter. J'explore des pistes. Vous tiendrais au courant... »

— Polowski, espèce d'imbécile ! jura Dafoe. Il est donc si difficile d'obéir à des ordres ?

A Washington, il était 3 heures du matin. C'était une heure indue, mais il appela quand même.

La voix qui répondit était rauque de sommeil.

— Tyrone à l'appareil.

— Cow-boy, c'est Dafoe. Désolé de te réveiller.

La voix devint aussitôt alerte, débarrassée de toute trace de sommeil.

— Que se passe-t-il ?

— Du nouveau sur l'affaire Holland. Je ne connais pas les détails, mais il est parti vers le sud. A Palo Alto. Il s'y trouve peut-être encore.

— L'université ?

— Stanford est dans le secteur.

— Voilà qui pourrait nous être très utile.

— Toujours prêt à aider un vieux pote. Je te tiendrais au courant.

— Encore un mot, Dafoe.

— Oui ?

— Je ne veux aucune interférence. Dis à tes gars de laisser tomber.

A partir de maintenant, on prend le relais.

Dafoe marqua une pause.

— Il se pourrait... que j'aie un problème.

— Un problème ?

La voix, tout en restant calme, devint incisive comme un rasoir.

— C'est, euh, un de mes hommes. Un genre d'électron libre. Sam Polowski. Il est obsédé par l'affaire Holland. Il veut absolument le retrouver.

— Ça existe, les ordres formels.

— Pour l'instant, Polowski est injoignable. Il est à Palo Alto, en train de remuer Dieu sait quoi.

— Un franc-tireur, hein ? Je n'aime pas du tout ça.

— Je le révoque dès que je peux.

— Fais-le. Et surtout, garde ça pour toi. C'est une affaire de la plus haute importance. Secret défense.

Après avoir raccroché, Dafoe posa automatiquement les yeux sur la photo qui trônait sur la cheminée. C'était un cliché datant de 1968, qui montrait deux jeunes marines, lui-même et le Cow-boy, mitraillette en bandoulière et sourire aux lèvres, pataugeant dans une rizière. C'était une époque folle, où la vie dépendait de la loyauté des camarades. Quand *Semper Fi*, la devise des marines, s'appliquait non seulement au corps d'armée en général, mais à chacun en particulier. Matt Tyrone était un héros, en ce temps-là, et encore aujourd'hui. Dafoe scruta le visage souriant de la photo, perturbé par l'envie qui était venue entacher son admiration pour cet homme. Même si Dafoe avait beaucoup de motifs de fierté — une carrière de dix-huit ans au FBI, avec peut-être la perspective de devenir directeur adjoint, il ne pouvait rivaliser avec l'ascension fulgurante de Tyrone au sein de la défense nationale. Bien que Dafoe ne sache pas précisément quel était le rang exact de Tyrone, il avait entendu dire que celui-ci assistait régulièrement aux réunions ministérielles, qu'il jouissait de la confiance du Président et qu'il était impliqué dans des affaires secrètes et obscures touchant à la sécurité de l'Etat. Il était le genre d'homme dont le pays avait besoin, un homme pour qui le patriotisme ne se résumait pas à agiter un drapeau et à faire des discours, mais était un véritable mode de vie. Matt Tyrone ferait plus que mourir pour son pays : il vivrait pour lui.

Dafoe ne pouvait pas laisser tomber un tel homme, un tel ami.

Il composa le numéro de téléphone personnel de Polowski et laissa un message sur son répondeur.

« Ceci est un ordre formel. J'exige que vous cessiez immédiatement de vous occuper du dossier Holland. Vous êtes suspendu jusqu'à nouvel ordre. »

Il fut tenté d'ajouter « à la demande expresse de mes amis de Washington », mais il se ravisa. L'heure n'était pas aux démonstrations de vanité. Le Cow-boy avait dit que la sécurité nationale était en jeu.

Dafoe n'en doutait pas un instant. Matt Tyrone le lui avait assuré. Or Matt Tyrone tenait son autorité du Président en personne.

* * *

— Ça ne sent pas bon. Ça ne sent pas bon du tout.

Fermant un œil, Ollie Wozniak examinait, à travers ses lunettes cerclées de métal, les vingt-quatre photos étalées sur la table de la salle à manger de Milo. Il en leva une pour mieux la voir. Derrière le verre, épais comme un cul de bouteille, son œil bleu très clair saillait, énorme. On ne remarquait d'Ollie que ses yeux ; tout le reste — les

joues creuses, les lèvres minces et les cheveux fins comme un duvet de bébé — semblait se fondre en une pâleur uniforme. Il secoua la tête et saisit un autre cliché.

— Tu as raison, bien sûr, dit-il. Je suis incapable d'interpréter certaines de ces photos. Je voudrais les étudier plus tard. Mais celles-ci sont clairement des tables de morbidité. De singes rhésus, je dirais.

Il fit une pause et ajouta à voix basse :

— Du moins, je l'espère.

— Ils n'utiliseraient tout de même pas des humains pour ce genre d'expérimentations ? dit Cathy.

— Pas officiellement

Ollie reposa la photo et regarda Cathy.

— Mais ça s'est déjà fait.

— Peut-être dans l'Allemagne nazie.

— Ici aussi, dit Victor.

— Quoi ?

Cathy le regarda d'un air incrédule.

— Des recherches en matière d'armes bactériologiques. L'armée a lâché sur San Francisco des colonies de *Serratia marcescens* et a attendu de voir jusqu'où la maladie se propagerait. Plusieurs hôpitaux autour de la baie ont enregistré des cas d'infection. Mortels, pour certains.

— Je n'arrive pas à y croire..., murmura Cathy.

— Les dommages n'étaient pas intentionnels, bien entendu, mais il n'empêche, des personnes sont mortes.

— N'oubliez pas Tuskegee, dit Ollie. Là aussi, les expérimentations ont fait des morts. Et il y a eu aussi cette affaire à New York. Des enfants retardés mentaux avaient été exposés délibérément au virus de l'hépatite. Aucun n'est décédé, mais, sur le plan de l'éthique, c'était aussi contestable. Nous savons donc que cela a été pratiqué. Parfois au nom de l'humanité.

— Et parfois même sans cet alibi, ajouta Victor.

Ollie acquiesça.

— Comme dans le cas qui nous occupe.

— De quoi s'agit-il exactement ici ? demanda Cathy. De recherche médicale ? Ou de la mise au point d'armes de destruction massive.

— Les deux.

Ollie indiqua une des photos sur la table.

— Manifestement, Viratek est impliqué dans la recherche d'armes biologiques. Ils ont appelé ça le « Projet Cerbère ». Pour autant que je puisse en juger, l'organisme sur lequel ils travaillent est un rétrovirus extrêmement virulent, hautement contagieux, qui a entraîné un taux de mortalité supérieur à quatre-vingts pour cent chez les animaux de

laboratoire auxquels il a été inoculé. Cette photo, ici — il effleura du doigt un des tirages —, montre que l'organisme produit des lésions vésiculaires sur peau des sujets infectés.

— Vésiculaires ?

— Qui ressemblent à des petites ampoules. L'une des voies de transmission pourrait être le fluide contenu dans ces lésions.

Il passa les photos en revue et en choisit une.

— Nous voyons ici l'évolution de la maladie. La numération du virus, la période de contamination. Dans chaque cas, l'évolution a été la même. Le sujet a été exposé au virus ici.

Il indiqua « J1 » sur le graphique.

— De légers symptômes de la maladie au bout d'une semaine. De J7 à J12, la vérole atteint son pic. Et là, à J14, les morts commencent. L'échéance peut varier, mais le résultat est le même. Ils meurent tous.

— Vous avez utilisé le mot « vérole ». Comme la petite vérole ou la varicelle ?

— J'aimerais bien car, alors, le risque mortel ne serait pas aussi grand. Presque tout le monde a été exposé au virus de la varicelle au cours de son enfance, alors nous sommes tous plus ou moins immunisés. Mais ici, c'est une autre histoire.

— Un nouveau virus ?

— Oui et non.

Il attrapa un cliché pris au microscope électronique.

— Quand j'ai vu ça, je me suis dit que quelque chose m'était terriblement familier dans ces données. L'apparence de l'organisme, les lésions de la peau, l'évolution de la maladie. L'ensemble du tableau clinique m'évoquait un virus sur lequel je n'avais pas eu l'occasion de lire quoi que ce soit depuis des années. Quelque chose que je n'aurais jamais imaginé revoir.

— Tu dis que c'est un virus ancien ? intervint Milo.

— Très ancien. Mais ils lui ont apporté quelques modifications, l'ont rendu plus nocif. Plus mortel. Ce qui en fait une véritable arme de destruction massive, considérant les millions d'individus qu'il a déjà tués.

— Des millions ?

Cathy braqua ses yeux sur lui.

— De quoi parlez-vous ?

— D'un tueur que nous connaissons depuis des siècles. La variole.

— C'est impossible ! s'exclama Cathy. D'après ce que j'ai lu, nous avons vaincu la variole. Je la croyais éradiquée.

— Elle l'était, dit Victor. En principe. Les campagnes de vaccination dans le monde entier l'ont totalement éliminée. Pas un cas de variole n'a été rapporté depuis des décennies. Je ne suis même pas

sûr que le vaccin soit encore fabriqué. A ton avis, Ollie ?

— En effet. Ce n'était plus nécessaire, dans la mesure où le virus était éradiqué.

— Alors d'où sort cette souche-ci ? demanda Cathy.

Ollie haussa les épaules.

— Probablement du placard de quelqu'un.

— Sérieusement ?

— Je suis tout à fait sérieux. Après l'éradication de la variole, quelques souches actives du virus ont été conservées dans les laboratoires du gouvernement, au cas où quelqu'un en aurait besoin pour des recherches ultérieures. C'est le cadavre dans le placard scientifique, si vous voulez. J'imagine que ces laboratoires sont protégés par des moyens de sûreté extraordinaires. Car si le virus s'échappait, il pourrait provoquer une épidémie de grande envergure.

Il regarda le paquet de photo.

— On dirait qu'il y a eu des brèches dans la sécurité. A l'évidence, quelqu'un a mis la main sur le virus.

— Ou se l'est vu offrir, ajouta Victor. Avec les compliments du gouvernement américain.

— Ça me paraît invraisemblable, Gersh, dit Ollie. C'est de la dynamite, cette expérimentation ! Aucune commission gouvernementale n'approuverait un tel projet.

— Exactement. Voilà pourquoi je pense que c'est l'œuvre d'un franc-tireur. C'est un scénario facile à concevoir. Mis au point par quelques durs au sein de l'Agence de la sûreté de l'Etat. Ou par plusieurs chefs d'état-major réunis. Ou même par le Bureau ovale. Il suffit que quelqu'un dise que la politique mondiale a changé, qu'il est impossible aujourd'hui de faire discrètement usage d'armes nucléaires contre l'ennemi, et qu'il faudrait disposer d'une nouvelle arme, efficace contre une armée du tiers-monde, pour qu'un patriote forcené, et puissant, considère qu'il a eu le feu vert. Et au diable la législation internationale !

— Et puisque rien n'est officiel, fit remarquer Cathy, il est facile de démentir toute accusation.

— En effet. La présidence pourra toujours affirmer n'avoir été au courant de rien.

— Encore une affaire à l'Irangate.

— A une grande différence près, dit Ollie. Quand l'Irangate a capoté, cela n'a eu pour conséquence que la fin de quelques carrières politiques. Si le projet Cerbère tourne mal, c'est quelques millions de morts qu'il pourrait y avoir.

— Mais, Ollie, intervint Milo, j'ai été vacciné contre la variole quand j'étais enfant. Est-ce que je ne suis pas immunisé ?

— Probablement. A moins que le virus n'ait été par trop modifié. En fait, tous les individus âgés de plus de trente-cinq ans sont sans doute protégés. Mais rappelez-vous que toute la génération suivante n'a jamais été vaccinée. Jeunes adultes et enfants. Le temps de fabriquer des quantités suffisantes de vaccin, l'épidémie aura déjà fait des ravages.

— Je commence à comprendre la logique derrière une telle arme, observa Victor. Dans toutes les guerres, qui est-ce qui constitue la masse des combattants ? Ce sont de jeunes adultes.

Ollie acquiesça.

— Ils seraient méchamment touchés. De même que les enfants.

— Une génération tout entière, murmura Cathy. Seuls les vieux seraient épargnés.

Elle regarda Victor et vit dans ses yeux une horreur identique à celle qu'elle éprouvait elle-même.

— Ils ont choisi un nom approprié, dit Milo. Cerbère. Le chien à trois têtes d'Hadès.

Milo leva les yeux, visiblement ébranlé.

— Le gardien des morts, murmura-t-il.

* * *

C'est seulement après que Cathy se fut endormie et que Milo eut gagné sa chambre à l'étage que Victor aborda le sujet avec Ollie. Il en avait été perturbé toute la soirée, cela avait assombri chaque instant de la soirée. Il lui était impossible de regarder la jeune femme, d'entendre le son de sa voix, de respirer l'odeur de ses cheveux sans envisager le pire. Et au plus profond de la nuit, alors que le monde entier semblait dormir, à l'exception de lui-même et d'Ollie, il se décida à parler.

— J'ai un service à te demander, dit-il.

Le regard d'Ollie alla se poser sur la femme endormie par terre dans le salon. Elle paraissait très petite, très vulnérable, recroquevillée ainsi sous la couette.

— Elle est bien, cette femme, Gersh.

— Je sais.

— Il n'y a eu personne depuis Lily, n'est-ce pas ?

Victor secoua la tête.

— Je suppose que je ne me sentais pas prêt. J'avais d'autres sujets de préoccupation...

Ollie sourit.

— On se trouve toujours des excuses. Je suis bien placé pour le savoir. Les gens me disent toujours qu'il y a pléthore de femmes

jeunes et libres. Je n'ai pas remarqué.

— Et moi je ne me suis jamais donné la peine de regarder.

Victor tourna son regard vers Cathy.

— Jusqu'à maintenant.

— Que comptes-tu faire d'elle, Gersh ?

— C'est là que j'ai besoin de toi. Je ne suis pas le compagnon le plus sûr, par les temps qui courent. Ça pourrait être dangereux, pour une femme.

Ollie se mit à rire.

— Diable ! Pour un homme aussi, ça pourrait être dangereux.

— Je me sens responsable envers elle. Et s'il lui arrivait quelque chose, je crois que je ne pourrais jamais...

Il émit un long soupir, frotta ses yeux rougis.

— De toute façon, je pense qu'il vaudrait mieux qu'elle parte.

— Pour aller où ?

— Elle a un ex-mari. Il va travailler au Mexique pendant quelques mois. Je crois qu'elle serait en sécurité auprès de lui.

— Tu la renvoies à son ex-mari ?

— Je l'ai rencontré. C'est un connard, mais au moins elle ne sera pas seule là-bas.

— Elle est d'accord ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Peut-être que tu devrais.

— Je ne lui donne pas le choix.

— Et si elle veut l'avoir, le choix ?

— Je ne suis pas d'humeur à me laisser emmerder, compris ? Je le fais pour son propre bien.

Ollie ôta ses lunettes et les essuya sur la nappe.

— Excuse-moi de te dire ça, Gersh, mais, à ta place, je voudrais l'avoir auprès de moi, et garder l'œil sur elle.

— Tu veux dire la voir se faire tuer ?

Victor secoua la tête.

— Lily m'a suffi. Je ne suis pas disposé à revivre ça avec Cathy.

Ollie réfléchit un moment, puis il hocha la tête.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Demain, je veux que tu l'emmènes à l'aéroport. Prends-lui un billet pour Mexico, au nom de Mme Wozniak. Veille à ce qu'elle décolle sans problèmes. Je te rembourserai dès que je le pourrai.

— Et si elle refuse de prendre l'avion ? Je la fais monter à bord de force ?

— Emploie les grands moyens, quels qu'ils soient, Ollie. Je compte sur toi.

Ollie soupira.

— C'est bon. J'appellerai le boulot demain pour dire que je suis malade. Ça me libérera la journée.

Il regarda son ami.

— J'espère simplement que tu sais ce que tu fais.

« Moi aussi », songea Victor.

Ollie se leva et mit l'enveloppe de photos sous son bras.

— Je reprendrai contact avec toi dans la matinée. Après avoir montré ces deux derniers clichés à Bach. Peut-être qu'il pourra nous dire à quoi correspondent ces schémas.

— Si ce sont des circuits électroniques, Bach saura sûrement les interpréter.

Ensemble, ils se dirigèrent vers la porte. Lorsqu'ils l'atteignirent, ils marquèrent une pause et échangèrent un regard, avec la complicité de deux amis de longue date que le temps avait rendus un peu grisonnants et, Victor l'espérait, un peu plus sages.

— D'une manière ou d'une autre, ça va s'arranger, dit Ollie. Souviens-toi, le système est là pour être combattu.

— On croirait entendre de nouveau les vieux radicaux de Stanford.

— Ça remonte à loin.

Avec un grand sourire, Ollie donna à Victor une tape dans le dos.

— Mais nous ne sommes pas trop vieux pour semer encore un peu la zizanie. Hein, Gersh ? Allez, à tout à l'heure.

Victor lui fit un dernier signe de la main tandis qu'il s'éloignait dans la nuit. Puis il referma la porte et éteignit toutes les lumières.

Dans le salon, il s'assit à côté de Cathy et la regarda dormir. Par la fenêtre, la lumière d'un réverbère éclairait ses cheveux en bataille. « Banale », c'est ainsi qu'elle s'était qualifiée. Peut-être aurait-il pensé la même chose s'il l'avait croisée dans la rue avant de la connaître. Mais depuis leur rencontre de hasard sur cette route inondée par la pluie à Garberville, il lui serait à jamais impossible de la considérer comme une femme banale. Par sa douceur, sa gentillesse, elle ressemblait beaucoup à Lily.

Par d'autres aspects, elle en était très différente.

Bien qu'il ait profondément aimé sa femme, bien qu'ils n'aient jamais cessé d'être proches, il avait toujours trouvé que Lily manquait singulièrement de passion, comme un pur esprit prisonnier d'une enveloppe charnelle. Lily n'avait jamais été à l'aise avec son propre corps. Elle se déshabillait dans l'obscurité, faisait l'amour — les rares fois où elle y consentait — dans le noir. Puis la maladie avait tué en elle le peu de désir qu'il l'animait.

Le regard posé sur Cathy, il ne pouvait s'empêcher de se demander quelles passions pourraient bien sommeiller dans ce corps endormi.

Il coupa court à ses spéculations. Quelle importance, maintenant ? Demain, elle serait partie. Il fallait qu'il l'éloigne, se dit-il brutalement. C'était nécessaire. Il ne parvenait pas à penser clairement avec elle à ses côtés, à se concentrer sur l'enjeu du moment : rendre publics les agissements de Viratek. Jerry Martinique avait compté sur lui. Des milliers de victimes potentielles comptaient sur lui. Il était un scientifique, un homme qui se prévalait de la logique. Dans la hiérarchie des valeurs, son attirance pour cette femme était sans importance.

Voilà ce que lui soufflait le scientifique en lui.

Ce problème résolu, il décida de prendre un peu de repos pendant qu'il en était encore temps. Il enleva ses chaussures et s'allongea à côté de Cathy pour dormir. La couette était suffisamment grande. Il se glissa en dessous, et resta immobile, veillant à ne pas la toucher, presque effrayé de partager sa chaleur.

Elle gémit dans son sommeil et se retourna vers lui. Ses cheveux soyeux lui balayèrent le visage.

C'était plus qu'il ne pouvait en supporter. En soupirant, il noua ses bras autour d'elle et la sentit se blottir contre sa poitrine. C'était leur dernière nuit ensemble. Autant la passer à se réchauffer l'un l'autre.

C'est ainsi qu'il s'endormit, avec Cathy dans les bras.

Il se réveilla une seule fois dans la nuit. Il rêvait de Lily. Ils se promenaient ensemble, dans un jardin rempli de fleurs blanches immaculées. Elle ne proférait pas une parole. Elle le regardait simplement avec un air de profonde tristesse, comme pour lui dire : « Me voici, Victor. Je suis revenue. Pourquoi est-ce que cela ne te rend pas heureux ? » Et il était incapable de lui répondre. Alors il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

Il se réveilla et une joie instantanée lui remplit le cœur, réchauffant les zones les plus sombres de son être. Cette explosion de bonheur le prit par surprise ; elle lui donna presque un sentiment de culpabilité. Mais il ne pouvait pas l'ignorer. Et elle fut très éphémère. Il se souvint que Cathy partait aujourd'hui.

« Cathy, Cathy. Comme tu me compliques la vie. »

Il se concentra sur son rêve, tâchant de se souvenir de ce qui s'était passé. Lily et lui se promenaient. Il s'efforça de se représenter le visage de Lily, ses yeux bruns, ses cheveux noirs et bouclés. C'était le visage d'une femme avec qui il avait été marié pendant dix ans, un visage qu'il devait connaître par cœur.

Mais le seul visage qu'il voyait lorsqu'il fermait les yeux était celui de Catherine Weaver.

Il suffit de deux heures à Nicholas Savitch pour préparer son sac et conduire jusqu'à Palo Alto. D'après les nouvelles que lui avait données Matt Tyrone, Holland avait filé vers le sud, dans le secteur de Stanford, peut-être pour prendre contact avec de vieux amis. Après tout, Holland était un ancien de Stanford. Peut-être pas un de ces grands pontes, mais tout de même un homme issu de Stanford. Les amitiés qui remontaient aux années estudiantines étaient souvent très solides. Du moins le supposait-il, n'ayant jamais, pour sa part, poussé ses études au-delà du lycée. Son éducation s'était limitée à ce qu'un garçon affamé et ambitieux pouvait glaner dans les quartiers sud de Chicago. Essentiellement, une propension presque surnaturelle à se mettre à la place des autres, à comprendre ce que tel ou tel homme penserait ou ferait dans une situation donnée. Le niveau le plus élevé de la psychologie de bazar, en quelque sorte. Sans avoir passé un seul jour sur les bancs de l'université, Savitch avait acquis toutes les connaissances nécessaires.

Maintenant, il les mettait en application.

Le dénicheur, c'est ainsi qu'on le surnommait. Ça lui plaisait bien. Il conduisait avec un grand sourire aux lèvres, ses mains gantées de cuir maniant le volant avec expertise. Nicholas Savitch, le devin de l'âme humaine, le chasseur capable de débusquer un homme tapi au fond de la plus improbable des cachettes.

Le plus souvent, c'était une simple question de logique. Même en cavale, la plupart des gens suivent des schémas de pensée qui leur sont coutumiers. C'est la peur qui leur dicte leur comportement, les poussant à s'accrocher à leurs habitudes. Dans une ville étrangère, le moindre détail familier était précieux, même lorsqu'il s'agissait de la double arche jaune des inévitables McDonald's.

Comme n'importe quel autre fugitif, Victor Holland rechercherait un univers familier.

Savitch tourna dans Palm Drive et s'arrêta devant l'entrée de Stanford. Le campus était silencieux ; il était 2 heures du matin. L'homme resta assis dans sa voiture, à contempler les bâtiments endormis. C'était là le territoire de Holland, et nul doute qu'il viendrait y chercher refuge, après avoir contacté de vieux amis. Savitch avait déjà accompli tout un travail préliminaire. Il avait dans son porte-documents une liste de noms établie à partir du dossier de Holland. Lorsqu'il ferait jour, il commencerait à enquêter auprès des individus de la liste, et, fort de son badge officiel, il interrogerait les voisins pour essayer de savoir si quelqu'un avait remarqué de nouvelles têtes dans les parages.

La seule complication possible était Sam Polowski. Aux dernières nouvelles, l'agent du FBI était également dans le secteur, à la recherche lui aussi de Holland. Polowski faisait preuve d'une

irréductible obstination. Descendre un agent du FBI serait une sale affaire. Mais Polowski n'était qu'un minuscule pignon de l'engrenage, tout comme cette Catherine Weaver.

Leur disparition ne constituerait pas une grande perte.

Aux petites heures froides et limpides qui précèdent l'aurore, Cathy se réveilla en tremblant, encore aux prises avec un terrible cauchemar. Dans son rêve, elle marchait dans un monde de béton et d'ombre, passant devant des portes béantes et des silhouettes recroquevillées au coin des rues. Elle déambulait parmi ces personnages sans visage, pareille aux autres, cherchant refuge dans l'obscurité, évitant instinctivement la lumière. Personne ne la poursuivait ; aucun agresseur n'était à l'affût dans les allées. La peur venait de ce labyrinthe sans fin de béton, de l'écho glacial des rues, de la quête frénétique d'un endroit sûr.

Et de la certitude qu'elle ne le trouverait jamais.

Elle se retourna sur le dos, et son épaule heurta quelque chose de chaud et de ferme : Victor. Celui-ci remua, murmurant des mots qu'elle ne parvenait pas à saisir.

— Tu es réveillé ? chuchota-t-elle.

Il se tourna vers elle et, dans son sommeil, la serra contre lui. Elle savait que c'était seulement l'instinct qui l'attirait vers elle, le désir qui porte un corps à rechercher la chaleur d'un autre. Ou peut-être était-ce le souvenir de sa femme endormie près de lui, toujours présente dans son esprit, toujours dans l'attente d'une étreinte... Elle décida de ne pas briser son rêve, et de le laisser croire qu'elle était Lily, se dit-elle. Il avait besoin du souvenir de sa femme et elle, du réconfort de ses bras.

Elle se blottit contre lui, dans ce lieu sûr qui appartenait à une autre. Elle se l'appropriait sans se préoccuper des conséquences, disposée à se laisser emporter par l'illusion d'être, pour ce bref instant, la seule femme au monde qu'il aimait. Quelle était douce, cette sensation d'être protégée et de compter pour quelqu'un ! De l'odeur de savon mêlée à un relent de transpiration sur sa poitrine, au tissu rêche de sa chemise, tout ici était refuge. Elle sentait maintenant le souffle tiède de Victor dans ses cheveux, la pression de ses lèvres sur sa tête et elle entendait sa voix qui lui murmurait des mots qu'elle savait destinés à une autre. Puis il lui saisit le visage de ses deux mains et appliqua sa bouche sur la sienne, en un baiser si avide qu'il réveilla en

elle ses propres appétits. Sa réaction fut instinctive et remplie de tout le désir d'une femme trop longtemps privée d'amour.

Elle répondit par un baiser tout aussi profond, tout aussi avide.

Elle fut aussitôt perdue, emportée dans un tourbillon magnifique. Il lui caressa le visage, le cou... Ses doigts trouvèrent les boutons de son chemisier. Elle s'arc-bouta contre lui, les seins tendus par le désir d'être touchés. Cela faisait si longtemps, si longtemps.

Peu importe quand ou comment elle se retrouva à demi nue. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'à un moment les mains de Victor glissaient sur le tissu de son chemisier et, l'instant d'après, lui caressaient les seins. Ce contact si inattendu entre deux peaux, l'exquis supplice des doigts de Victor sur ses mamelons lui ôtèrent toute résistance. Combien de fois encore l'occasion se présenterait-elle ? Combien de nuits ensemble ? Elle aurait voulu qu'il y en ait tellement plus, un nombre infini, une éternité, mais peut-être n'en connaîtraient-ils pas d'autre que celle-ci. Elle l'accueillit, avec toute la passion d'une femme qui goûte à l'amour pour la dernière fois.

Elle glissa des mains expertes sous sa chemise, se frayant un chemin à travers l'épaisse toison qui lui recouvrait la poitrine, jusqu'à son pantalon. Elle marqua une pause en l'entendant prendre sa respiration, sachant que pour lui aussi, il était trop tard pour reculer.

Ensemble ils tâtonnèrent pour venir à bout des boutons et des fermetures à glissière, pressés tous deux d'en être libérés. Lorsque leurs vêtements ne furent plus qu'un amoncellement de coton et de dentelle, lorsque plus rien ne séparait leurs deux corps qu'une obscurité veloutée, elle l'attira contre elle, sur elle.

Quand il la pénétra, c'est un sentiment de joie qui la remplit, comme s'il comblait ainsi le vide qu'elle recelait depuis si longtemps dans son cœur.

— Je t'en prie..., murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Il s'immobilisa.

— Cathy, dit-il en lui caressant le visage. Que...

— Je t'en prie, ne t'arrête pas...

Le rire tendre de Victor apporta à Cathy l'assurance qu'elle attendait.

— Je n'ai aucune intention de m'arrêter, chuchota-t-il. Absolument aucune...

Et il ne s'arrêta pas. Pas avant de l'avoir emmenée avec lui jusqu'au bout, plus haut et plus loin qu'aucun homme le pourrait jamais, à un stade qui dépassait la raison. Quand, vague après vague, le plaisir la submergea, elle comprit à quel point leur orgasme avait été intense.

Un bienheureux épuisement les envahit.

Dehors, dans la clarté grise de l'aube, un oiseau chanta. A l'intérieur de la maison, seul le bruit de leur respiration troublait le silence.

Nichée contre la chaleur de son épaule, elle poussa un soupir.

— Merci...

Il lui effleura le visage.

— De quoi ?

— De m'avoir fait sentir... que j'étais de nouveau désirée.

— Oh, Cathy !

— Ça faisait si longtemps. Jack et moi, nous... nous avons cessé de faire l'amour bien avant notre divorce. C'était moi qui ne voulais plus. Je ne supportais plus l'idée de...

Elle soupira.

— Quand on n'aime plus l'autre, quand l'autre ne vous aime plus, il est difficile de se laisser... toucher.

Il lui effleura de nouveau la joue.

— C'est encore difficile de se laisser toucher ?

— Pas par toi. Quand toi tu me touches, j'ai l'impression que c'est ma toute première fois.

A la lumière blafarde qui filtrait par la fenêtre, elle le vit sourire.

— J'espère que ta toute première fois n'a pas été trop désagréable.

Elle sourit à son tour.

— Je ne m'en souviens pas très bien. C'était une séance de galipettes frénétiques et ridicules sur le parquet de la cité universitaire.

Il tendit le bras et tapota le tapis.

— Je vois que tu as fait du chemin depuis.

— N'est-ce pas ? dit-elle en riant. Mais les sols peuvent être des endroits très romantiques.

— Experte, à ce que je vois ! Et si tu compares un sol de cité universitaire à celui d'un salon, où va ta préférence ?

— Je serais incapable de te le dire. Mes dix-huit ans remontent à si loin.

Elle marqua une pause, hésitant un moment à dévoiler la vérité.

— En réalité, admit-elle, la dernière fois que j'ai fait l'amour remonte à une éternité.

— C'est pareil pour moi, avoua-t-il doucement.

Elle ne réagit pas tout de suite à cette révélation.

— Pas... Pas depuis Lily ? demanda-t-elle enfin.

— Non.

Un seul mot, mais qui pourtant en disait si long. Trois ans de fidélité à une femme morte. De chagrin, de solitude. Comme elle voudrait combler le vide qu'il portait en lui ! Etre son sauveur, et lui,

le sien. Pourrait-elle l'aider à oublier ? Non, pas à oublier ; elle ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il oublie jamais Lily. Mais elle voulait occuper dans le cœur de Victor une place qui n'appartienne qu'à elle, une place immense, à la dimension d'une vie entière. Une place, enfin, qu'aucune femme, morte ou vivante, pourrait jamais lui disputer.

— Elle devait être une femme exceptionnelle, dit-elle.

Il lissa une mèche de ses cheveux.

— C'était quelqu'un de très réfléchi, de très éclairé. Et d'une grande bonté. C'est quelque chose que je ne rencontre pas toujours chez les autres.

— Elle fait encore partie de toi, n'est-ce pas ? C'est toujours elle que tu aimes.

— C'est ce même genre de bonté que je retrouve chez toi, ajouta-t-il.

Ses doigts se promenèrent sur son visage et vinrent lui caresser la joue. Elle ferma les yeux, se délectant de sa douceur, de sa chaleur.

— Tu me connais à peine, murmura-t-elle.

— Au contraire. Cette fameuse nuit, après l'accident, j'ai survécu grâce au son de ta voix. Et au contact de ta main. Je les reconnaîtrais l'un et l'autre n'importe où.

Elle ouvrit les yeux et le regarda avec insistance.

— Ah bon ?

Il l'embrassa sur le front.

— Même dans mon sommeil.

— Mais je ne suis pas Lily. Je ne pourrai jamais être Lily.

— C'est vrai. Personne ne le pourrait.

— Je ne peux pas remplacer ce que tu as perdu.

— Comment peux-tu croire que ce soit cela que je veux ? Une sorte de substitut ? Elle était ma femme. Et, oui, je l'aimais.

Le ton et la teneur de sa réponse n'invitaient guère à approfondir la question.

Elle n'essaya pas.

De quelque part dans la maison, une sonnerie de téléphone leur parvint, qui s'arrêta très vite. Ils entendirent dans un murmure indistinct la voix de Milo à l'étage.

Cathy s'assit et attrapa ses vêtements. Elle s'habilla en silence, en tournant le dos à Victor. Une soudaine pudeur s'était instaurée entre eux, la timidité de deux inconnus.

— Cathy, dit-il, les gens vont de l'avant.

— Je sais.

— Tu t'es bien remise de ta rupture avec Jack Zuckerman.

Elle lâcha un petit rire fatigué.

— Aucune femme ne se remet jamais de Jack Zuckerman. C'est vrai, le pire est passé. Mais chaque fois qu'une femme tombe amoureuse d'un homme, vraiment amoureuse, elle y laisse une part d'elle-même. Quelque chose qu'elle ne récupère jamais.

— Mais cela lui apporte aussi quelque chose.

— Tout dépend de qui elle est tombée amoureuse, non ?

Soudain, des pas pesants résonnèrent dans l'escalier, et se firent plus feutrés le long du couloir. Milo, bien réveillé, se tenait dans l'embrasement de la porte, ses cheveux dépeignés hérissés comme une brosse.

— Eh, vous deux ! souffla-t-il. Dépêchez-vous de vous lever. Vite.

Cathy sauta sur ses pieds, prise de panique.

— Que se passe-t-il ?

— C'était Ollie au téléphone. Il appelait pour dire qu'un type était venu sonner chez lui pour poser des questions à ton sujet. Il est déjà passé chez Bach, aussi.

— Quoi ? demanda Victor en se levant et en enfilant à la hâte son pantalon.

— D'après Ollie, le type ne va pas tarder à débarquer ici. Ils ont l'air de savoir qui sont tes amis.

— Qui est-ce qui l'a interrogé ?

— Un mec qui prétendait être du FBI.

— Polowski, marmonna Victor en mettant sa chemise. Ça ne peut être que lui.

— Tu le connais ?

— C'est le type qui m'a tendu un piège. Celui qui est à mes trousses depuis le début.

— Comment a-t-il su que nous étions ici ? demanda Cathy. Personne ne nous a suivis.

— Ce n'était pas nécessaire. Ils ont établi mon profil. Ils savent que j'ai des amis ici.

Victor jeta un coup d'œil à Milo.

— J'espère que ça ne va pas t'attirer des ennuis.

Le rire de Milo était manifestement tendu.

— Hé, je n'ai rien fait de mal. J'ai juste hébergé un traître.

La bravade s'évanouit soudain.

— Mais dis-moi, à quel genre d'ennuis dois-je m'attendre, exactement ?

— Des questions, répondit Victor en boutonnant rapidement sa chemise. En quantité. Peut-être même qu'ils vont fouiller la maison. Reste calme, dis-leur que tu n'as aucune nouvelle de moi. Tu crois que tu te débrouilleras ?

— Bien sûr. Mais je ne sais pas si ma mère...

— Ta mère n'est pas un problème. Recommande-lui simplement de ne parler que chinois.

Victor attrapa l'enveloppe de photos et regarda Cathy.

— Prête ?

— Sortons vite d'ici, s'il te plaît.

— Par la porte de derrière, suggéra Milo.

Ils le suivirent jusqu'à la cuisine. Un coup d'œil dehors les rassura : la voie était libre. En ouvrant la porte, Milo ajouta :

— J'ai failli oublier. Ollie veut te voir cet après-midi. A propos de ces photos.

— Où ?

— Au lac. Derrière le hangar à bateaux. Tu connais l'endroit.

Ils sortirent dans la fraîcheur humide du matin. Un lourd silence flottait dans l'atmosphère brumeuse. Cette cavale prendrait-elle jamais fin ? se demandait Cathy, fatiguée de guetter le moindre bruit de pas.

Victor donna une grande tape sur l'épaule de son ami.

— Merci, Milo. Je te dois une fière chandelle.

— Et j'ai bien l'intention de réclamer mon dû, un de ces jours, répliqua Milo en rentrant dans la maison.

Victor fit un signe d'adieu de la main.

— A bientôt.

— Oui, marmonna Milo dans l'air embrumé. Espérons que ce ne sera pas en prison.

* * *

Le Chinois mentait. Même si rien ne le laissait paraître dans sa voix, aucune hésitation, pas la moindre agitation témoignant d'un sentiment de culpabilité, Savitch savait bien que ce M. Milo Lam cachait quelque chose. Ses yeux le trahissaient.

Il était assis sur le canapé du salon, en face de Savitch. Mme Lam, un sourire d'incompréhension aux lèvres, occupait un fauteuil sur le côté. Savitch pourrait peut-être l'utiliser, mais, pour l'instant, c'est son fils qui retenait son intérêt.

— Je ne comprends pas pourquoi vous le recherchez, dit Milo. Victor est quelqu'un d'irréprochable. Tout au moins, il l'était à l'époque où l'on se voyait. Mais ça remonte à loin.

— A quand ? demanda Savitch poliment.

— Oh, des années. Je ne l'ai pas revu depuis. Non, monsieur.

Savitch haussa un sourcil. Milo changea de position sur le canapé, remua les pieds, promena un regard vague autour de la pièce.

— Vous et votre mère vivez seuls ici ? s'enquit Savitch.

— Oui, depuis la mort de mon père.

— Pas de locataires ? Personne d'autre n'habite dans cette maison ?

— Non. Pourquoi ?

— D'après des témoignages, un homme correspondant au signalement de Holland a été aperçu dans le voisinage.

— Croyez-moi, si Victor était recherché par la police, ce n'est sûrement pas ici qu'il chercherait refuge. Vous croyez vraiment que j'accueillerais chez moi un homme suspecté de meurtre, alors que je suis tout seul avec une mère âgée ?

Savitch jeta un coup d'œil à Mme Lam, qui continuait à sourire. La vieille femme avait un regard acéré, des yeux auxquels rien n'échappait. Les yeux d'une survivante.

Pour Savitch, le moment était venu de confirmer ses doutes.

— Excusez-moi, dit-il en se levant. La route a été longue jusqu'ici. Puis-je utiliser vos toilettes ?

— Euh, bien sûr. Au bout du couloir.

Savitch se dirigea vers la salle de bains et ferma la porte. En l'espace de quelques secondes, il trouva la preuve qu'il cherchait : sur le carrelage, un long cheveu brun. Très soyeux, très fin.

La couleur était celle de Catherine Weaver.

Il ne lui en fallait pas plus pour poursuivre son travail. Il mit la main sous sa veste et retira du holster qu'il portait sous l'aisselle un pistolet semi-automatique. Puis, avec un geste de regret, il lissa son impeccable chemise blanche. Sale boulot, que celui d'interroger les gens. Il lui faudrait éviter les taches de sang.

Il sortit de la salle de bains, tenant négligemment son arme. Il commencerait par la vieille. Lui pointerait le canon sur la tempe, menacerait d'appuyer sur la détente. Un lien singulièrement fort unissait la mère et le fils. Ils chercheraient à se protéger mutuellement à n'importe quel prix.

Savitch était à mi-chemin du salon lorsqu'il entendit la sonnette. Il s'arrêta. La porte d'entrée s'ouvrit et une nouvelle voix s'éleva.

— Monsieur Milo Lam ?

— Et vous, vous êtes qui ? fit la voix lasse de Milo.

— Mon nom est Sam Polowski. FBI.

Savitch se raidit, tous les muscles de son corps tendus à l'extrême. Il n'avait plus le choix, maintenant, il fallait qu'il abatte cet homme.

Il leva son pistolet. Sans faire un bruit, il avança vers le salon.

— Encore un autre ? demanda Milo d'une voix aigre. Ecoutez, un de vos gars est déjà là...

— Quoi ?

— Oui, il est dans...

Savitch pointait son arme en direction de la porte d'entrée lorsque

Mme Lam poussa un cri strident.

Milo s'immobilisa. Ce ne fut pas le cas de Polowski. Il roula sur le côté à l'instant même où la balle pénétrait dans la porte en faisant jaillir des éclats de bois.

Quand Savitch tira un second coup de feu, Polowski rampait déjà derrière le canapé, et la balle vint se loger dans le rembourrage du dossier. Il était inutile de prendre davantage de risques — Polowski était armé.

Savitch décida qu'il était temps de déguerpir.

Il se retourna et reprit le couloir jusqu'à la pièce du fond. C'était la chambre de la mère ; elle sentait l'encens et le parfum de vieille dame. La fenêtre s'ouvrit sans difficulté. Savitch repoussa la moustiquaire, se hissa sur le bord de la fenêtre et sauta, s'enfonçant profondément dans la terre détrempée d'une plate-bande de fleurs. Il s'éloigna en jurant et en laissant de grosses traces de boue sur la pelouse.

Faiblement, il entendit « Halte ! FBI ! » mais il continua à courir, entretenant sa rage, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa voiture.

Milo contempla avec perplexité les fleurs piétinées.

— Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? demanda-t-il. Une mauvaise blague du FBI ?

Sam Polowski ne répondit pas ; trop occupé à suivre les empreintes boueuses dans l'herbe. Elles menaient jusqu'au trottoir, puis allaient se perdre dans l'asphalte caillouteux de la rue.

— Hé ! cria Milo. Qu'est-ce qui se passe ?

Polowski se retourna.

— Je ne l'ai pas vraiment vu. A quoi ressemblait-il ?

Milo haussa les épaules.

— J'en sais rien. Genre Keanu Reeves.

— Ce qui signifie ?

— Grand, bien habillé, baraqué. Typique FBI.

Il y eut un silence tandis que les yeux de Milo fixaient le ventre proéminent de Polowski.

— Bon, rectifia-t-il, peut-être pas typique...

— Et son visage ?

— Attendez voir. Des cheveux bruns. Peut-être des yeux marron...

— Vous n'êtes pas sûr ?

— Vous savez bien, pour nous Asiatiques, vous, les Blancs, vous vous ressemblez tous !

Un flot soudain de paroles en chinois fit se retourner les deux hommes. Mme Lam les avaient suivis sur la pelouse et jacassait tout en gesticulant.

— Que dit-elle ? demanda Polowski

— Elle dit que l'homme mesurait à peu près un mètre quatre-vingt-

deux, qu'il avait des cheveux raides et bruns, avec la raie sur le côté droit, des yeux marron, presque noirs, le front haut, un nez étroit et des lèvres minces, et il portait un petit tatouage à l'intérieur du poignet gauche.

— Euh... C'est tout ?

— Le tatouage. Il disait « PJX ».

Polowski secoua la tête de stupeur.

— Elle est toujours aussi observatrice ?

— Elle ne peut pas vraiment converser en anglais. Alors elle regarde tout ce qui l'entoure avec beaucoup d'attention.

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

Polowski sortit un stylo de sa poche et commença à prendre des notes sur un calepin.

— Alors, qui c'était, ce type ? demanda Milo

— Pas un agent du FBI.

— Et qu'est-ce qui me prouve que vous en êtes un ?

— Est-ce que j'en ai l'air ?

— Non.

— Voilà. C'est bien ce que je disais.

— Quoi ?

— Si je voulais me faire passer pour un agent du FBI, est-ce que je n'essaierais pas d'en avoir l'allure ? Mais si j'en suis vraiment un, pourquoi me fatiguer à essayer d'en avoir l'air ?

— Ah.

— Bon.

Polowski glissa le calepin dans sa poche.

— Vous continuez à affirmer que vous n'avez pas vu Victor Holland, ni eu des nouvelles de lui ?

Milo se redressa.

— En effet.

— Et vous ne savez pas comment entrer en contact avec lui ?

— Aucune idée.

— Dommage. Parce que je pourrais lui sauver la vie. Tout comme j'ai sauvé la vôtre.

Milo ne dit rien.

— Pour quelle raison, au juste, pensez-vous que ce type était là ? Pour une visite de courtoisie ? Non, il cherchait des informations.

Polowski marqua une pause, puis ajouta, d'un ton lourd de sous-entendus :

— Et croyez-moi, il les aurait obtenues.

Milo secoua la tête.

— Je n'y comprends rien.

— Moi non plus. Voilà pourquoi j'ai besoin de Holland. Il a les

réponses. Mais j'ai besoin de le retrouver vivant. Autrement dit, j'ai besoin de le retrouver avant que l'autre ne lui mette la main dessus. Dites-moi où il est.

Polowski et Milo échangèrent un regard insistant.

— Je ne sais pas, dit Milo.

Mme Lam avait recommencé à jacasser. Elle indiquait Polowski du doigt en hochant la tête.

— Qu'est-ce qu'elle raconte, maintenant ? demanda Polowski.

— Elle dit que vous avez de grandes oreilles.

— Ça, je peux le constater par moi-même en regardant dans le miroir.

— Ce qu'elle veut dire, c'est que la taille de vos oreilles dénote la sagacité.

— Pouvez-vous répéter ?

— Vous êtes malin. Elle pense que je devrais vous écouter.

Polowski se tourna vers Mme Lam avec un grand sourire.

— Votre mère est d'une grande perspicacité. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, dit-il en regardant Milo de nouveau. A vous non plus. Il faut que vous quittiez la ville.

Milo approuva d'un signe de tête.

— Sur ce point, nous sommes d'accord.

Il se tourna vers la maison.

— Et Holland ? dit Polowski. Est-ce que vous m'aidez à le retrouver ?

Milo prit sa mère par le bras et l'aida à traverser la pelouse. Sans se retourner, il répliqua :

— J'y réfléchis.

* * *

— Ce sont ces deux photos, dit Ollie. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elles représentaient.

Cathy, Victor et Ollie se tenaient sur le ponton du hangar à bateaux, surplombant le lit du lac Lagunita. Le lac était sec maintenant, comme chaque hiver, réduit à un marécage où poussaient des roseaux. Ils étaient seuls tous les trois, ne partageant le site qu'avec quelques canards. Au printemps, l'endroit redeviendrait idyllique. On y verrait l'eau léchant doucement les berges, les amoureux dérivant dans des barques, ici et là un poète flânant sous les arbres. Mais aujourd'hui, sous les lourds nuages sombres et la brume froide qui flottait au-dessus des roseaux, il donnait une impression de totale désolation.

— Je savais qu'il ne s'agissait pas de données biologiques, continua

Ollie. Cela m'évoquait un genre de circuit électrique. Alors ce matin, en partant de chez Milo, je suis passé voir Bach à San Jose. J'ai interrompu son petit déjeuner.

— Bach ? fit Cathy.

— Un autre des « Instrumentistes Discordants », grand joueur de basson devant l'Eternel. Il a monté son entreprise d'électronique il y a quelques années, et maintenant il travaille avec les plus grosses sociétés. Bref, la première chose qu'il m'ait demandée quand je suis entré, c'est si le FBI était déjà passé chez moi, car ils sortaient de chez lui. Pour une raison qu'il ignorait, ils recherchaient Gershwin, et Bach m'a fait comprendre que je serais probablement le prochain sur leur liste. C'est là que j'ai compris qu'il fallait que vous partiez de chez Milo.

— Alors, qu'est-ce qu'il a pensé des photos ?

Ollie prit les clichés dans son porte-documents.

— Celle-ci est le schéma d'un circuit électronique. Un système d'alarme. Très sophistiqué, très efficace. Tel qu'il est conçu, il ne peut être neutralisé que si l'on compose un code sur le clavier qui se trouve ici. Sans doute à un accès. Tu as vu quelque chose de semblable à Viratek ?

Victor fit oui de la tête.

— Bâtiment C-2. Là où Jerry travaillait. Le clavier est dans le couloir, juste devant la porte des Projets spéciaux.

— As-tu jamais franchi cette porte ?

— Non. Seules les personnes formellement autorisées y avaient accès. Comme Jerry.

— Dans ce cas, il te faudra visualiser la suite. Si on regarde le schéma, il y a une autre porte de sécurité ici, commandée sans doute par un autre Digicode. Derrière la première porte, ils ont installé une caméra de vidéosurveillance.

— Comme celles des banques ? demanda Cathy.

— Similaire. Seulement j'imagine que celle-ci est contrôlée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Ils ont déployé les grands moyens, n'est-ce pas ? fit remarquer Victor. Des accès sécurisés, une surveillance constante, sans compter le vigile qui garde l'entrée.

— Et n'oublie pas le réseau de lasers.

— Quoi ?

— La pièce intérieure, ici.

Ollie indiqua le centre du diagramme.

— Des faisceaux laser, orientés à différents angles, y détecteront les mouvements de tout corps dépassant la taille d'un rat.

— Comment est-ce que l'on éteint ces lasers ?

— Ça doit être fait par le vigile. Les commandes sont sur son tableau de bord.

— Il vous est possible de savoir tout ça à partir de ce simple diagramme ? demanda Cathy. Je suis impressionnée.

— Cela n'a posé aucun problème.

Ollie afficha un grand sourire.

— L'entreprise de Bach conçoit des systèmes de sécurité.

Victor secoua la tête.

— Ça paraît impossible. Nous n'arriverons jamais à franchir tous ces obstacles.

Cathy le regarda en fronçant les sourcils.

— Attends une seconde. De quoi parles-tu ? Tu n'envisages tout de même pas de pénétrer dans ce bâtiment ?

— Nous en avons discuté la nuit dernière, dit Victor. C'est peut-être la seule façon de...

— Vous êtes tous tombés sur la tête ? Viratek cherche à nous tuer et vous voulez entrer dans leurs labos par effraction ?

— Il faut que nous obtenions des preuves, dit Ollie. Essayez donc d'aller voir les journaux ou le Département de Justice, et ils vous demanderont des preuves. Vous pensez bien que Viratek va tout nier en bloc. Même si quelqu'un ordonne une enquête, tout ce que fera Viratek, c'est se débarrasser du virus, or votre pièce à conviction a disparu. Personne ne peut rien prouver.

— Vous avez des photos...

— Quelques données concernant des animaux. Le virus n'est jamais identifié. Et toutes ces pièces à conviction auraient pu être fabriquées par un ex-employé vindicatif.

— Alors qu'est-ce qui constitue une preuve ? Que vous faut-il ? Encore un cadavre ? Celui de Victor, par exemple ?

— Ce qu'il nous faut, c'est le virus — un virus en principe éradiqué. Une seule petite fiole suffira à les coincer.

— Une seule petite fiole !

Cathy secoua la tête.

— Je me demande bien pourquoi je m'inquiète. Personne ne peut franchir ces portes. A moins d'en connaître les codes...

— Mais nous les avons !

Ollie exhiba la seconde photo.

— Ces nombres mystérieux. Voyez-vous, ils deviennent enfin compréhensibles. Deux séries de sept chiffres. Ce ne sont pas du tout des numéros de téléphone. Jerry indiquait le moyen de déjouer le système de sécurité de Viratek.

— Et les lasers, alors ? demanda Cathy, dont l'agitation allait croissant.

Ils ne pouvaient pas être sérieux ! Ils devaient bien se rendre compte de la futilité de cette mission.

Peu importe si elle montrait sa peur, il fallait qu'elle soit pour eux la voix de la raison.

— Et puis il y a les deux vigiles, ajouta-t-elle. Vous savez aussi comment les neutraliser ? Ou Jerry vous a-t-il également donné le don d'invisibilité ?

Ollie jeta un regard gêné à Victor.

— Euh, peut-être que je devrais vous laisser discuter tous les deux. Avant que nous ne poursuivions notre projet.

— Je pensais que je participais à tout ça, dit Cathy. A toutes les décisions. Je suppose que je me suis trompée.

Aucun des deux hommes ne prononça un mot. Leur silence ne fit qu'attiser la colère de Cathy. Victor l'avait exclue. Il ne respectait pas assez ses opinions pour lui demander son avis, aurait-elle voulu lui crier.

Mais sans un mot, elle tourna les talons et s'en alla.

Quelques instants plus tard, Victor la rattrapa. Elle se tenait au milieu d'un chemin de terre, serrant ses bras autour d'elle pour lutter contre le froid. Elle l'entendit approcher, perçut ses hésitations, ses difficultés à trouver les mots justes. Pendant un moment, il resta simplement là, à côté d'elle, sans dire un mot.

— Je pense que nous devrions partir le plus vite possible, dit-elle.

Elle contempla le lit du lac et frissonna. Le vent qui balayait les roseaux était vif et mordant ; il pénétrait à travers son pull.

— Je veux m'en aller, ajouta-t-elle. Je veux partir quelque part où il fait chaud. Quelque part où le soleil brille, où je peux rester étendue sur une plage sans m'inquiéter de savoir qui m'épie derrière les buissons...

Soudain, elle se souvint des dangers possibles et elle jeta un regard aux chênes qui s'élevaient autour d'eux. Elle ne vit que le tremblement des feuilles mortes.

— Je suis d'accord avec toi, déclara Victor calmement.

— C'est vrai ?

Elle se tourna vers lui, soulagée.

— Partons, Victor. Partons maintenant. Oublie ce projet fou. Nous pouvons prendre un bus vers le sud...

— Tu vas partir. Cet après-midi même.

— Je vais partir ?

Elle le regarda fixement, refusant tout d'abord d'accepter ce qu'elle avait entendu. Puis elle comprit la signification des paroles de Victor. Il ne voulait pas qu'elle l'accompagne.

Il secoua lentement la tête.

— Je ne peux pas.

— Dis plutôt que tu ne le veux pas.

— Tu ne comprends donc pas ?

Il la saisit par les épaules, comme s'il voulait la forcer à entendre raison.

— Nous sommes acculés, le dos au mur. Si nous ne faisons rien — si je ne fais rien — nous serons toujours en fuite.

— Alors fuyons !

Elle tendit la main vers lui, ses doigts s'agrippèrent au coupe-vent de Victor. Elle voulait lui crier de laisser s'exprimer ses émotions. Elles devaient bien exister, profondément enfouies dans ce cerveau si rationnel.

— Nous pourrions aller au Mexique, suggéra-t-elle. Je connais un endroit sur la côte, à Baja. Un petit hôtel près de la plage. Nous pourrions nous y terrer pendant quelques mois, en attendant que les choses s'arrangent.

— Elles ne s'arrangeront jamais.

— Mais si ! Ils finiront bien par nous oublier...

— Tu n'as aucune idée de ce que tu dis.

— Comment donc ! Mon idée est que je veux rester en vie.

— Et c'est précisément pour cela que je dois mener mon projet à bien.

Il prit le visage entre ses mains, l'emprisonnant de sorte qu'elle ne puisse par regarder ailleurs que dans ses yeux à lui. Il n'était plus l'amant, l'ami — sa voix avait le ton calme et froid de l'autorité, et elle en détesta le son.

— J'essaie de préserver ta vie, dit-il. Ton avenir. Et pour moi, le seul moyen d'y parvenir est de faire éclater cette histoire au grand jour, afin que le monde entier en ait connaissance. C'est un devoir que j'ai envers toi. Et envers Jerry.

Elle aurait voulu discuter avec lui, le supplier de partir avec elle, mais elle savait que c'était inutile. Ce qu'il disait était vrai. La fuite n'était qu'une solution transitoire, qui ne leur assurerait que quelques mois de sécurité. Une sécurité temporaire.

— Je suis désolé, Cathy, dit-il doucement. Je n'ai pas d'autre moyen...

— ... Que de te débarrasser de moi, coupa-t-elle.

Il la lâcha, et elle recula. L'espace qui les séparait lui déchira le cœur. Elle ne supportait pas de regarder Victor, sachant qu'elle ne lirait pas dans ses yeux une douleur semblable à celle qu'elle éprouvait.

— Alors, qu'est-ce qui est prévu, demanda-t-elle d'un ton morne. Dois-je partir ce soir ? Et de quelle façon ? Par avion, en train ou par la route ?

— Ollie te conduira à l'aéroport. Je lui ai demandé de te prendre un billet sous son nom — Mme Wozniak. C'est lui qui t'accompagnera jusqu'à la porte d'embarquement. Nous avons pensé que ce serait plus prudent que je ne vienne pas.

— Evidemment.

— Tu atterriras à Mexico. Ollie te donnera assez d'argent pour que tu sois tranquille un moment. Assez pour que tu puisses aller où tu veux à partir de là. Baja. Acapulco. A moins que tu ne préfères retrouver Jack, si tu penses que c'est mieux.

— Jack.

Elle se détournait afin qu'il ne voie pas ses larmes.

— Bien sûr.

— Cathy.

Elle sentit la main de Victor sur son épaule, comme s'il cherchait à la tourner vers lui, à l'attirer dans ses bras encore une fois. Elle refusa de bouger.

Un bruit de pas se fit plus proche. Ils virent Ollie, à quelques mètres d'eux.

— Prêts à partir ? demanda-t-il.

Il y eut un long silence. Puis Victor fit un signe de tête.

— Euh... bredouilla Ollie, prenant conscience tout à coup qu'il arrivait au mauvais moment. Ma voiture est là-bas, près du hangar à bateaux. Si vous voulez, je peux, euh, vous attendre...

Cathy ravala furieusement ses larmes.

— Non, dit-elle avec une détermination soudaine. Je viens.

Victor resta planté là, à la dévisager, le regard comme voilé par un brouillard impénétrable.

— Au revoir, Victor, dit-elle.

Il ne répondit pas. Il continua simplement à la fixer des yeux.

— Si je... Si je ne te revois pas...

Elle s'arrêta, s'efforçant désespérément d'être aussi courageuse que lui, aussi invulnérable.

— Prends bien soin de toi, ajouta-t-elle avant de tourner les talons et de suivre Ollie le long du sentier.

Par la vitre de la voiture, elle aperçut Victor, toujours à la même place, les poings dans les poches, les épaules voûtées contre le vent. Il ne fit pas le moindre signe d'adieu de la main ; il les regarda simplement s'éloigner.

Cette image, elle la conserverait pour toujours, cette vision évanescence de l'homme qu'elle aimait. L'homme qui la congédiait.

Tandis que la voiture d'Ollie s'engageait sur la route, elle était assise, raide et silencieuse, les poings serrés contre le ventre. La douleur dans sa gorge était si intense qu'elle avait peine à respirer.

Maintenant, il était derrière eux ; elle ne pouvait plus le voir, mais elle savait qu'il n'avait pas bougé, qu'il était resté là, aussi immobile que les chênes qui l'entouraient. « Je t'aime, songeait-elle. Et je ne te reverrai jamais. »

Elle se tourna pour regarder dehors. Il n'était plus maintenant qu'une silhouette lointaine, presque perdue parmi les arbres. En un geste d'adieu, elle toucha doucement la fenêtre.

La vitre était froide.

* * *

— Je dois m'arrêter au labo, dit Ollie en pénétrant dans le parking de l'hôpital. Je viens de me rappeler que j'ai laissé mon chéquier sur mon bureau. Indispensable pour acheter votre billet d'avion.

Cathy hocha la tête d'un air sombre. Encore en état de choc, elle essayait de se faire à l'idée qu'elle était seule désormais. Que Victor l'avait chassée.

Ollie se gara sur un emplacement marqué « Réservé, Wozniak ».

— J'en ai pour une seconde.

— Voulez-vous que je vienne avec vous ?

— Il vaut mieux que vous restiez dans la voiture. Mes collègues sont extrêmement indiscrets. Quand ils me voient avec une femme, ils veulent être au courant de tout. Non qu'il y ait jamais quoi que ce soit d'intéressant à savoir.

Il sortit de la voiture et ferma la portière.

— Je reviens tout de suite.

Cathy le regarda s'éloigner à grandes enjambées et disparaître par une porte latérale. Elle ne put s'empêcher de sourire à l'idée d'Ollie Wozniak faisant du charme à une femme, quelle qu'elle soit. Sauf une femme dotée d'un doctorat, qui écouterait patiemment ses monologues scientifiques.

Une minute s'écoula.

Dehors, un oiseau cria. Cathy regarda en direction des arbres et aperçut un geai, perché sur une branche basse. Rien d'autre ne bougeait, pas même les feuilles.

Elle s'appuya contre le dossier de son siège et ferma les yeux.

Le manque de sommeil, les courses effrénées avaient fini par avoir raison d'elle. L'épuisement la gagna, un épuisement si profond qu'elle pensait ne plus pouvoir remuer les membres. Une plage. Le sable chaud que viennent lécher les vagues...

Le cri du geai s'interrompit brutalement. Cathy prit vaguement conscience du silence soudain. Puis, dans son demi-sommeil, elle sentit une ombre devant la vitre, comme un nuage obscurcissant le

soleil.

Elle ouvrit les yeux. Un visage la regardait à travers la glace.

Prise de panique, elle essaya de verrouiller la portière, mais celle-ci s'ouvrit avant même qu'elle n'ait eu le temps d'enfoncer le bouton.

— FBI ! aboya l'homme en brandissant son badge. Sortez de la voiture, s'il vous plaît.

Lentement, Catherine obtempéra et, les genoux tremblants, s'adossa à la portière. Où était Ollie, se dit-elle, le regard braqué sur l'entrée de l'hôpital. Dès qu'il se montrerait, il faudrait qu'elle soit prête à prendre ses jambes à son cou, à traverser le parking en courant jusqu'au bois. Elle doutait fort que l'homme au badge soit capable de la rattraper ; avec ses jambes courtes et son tour de taille monumental, il ne donnait pas l'impression d'être un sportif de haut niveau.

« Mais il doit avoir une arme. Si je me mets à courir, est-ce qu'il me tirera dans le dos ? »

— N'y songez même pas, madame Weaver, dit l'homme.

Il la prit par le bras et la poussa vers l'entrée de l'hôpital.

— Allez-y.

— Mais...

— Le Dr Wozniak nous attend dans son labo.

Attendre n'était pas le terme qui convenait. Dire d'Ollie qu'il était bridé et troussé comme une volaille aurait été une description plus exacte. Cathy le trouva plié en deux, menotté au pied de son bureau, tandis que trois de ses collègues l'observaient, éberlués.

— Au boulot, vous autres, dit l'agent en les chassant de la pièce. C'est juste une affaire de routine.

Il ferma la porte et poussa le verrou. Puis il se tourna vers Cathy et Ollie.

— Je dois trouver Victor Holland, déclara-t-il. Et je dois le trouver vite.

— Punaise, marmonna Ollie dans sa barbe. Ce mec ressemble à un disque rayé.

— Qui êtes-vous ? demanda Cathy.

— Je m'appelle Sam Polowski. Je travaille à l'agence du FBI à San Francisco.

Il sortit son badge et le jeta sur le bureau.

— Regardez-le de plus près, si vous voulez. Il est authentique.

— Euh, excusez-moi, intervint Ollie. Pourrais-je, s'il vous plaît, me mettre dans une position un peu plus confortable ?

Polowski l'ignora. Son attention était concentrée sur Cathy.

— Je pense qu'il est inutile de vous faire un dessin, madame. Holland a de sérieux problèmes.

— Dont vous êtes l'un des plus gros, répliqua-t-elle.

— C'est là que vous vous trompez.

Polowski s'approcha, le regard direct, la voix assurée.

— Je suis peut-être son unique chance de s'en sortir vivant.

— Vous essayez de le tuer.

— Pas moi. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui va y parvenir. Si je ne l'arrête pas.

Elle secoua la tête.

— Je ne suis pas idiot ! Je sais qui vous êtes. Ce que vous avez tenté de...

— Pas moi. L'autre type.

Il attrapa le téléphone sur le bureau.

— Allez, dit-il en lui tendant le combiné. Appelez Milo Lam. Demandez-lui ce qui s'est passé dans sa maison ce matin. Peut-être qu'il vous convaincra que je suis de votre côté.

Cathy dévisagea l'homme, en se demandant à quoi il jouait. En s'étonnant d'être prête à lui faire confiance. Elle aurait tellement voulu y croire !

— Il est seul contre tous, dit Polowski. Un homme seul, qui brave le gouvernement des Etats-Unis. Il ne connaît pas les règles du jeu. Tôt ou tard, il va commettre une erreur. Et tout sera fichu.

Il composa le numéro et lui tendit de nouveau le téléphone.

— Allez. Parlez-lui.

Elle entendit le téléphone sonner trois fois, puis la voix de Milo.

— Allô, allô ?

Lentement, elle prit le combiné.

— Milo ?

— C'est vous, Cathy ? Mon Dieu, j'espérais que vous appelleriez...

— Ecoutez, Milo. J'ai besoin de vous demander quelque chose. A propos d'un homme appelé Polowski.

— Je l'ai rencontré.

— C'est vrai ?

Elle leva les yeux et vit Polowski hocher la tête.

— Heureusement pour moi, dit Milo. Ce mec est à peu près aussi aimable qu'une porte de prison, mais il m'a sauvé la vie. Je ne comprends pas ce que Gersh racontait. Il est là ? Je dois...

— Merci, Milo, murmura-t-elle. Merci beaucoup. Elle raccrocha.

Polowski continuait à la regarder.

— D'accord, dit-elle. Maintenant je veux connaître votre version des faits. Depuis le début.

— Vous allez m'aider ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Elle croisa les bras.

— A vous de me convaincre.

Polowski acquiesça.

— C'est exactement ce que je compte faire...

Pour Victor, l'après-midi fut long et déprimant. Après avoir quitté le lac, il avait déambulé autour du campus un moment, et finit par se retrouver dans le quadrilatère central. Là, dans la cour, au milieu des bâtiments de grès et de tuiles rouges, il s'efforçait de se concentrer sur la mission qui l'attendait : révéler les agissements de Viratek. Mais ses pensées n'arrêtaient pas de le ramener à Cathy, à ce regard qu'elle lui avait jeté, un regard qui traduisait la douleur de l'abandon.

Comme s'il l'avait trahie.

Si seulement elle avait accepté d'admettre la sagesse de sa décision ! Il était un scientifique, un homme dont le travail et la vie étaient régis par la logique. L'obliger à partir était la démarche la plus raisonnable. Les autorités gagnaient du terrain, l'étau se resserrait toujours un peu plus. Il pouvait accepter de risquer sa peau. Après tout, il avait choisi de poursuivre le combat de Jerry et de le mener à bien.

En revanche, il n'avait pas choisi de mettre Cathy en danger. Maintenant, elle devrait être en lieu sûr, songea-t-il, ce qui constituait pour lui un souci de moins. Il était temps de cesser de penser à elle.

Comme si cela était possible...

Il contempla les arcades romanes de la cour et chercha encore une fois à se rassurer sur le bien-fondé de sa décision. Pourtant, il restait préoccupé. Où se trouvait-elle ? Était-elle en sécurité ? Elle n'était partie que depuis une heure et déjà elle lui manquait.

Il haussa les épaules, comme si ce geste suffisait à chasser les craintes qui, malgré tout, continuaient de le tarauder. Il trouva un abri sous l'avant-toit et s'assit sur les marches pour attendre le retour d'Ollie.

La nuit commença à tomber, et il attendait encore. A la faible lueur du crépuscule, il arpenta la cour pavée. Il calcula et recalcula le temps qu'Ollie mettrait pour conduire Cathy jusqu'à l'aéroport de San Jose et revenir. Il ajouta les retards dus à la circulation, aux feux rouges et à l'attente au comptoir de vente des billets. Trois heures auraient dû suffire, tout de même. A l'heure qu'il était, Cathy devait être dans un avion volant vers des cieux plus cléments.

Mais où donc était Ollie ?

Au premier bruit de pas, il se retourna brusquement. Pendant un moment, il eut peine à croire ce qu'il voyait, à comprendre comment elle pouvait être là, frêle silhouette se détachant sur les arcades.

— Cathy ? fit-il, éberlué.

Elle s'avança dans la cour, d'abord à pas lents puis, très vite, se mit à courir et se jeta dans les bras impatients de l'accueillir. Victor la souleva de terre, la fit virevolter, lui embrassa les cheveux, le visage. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elle était là, mais il était heureux de la retrouver.

— Je ne sais pas si j'ai eu raison, murmura-t-elle. Je prie le ciel de ne m'être pas trompée.

— Pourquoi es-tu revenue ?

— Je n'étais pas sûre... Je ne suis toujours pas sûre...

— Cathy, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Tu ne peux pas mener ce combat tout seul ! Et il peut t'aider...

— Qui ça ?

Dans la pénombre, une autre voix s'éleva, bourrue et inquiétante.

— Moi.

Aussitôt, Victor se raidit. Son regard se porta sur les arcades, derrière Cathy. Un homme émergea et se dirigea lentement vers lui. Il n'était pas de très grande taille et possédait le genre de corpulence qui, dans une photo publicitaire pour une méthode d'amaigrissement, porterait la mention « Avant ». Il se planta devant Victor.

— Salut, Holland, dit-il. Je suis content que nous nous rencontrions enfin. Je m'appelle Sam Polowski.

Victor se tourna vers Cathy et la dévisagea, incrédule.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec une rage froide. Dis-moi simplement pourquoi ?

Elle réagit comme s'il l'avait frappée physiquement. Elle avança une main hésitante vers son bras ; il recula aussitôt.

— Il veut nous aider, dit-elle d'une voix étrangement calme. Ecoute-le !

— Je ne suis pas sûr qu'écouter serve à quoi que ce soit. Pas maintenant.

Il sentit que son corps tout entier s'abandonnait à la défaite. Il ne comprenait pas, ne comprendrait jamais. C'était terminé. La cavale, l'alternance des moments de peur et des moments d'espoir. A cause de la trahison de Cathy. Il s'adressa posément à Polowski :

— Je suppose que je suis en état d'arrestation.

— Pas précisément, dit Polowski en indiquant les arcades d'un mouvement du menton. Vu que c'est lui qui a mon arme.

— Quoi ?

— Hé, Gersh ! Par ici ! cria Ollie. J'ai couvert nos arrières !

Polowski tressaillit.

— Faites gaffe ! Pas besoin d'agiter ce truc-là comme un dingue !

— Désolé, dit Ollie.

— Alors, est-ce que vous êtes convaincu, maintenant, Holland ? demanda Polowski. Vous croyez vraiment que j'aurais confié mon arme à un imbécile comme lui si je ne voulais pas discuter avec vous ?

— Il dit la vérité, insista Cathy. Il a donné son revolver à Ollie. Il était prêt à prendre le risque, rien que pour un face-à-face avec toi.

— Mauvaise idée, Polowski, dit Victor avec amertume. Vous oubliez que je suis recherché pour meurtre ? Pour espionnage industriel ? Qu'est-ce qui vous permet de croire que je ne vais pas vous descendre ?

— Je pense que vous êtes innocent.

— Et vous imaginez que ça fait une différence ?

— Pour moi, oui.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous êtes pris dans un engrenage monstrueux, Holland. Qui va vous broyer. Parce que mon supérieur fait des pieds et des mains pour me dessaisir de l'affaire, et que je n'aime pas du tout qu'on me dessaisisse d'une affaire. J'ai un ego très sensible, et ça me heurte.

Dans l'obscurité qui se faisait plus dense, les deux hommes se toisèrent.

Finalement, Victor hocha la tête. Il regarda Cathy, lui adressant une prière muette afin qu'elle lui pardonne d'avoir douté d'elle. Quand enfin il la prit dans ses bras, il sentit que le monde entier redevenait normal.

Il entendit un raclement de gorge. En se retournant, il vit Polowski qui lui tendait la main. Victor la serra, scellant ainsi sa perte — ou peut-être son salut.

— Vous m'avez embarqué dans une traque longue et difficile, déclara Polowski. Je crois qu'il est temps que nous travaillions ensemble.

— Pour résumer la situation, dit Ollie, ce que nous voulons faire est tout simplement mission impossible.

Ils étaient réunis dans la chambre d'hôtel de Polowski, les cinq membres d'une équipe que Milo venait de baptiser les « Brillants Instrumentistes discordants engagés », ou BIDE, en abrégé. La table, au milieu de la pièce, était couverte de débris de chips, de bouteilles de bière et de photos du système de sécurité de Viratek. Ils avaient déployé également un plan de l'entreprise, cent soixante mille mètres carrés de bâtiments sur un terrain boisé, entouré par des clôtures

électrifiées. Ils étudiaient les photos depuis une heure, et la tâche qui les attendait semblait irréalisable.

— Je ne vois aucun moyen facile d'entrer, dit Ollie en secouant la tête. Même si les codes sont encore valables, il reste le facteur humain. Deux vigiles, deux postes de garde. Ils ne vont jamais vous laisser passer.

— Il doit bien exister un moyen, dit Polowski. Allez, Holland, c'est vous le cerveau. Exigez de vos cellules grises un peu de créativité !

Cathy regardait Victor. Pendant que les autres échangeaient des idées, il n'avait pas dit grand-chose. Or c'était pour lui que l'enjeu était le plus important ; c'était de sa vie qu'il s'agissait, songea-t-elle. Il fallait un courage inouï, ou une totale inconscience, pour envisager une action aussi désespérée. Et pourtant, il était là, examinant les cartes comme s'il préparait une simple promenade dominicale.

Il avait dû sentir ses yeux sur lui, car il passa un bras autour de Cathy et l'attira contre lui. Maintenant qu'ils s'étaient retrouvés, elle savourait chaque instant qu'ils partageaient, gravant dans sa mémoire le moindre regard, la moindre caresse. Bientôt, il lui serait arraché. Déjà, il se préparait à entrer dans ce qui ressemblait à un piège mortel.

Il l'embrassa sur le dessus de la tête. Puis, à regret, il se pencha de nouveau sur le plan.

— Ce n'est pas le système électronique qui m'inquiète, dit-il. Ce sont les hommes. Les vigiles.

Milo désigna Polowski d'un mouvement du menton.

— Je continue à penser que notre copain du FBI devrait obtenir un mandat de perquisition et faire une descente à Viratek.

— Ouais, c'est ça, grogna Polowski. Le temps que l'ordre soit passé par le juge et par Dafoe et par le cousin de votre tante Minnie, Viratek aura transformé le labo en une fabrique de lait maternisé. Non, il faut qu'on se débrouille pour entrer par nos propres moyens. Sans que personne n'en sache rien.

Il regarda Ollie.

— Et vous êtes sûr que cette seule preuve nous sera suffisante ?

Ollie fit oui de la tête.

— Une fiole fera l'affaire. Ensuite je l'apporterai à un labo de renom afin d'avoir confirmation qu'il s'agit bien de la variole, et le dossier sera béton.

— Ils n'auront aucun recours ?

— Aucun. Le virus est officiellement éradiqué. Une entreprise qui serait surprise à expérimenter avec une souche active du virus signerait ipso facto son arrêt de mort.

— Ça me plaît, ça, approuva Polowski. C'est imparable. Aucun des brillants avocats travaillant pour le compte de Viratek ne pourra le

contester.

— Mais d'abord, il faut se procurer cette fiole, dit Ollie. Et telles que les choses se présentent, ça paraît impossible. A moins de tenter une attaque à main armée.

Pendant un moment inquiétant, Polowski sembla réellement prendre cette éventualité en considération.

— Non, dit-il. Ça passerait mal devant les tribunaux.

— Sans compter, ajouta Ollie, que je refuse de tirer sur un être humain. C'est contre mes principes.

— Les miens aussi, renchérit Milo.

— Mais le vol est acceptable, dit Ollie.

Polowski jeta un coup d'œil à Victor.

— Vous m'avez l'air d'avoir de hautes valeurs morales.

Victor sourit.

— Héritage des années soixante.

— J'ai l'impression que nous revenons à la case départ, observa Cathy. Nous devons voler le virus.

Elle se concentra sur le plan du site, repérant la clôture électrifiée qui entourait l'ensemble du complexe. La route menait tout droit à l'entrée principale. A l'exception d'un chemin de terre permettant l'accès des pompiers et portant la mention « non entretenu », aucune autre issue n'était visible.

— Bon, dit-elle. Admettons que tu arrives à franchir le portail. Il reste deux portes codées, deux vigiles postés à des endroits différents et des faisceaux laser. Sois réaliste.

— Les portes ne posent pas de problème, dit Victor. Ce sont les deux gardes qui me préoccupent.

— Et si on faisait diversion, suggéra Milo. En mettant le feu, par exemple ?

— Pour alerter les pompiers ? répliqua Victor. Ce n'est pas une bonne idée. Par ailleurs, j'ai eu affaire au garde de nuit à l'entrée principale. Je le connais. Il n'enfreint jamais le règlement, ne quitte jamais son poste. A la moindre manœuvre douteuse, il déclenchera l'alarme.

— Peut-être que Milo pourrait bidouiller un badge, proposa Ollie. Tu sais, comme il faisait pour nous fournir de faux permis de conduire...

— Il falsifiait des papiers d'identité ? s'étonna Polowski.

— Oh, je changeais juste la date de naissance pour nous donner légalement le droit de boire de l'alcool, protesta Milo.

— Tu faisais aussi de remarquables faux passeports, dit Ollie. J'en avais un du royaume de Booga Booga. Il m'a même permis de passer la douane à Athènes.

— Ah oui ?

Polowski parut impressionné.

— Qu'en dites-vous, Holland ? Vous croyez que ça pourrait marcher ?

— Impossible. Le vigile a la liste du personnel autorisé. Si un visage ne lui est pas familier, il vérifiera.

— Mais il doit y avoir quelques personnes qu'il laisse passer automatiquement !

— Oui, bien sûr. Les gros bonnets. Ceux qu'il reconnaît...

Victor s'interrompit soudain et fixa Cathy des yeux.

— Seigneur. Peut-être que ça pourrait fonctionner.

Il suffit à Cathy d'un seul regard pour lire dans les pensées de Victor.

— Non, dit-elle, ce n'est pas si simple. Il m'est indispensable de voir le sujet. J'ai besoin de moulages de son visage, de photos détaillées prises sous tous les angles...

— Oui, mais tu pourrais le faire. Tu en as l'habitude.

— Ça fait peut-être illusion au cinéma. Mais là, il s'agirait d'un face-à-face !

— De nuit, à travers les vitres d'une voiture. Ou par une caméra de vidéosurveillance. Si tu arrivais à me faire passer pour un des patrons...

— De quoi parlez-vous ? intervint Polowski.

— Cathy est une experte du maquillage artistique. Vous savez, les effets spéciaux, dans les films d'horreur.

— Mais ça n'a rien à voir ! protesta Cathy.

Cette fois, il y allait de la vie de Victor. Non, il ne pouvait pas exiger cela d'elle. Si les choses tournaient mal, elle se sentirait responsable. Avoir la mort de l'homme qu'elle aimait sur la conscience était plus qu'elle n'en pourrait supporter.

Elle secoua la tête, priant pour qu'il lise la détermination dans son regard.

— Les enjeux sont trop importants, insista-t-elle. Ce n'est pas aussi simple que le... le tournage des *Visqueux*.

— C'est vous qui avez fait *Les Visqueux* ? s'exclama Milo. Formidable, ce film !

— D'ailleurs, dit Cathy, ce n'est pas si facile de copier un visage. Il faut que je prenne un moulage, afin que la reproduction soit vraiment fidèle. Et pour ça, j'ai besoin du modèle.

— Vous voulez dire en chair et en os ? demanda Polowski.

— Exactement. En chair et en os. Et je doute fort qu'un des patrons de Viratek reste assis tranquillement pendant que je lui applique du plâtre sur le visage.

Un long silence s'ensuivit.

— Il y a un problème, en effet, commenta Milo.

— Pas nécessairement.

Tous les regards se tournèrent vers Ollie.

— A quoi penses-tu ? demanda Victor.

— A un type avec qui je travaille de temps en temps. Au labo...

Ollie leva les yeux, en souriant avec un air d'autosatisfaction.

— Il est vétérinaire.

* * *

Les événements des dernières semaines avaient pesé lourdement sur Archibald Black, si lourdement qu'il éprouvait des difficultés à accomplir les tâches quotidiennes les plus banales. Le simple fait de prendre sa voiture pour aller à Viratek et en revenir lui paraissait une épreuve insurmontable. Et puis, s'asseoir à son bureau et affronter sa secrétaire en faisant comme si rien, absolument rien, ne le préoccupait était quasiment au-dessus de ses forces. Il était un homme de science, pas un comédien.

Ni un criminel.

C'est pourtant ainsi qu'on le qualifierait, si jamais l'on apprenait quelles expériences étaient pratiquées dans le bâtiment C. Son instinct lui dictait de fermer ce labo, de détruire le contenu des incubateurs. Mais Matthew Tyrone insistait pour que le travail continue. Ils étaient si près du but. Après tout, la Défense avait financé le projet, et était en droit d'exiger un produit. L'affaire Victor Holland n'était qu'un problème mineur, qui ne tarderait pas à être résolu. Il fallait mener le projet à terme.

« Facile à dire pour Tyrone, pensa Black. Tyrone n'a pas de conscience pour le tourmenter. »

Ces pensées l'avaient torturé toute la journée. Maintenant, tout en rangeant ses dossiers dans sa serviette, il était animé du désir de fuir à jamais le bureau luxueusement meublé de teck et de cuir, de se noyer dans un travail anodin et anonyme. C'est avec un soupir de soulagement qu'il franchit la sortie.

Il faisait nuit quand il s'engagea dans son allée de gravier. Sa maison, un cube de verre et de bois de cèdre niché parmi les arbres, donnait une impression de froideur et aurait bien eu besoin d'une touche féminine. Peut-être devrait-il appeler sa voisine Muriel ? Elle semblait toujours apprécier un petit dîner impromptu en tête à tête. Son esprit mordant et ses délicieuses salades faisaient presque oublier qu'elle avait soixante-quinze ans. Quel dommage que sa génération à lui n'ait pas produit beaucoup de femmes de ce genre !

Il descendit de la voiture et se dirigea vers la porte d'entrée. A mi-

chemin, il entendit un « pfuitt » étouffé et, presque au même instant, il sentit une vive piqûre dans le cou. Instinctivement, il s'asséna une tape ; sa main rencontra quelque chose qui se détacha. Avec stupeur, il contempla la fléchette et se demanda comment elle avait bien pu venir se ficher dans son cou. Cependant, sa clarté d'esprit n'était pas affectée. Puis il constata qu'il éprouvait des difficultés à voir, que l'obscurité de la nuit virait au noir le plus profond, que ses jambes se dérobaient sous lui et l'entraînaient dans une sorte de borbier. Sa serviette lui échappa et tomba par terre.

« Je suis en train de mourir, pensa-t-il. Est-ce que quelqu'un trouvera mon corps ? »

Ce fut sa dernière pensée consciente avant qu'il s'effondre sur le sol jonché de feuilles.

— Il est mort ?

Ollie se pencha et écouta la respiration d'Archibald Black.

— Il est tout à fait vivant, mais hors d'état de nuire.

Il regarda Polowski et Victor.

— Allez, déplaçons-le. Il ne restera endormi qu'une heure environ.

Victor lui saisit les jambes, Ollie et Polowski l'attrapèrent par les bras. Ensemble, ils portèrent l'homme inconscient sur quelques dizaines de mètres à travers les bois, jusqu'à la clairière où la camionnette était garée.

— Vous... Vous êtes sûr que nous avons une heure ? demanda Polowski, le souffle court.

— A peu près, dit Ollie. Le sédatif est destiné à de grands animaux, alors la dose est approximative. Et le gars est plus lourd que je le pensais.

Ollie était hors d'haleine.

— Hé, Polowski, il est en train de glisser. Vous voulez bien le porter correctement ?

— Mais c'est ce que je fais ! Je crois que son bras droit est plus lourd que le gauche.

La portière latérale de la camionnette coulissa. Ils hissèrent Black à bord et la refermèrent aussitôt. Une lumière très vive éclairait l'intérieur, mais l'homme endormi ne remua pas un cil.

Cathy s'agenouilla à côté de lui et examina son visage d'un œil critique.

— Tu penses que tu peux le faire ? demanda Victor.

— Oh, oui, je peux le faire, répondit-elle. La question est de savoir si toi, tu pourras passer pour lui.

Elle balaya du regard le corps de Black, puis leva les yeux vers Victor.

— Il me paraît avoir à peu près ta taille et ta stature. Il faudra que

je te fonce les cheveux et que je redessine leur ligne d'implantation. Je crois que tu feras l'affaire.

Elle se tourna vers Milo, qui tenait son appareil photo à la main.

— Faites vos prises de vue. Plusieurs clichés sous tous les angles. J'ai besoin de beaucoup de détail dans les cheveux.

Tandis que le flash de Milo crépitait, Cathy enfila une paire de gants et un tablier. Elle désigna un drap.

— Il faut me le couvrir complètement, ordonna-t-elle, à l'exception du visage. Je ne tiens pas à ce qu'il se réveille couvert de plâtre.

— A supposer qu'il se réveille un jour, observa Milo, en regardant d'un air préoccupé le corps inerte de Black.

— Oh, ne t'inquiète pas, il va se réveiller, dit Ollie. A l'endroit même où nous l'avons trouvé. Et si nous faisons les choses convenablement, M. Archibald Black ne saura jamais ce qui lui est tombé dessus.

* * *

Ce fut la pluie qui réveilla Archibald Black. Les gouttes glacées ruisselaient sur son visage et pénétraient dans sa bouche ouverte. En gémissant, il se retourna et sentit le gravier s'enfoncer dans son épaule. Même dans son état semi-comateux, il était conscient que quelque chose n'allait pas. Progressivement, il passa en revue toutes les incohérences de la situation : la pluie qui tombait du plafond, le gravier dans son lit, le fait qu'il s'était couché sans ôter ses chaussures.

Enfin, il recouvra complètement ses esprits. Stupéfait, il découvrit qu'il était assis dans son allée, avec sa serviette par terre à côté de lui. La pluie tombait maintenant à verse ; et il fallait qu'il se mette à l'abri. Moitié rampant, moitié marchant, Black parvint à gravir les marches du porche et à rentrer dans la maison.

Une heure plus tard, au chaud dans sa cuisine, une tasse de café à la main, il essaya de reconstituer la chronologie de la soirée. Il se souvenait d'avoir garé sa voiture et pris sa serviette. Apparemment, il avait réussi à remonter une partie de l'allée. Et ensuite... quoi ?

Une vague douleur vint le titiller. Il se frotta le cou. C'est alors qu'il se souvint que quelque chose d'étrange s'était produit, juste avant qu'il ne perde conscience. Quelque chose en rapport avec sa douleur au cou.

Il alla vers le miroir et regarda. Il y avait bien une trace de piqûre. Une idée absurde lui traversa l'esprit : des vampires... Mais, en bon scientifique, il chercha une explication rationnelle.

Dans le panier à linge sale, il repêcha sa chemise humide. Il repéra avec inquiétude une tache de sang sur le col. Puis il en trouva la

cause : une vulgaire épingle de couturière. Elle était encore accrochée au tissu. C'était sans doute un oubli du pressing. Il la tenait, son explication : une épingle l'avait piqué au cou et il s'était évanoui sous l'effet de la douleur.

Sceptique, il jeta sa chemise par terre. Demain matin, à la première heure, il irait se plaindre auprès d'Impec Nettoyage à sec, et exigerait qu'on lui nettoie son costume gratuitement.

* * *

— Même avec un mauvais éclairage, tu auras de la chance si tu passes, dit Cathy.

Elle recula de quelques pas et posa sur Victor un long regard critique. Elle tourna lentement autour de lui, inspectant les cheveux plus foncés, le visage remodelé, la nouvelle couleur d'yeux. Le résultat était aussi ressemblant que possible, mais ne la satisfaisait pas. Il ne la satisferait jamais, dans la mesure où c'était la vie même de Victor qui était en jeu.

— A mon avis, c'est le portrait craché de l'autre, commenta Polowski. Quel est le problème maintenant ?

— Le problème est que je me rends compte tout d'un coup que c'est de la folie. Je propose qu'on laisse tomber.

— Vous l'avez peaufiné tout l'après-midi. Jusqu'à la moindre tache de rousseur sur le nez. Comment pourriez-vous mieux faire ?

— Je ne sais pas. J'ai un mauvais pressentiment.

Elle regarda les quatre hommes en silence.

Ollie secoua la tête.

— L'intuition féminine. Il peut se révéler dangereux de l'ignorer.

— Eh bien, mon intuition me dit que ça va marcher, déclara Polowski. Et je pense que nous n'avons pas d'autre option. C'est notre seule chance de les coincer.

Cathy se tourna vers Victor.

— C'est toi qui risques ta vie. La décision t'appartient.

Elle aurait voulu le supplier de renoncer à son projet, de rester auprès d'elle, en sécurité. Mais elle savait, à voir l'expression dans ses yeux, que sa décision était déjà prise et que, même si elle le souhaitait de tout son être, il ne serait jamais complètement à elle.

— Cathy, dit-il. Ça va marcher. Il faut que tu le croies.

— La seule chose que je croie, répondit-elle, c'est que tu vas te faire tuer. Et je ne veux pas être là pour le voir.

Sans ajouter un mot, elle tourna les talons et sortit.

Dehors, sur le parking du Rockabye Motel, elle resta dans

l'obscurité, les bras serrés autour de la poitrine. Elle entendit la porte se fermer et des pas sur le macadam.

— Tu n'as pas besoin de rester, dit-il. Il y a toujours cette plage au Mexique. Tu peux t'envoler ce soir, échapper à toute cette horreur.

— Tu veux que je parte ?

— Oui.

Elle haussa les épaules, avec une nonchalance mal feinte.

— D'accord. Je suppose que c'est parfaitement logique. J'ai rempli ma fonction.

— Tu m'as sauvé la vie. Le moins que je puisse faire, c'est d'assurer ta sécurité. J'ai une dette envers toi.

Elle se tourna vers lui.

— C'est ce qui compte le plus pour toi, Victor ? Le fait de payer ta dette ?

— Ce qui compte pour moi, c'est que tu risques d'être prise au milieu de tirs croisés. Je suis prêt à pénétrer dans l'enceinte de Viratek. Je suis prêt à commettre beaucoup d'actes stupides. Mais je ne suis pas disposé à te voir blessée, ou pire. Tu peux comprendre ça ?

Il l'attira contre lui, dans le refuge si chaud et si sûr de ses bras.

— Cathy, Cathy. Je ne suis pas fou. Je n'ai pas envie de mourir. Mais je ne vois pas d'autre solution.

Elle appuya son visage contre la poitrine de Victor, écouta les battements de son cœur, si réguliers. Elle avait peur de penser que ce cœur pourrait cesser de battre, que ces bras pourraient ne plus la serrer. S'il était assez courageux pour entreprendre ce projet insensé, ne pouvait-elle pas trouver en elle le même courage ? Elle avait fait tout ce chemin avec lui, songea-t-elle. Comment envisager de reculer maintenant, alors qu'elle l'aimait plus fort que jamais ?

La porte du motel s'ouvrit et la lumière de la chambre éclaira le parking.

— Gersh, dit Ollie. Il se fait tard. Si tu veux y aller, il faut que nous partions maintenant.

Victor continuait à regarder Cathy.

— Alors, demanda-t-il. Veux-tu qu'Ollie te conduise à l'aéroport ?

— Non.

Elle redressa les épaules.

— Je viens avec vous.

— C'est vraiment ce que tu souhaites ? En es-tu sûre ?

— Je ne suis sûre de rien, ces jours-ci. Mais sur ce point, ma décision est prise. Je reste.

Elle réussit à sourire.

— Tu peux avoir besoin de moi au cas où ton masque tomberait.

— J'ai besoin de toi pour infiniment plus que cela.

— Gersh ?

Victor saisit la main de Cathy. Elle se laissa faire.

— On arrive, annonça-t-il. Tous les deux.

* * *

— J'approche du portail. Un vigile à l'entrée. Personne d'autre en vue. Vous me recevez ?

— Parfaitement bien, dit Polowski.

— O.K. Souhaitez-moi bonne chance.

— On reste à l'écoute. Allez, on vous dit « m... »...

Polowski éteignit le micro et regarda les autres.

— Bon, ça y est, il est en route.

« Vers quoi ? » se demanda Cathy. Elle jeta un coup d'œil à ses compagnons. Ils étaient là tous les quatre, serrés dans la camionnette. Ils s'étaient garés à quelque huit cents mètres de l'entrée de Viratek. Suffisamment près pour recevoir les messages émis par Victor, mais trop loin pour lui être d'une quelconque utilité. Avec le micro, ils pouvaient suivre sa progression.

Ils pouvaient aussi suivre sa mort en direct.

En silence, ils attendirent qu'il franchisse le premier obstacle...

* * *

— Bonsoir, dit Victor en s'avançant jusqu'au portail.

Le vigile regarda par la fenêtre de sa guérite. Il avait à peu près trente ans, la casquette vissée sur le crâne, le col de l'uniforme bien boutonné. C'était Pete Zahn, l'homme qui ne jurait que par le règlement. Si quelqu'un risquait de faire échouer l'opération, c'était bien lui. Victor sourit courageusement, en priant pour que son masque ne craque pas. Il sembla durer une éternité, cet échange de regards. Puis, au grand soulagement de Victor, le garde lui rendit son sourire.

— Vous travaillez tard, docteur Black ?

— J'ai oublié quelque chose au labo.

— Ça doit être important, pour revenir jusqu'ici à minuit. Hein ?

— Les contrats du gouvernement. Il faut que je les renvoie dans les délais.

— Oui.

Le vigile lui fit signe de passer.

— Allez, bonne nuit.

Le cœur battant à tout rompre, Victor franchit la grille. Ce n'est qu'après s'être engagé sur le parking désert qu'il poussa un soupir de soulagement.

— J'appelle la base, dit-il dans le micro. Hé, les gars, parlez-moi !
— Nous sommes là, dit Polowski.
— Je me dirige vers le bâtiment, mais je ne suis pas sûr de pouvoir émettre à travers les murs. Alors si vous n'avez pas de nouvelles...
— On vous écoute.
— J'ai un message pour Cathy. Passez-la-moi.
Il y eut une pause, puis il entendit :

— Je suis là, Victor.
— Je voulais juste te dire une chose. Je vais revenir. Je te le promets. Tu me reçois ?

Ce n'était peut-être qu'un simple grésillement dans l'appareil, mais il lui sembla entendre des sanglots étouffés.

— Je te reçois.
— J'y vais, maintenant. Surtout, ne partez pas sans moi.
Il ne fallut pas plus d'une minute à Pete Zahn pour vérifier le numéro d'immatriculation d'Archibald Black. Il gardait un fichier dans la guérite, mais il ne s'y référait pas souvent car il possédait une excellente mémoire des chiffres. Il connaissait par cœur les numéros d'immatriculation de toutes les voitures des directeurs. C'était une petite gymnastique de l'esprit qu'il aimait bien pratiquer, un test qui témoignait de son intelligence. Et quelque chose dans la plaque minéralogique de la voiture du Dr Black lui paraissait suspect. Il trouva la fiche qu'il cherchait. C'était la bonne voiture, une berline Lincoln grise d'un modèle récent. Et il était quasiment sûr que c'était bien le Dr Black qui était assis au volant. Mais le numéro d'immatriculation était faux.

Il s'assit pour y réfléchir un instant, envisageant toutes les explications possibles. Soit Black conduisait simplement une autre voiture. Soit Black lui faisait une blague, le mettait à l'épreuve.

Ou alors, le conducteur n'était pas du tout Archibald Black.

Pete attrapa le téléphone. La meilleure façon d'en avoir le cœur net était d'appeler chez Black. Il était minuit passé, mais cela se justifiait. Si Black ne répondait pas, alors il y avait de fortes chances que ce soit bien lui qui conduisait la Lincoln. Mais s'il répondait, cela signifierait qu'il se passait quelque chose de bigrement anormal, auquel cas le patron voudrait en être informé.

Deux sonneries. Puis une voix ensommeillée lui répondit.

— Allô ?
— Pete Zahn à l'appareil, le gardien de nuit de Viratek. Est-ce que je suis bien chez le Dr Black ?
— Oui.
— Vous êtes bien le Dr Archibald Black ?

— Ecoutez, il est très tard. Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas comment vous dire ça, monsieur, mais...

Pete s'éclaircit la voix.

— Votre sosie vient de franchir la grille de Viratek en voiture...

* * *

— J'ai passé la porte d'entrée. Je suis dans le couloir qui va vers l'aile de haute sécurité. Au cas où quelqu'un m'écouterait.

Victor ne s'attendait pas à une réponse, et il n'en entendit aucune. Le bâtiment était un monstre de béton, conçu pour durer éternellement. Il doutait fort que des signaux radio puissent traverser l'épaisseur de ces murs. Même s'il était seul depuis le moment où il avait franchi la grille, il avait au moins eu le réconfort de savoir ses amis à portée de voix, attentifs à sa progression. Maintenant, il était vraiment seul.

Il se dirigea d'un pas normal jusqu'à la porte marquée « Accès réservé au personnel autorisé ». Une caméra était accrochée au plafond, l'objectif dirigé droit sur lui. Il l'ignora délibérément et concentra son attention sur les touches du Digicode fixé au mur. Les chiffres que Jerry avait indiqués lui avaient permis de franchir la porte d'entrée ; la seconde combinaison serait-elle le sésame pour ouvrir celle-ci ? Il enfonça les sept touches avec des doigts moites de transpiration. Une onde de panique le secoua lorsqu'un bip se fit entendre et qu'il lut le message qui s'affichait sur l'écran : « Code de sécurité erroné. Accès refusé. »

Il sentait la sueur s'accumuler sous son masque. S'était-il trompé dans les numéros ? Avait-il simplement interverti deux chiffres ? Il savait que quelqu'un l'observait, en se demandant sans doute pourquoi il mettait si longtemps à ouvrir. Cette fois, il appuya sur les touches lentement. Il se raidit, anticipant le bip d'alarme. A son immense soulagement, il n'y en eut pas.

Un nouveau message apparut : « Code de sécurité accepté. Entrez. »

Il pénétra dans le sas.

Troisième obstacle, pensa-t-il soulagé, tandis que la porte se refermait derrière lui. Maintenant, la dernière ligne droite...

Une autre caméra était installée dans un angle. Conscient que l'objectif était braqué sur lui, il traversa la pièce et se dirigea vers la porte intérieure. Lorsqu'il tourna la poignée, une alarme retentit...

Et maintenant, que faire ? se demanda-t-il. C'est alors qu'il remarqua la lumière rouge au-dessus de la porte et l'avertissement « Réseau laser activé ». Il lui fallait une clé pour le désactiver, il n'y

avait aucun moyen d'y échapper pour accéder au labo.

L'heure était venue de jouer ses dernières cartes, de faire preuve de culot. Il tâta ses poches, puis les retourna et fit face à la caméra.

— Hé, ho ! fit-il, en faisant des signes la main.

Une voix lui répondit par un Interphone.

— Vous avez un souci, docteur Black ?

— Oui. Je n'arrive pas à retrouver mes clés. J'ai dû les laisser à la maison...

— Je peux désactiver les lasers depuis le poste de garde.

— Ah, merci. Je ne sais vraiment pas ce qui s'est passé.

— Pas de problème.

Aussitôt, la lumière rouge s'éteignit. Victor actionna la poignée avec circonspection ; la porte s'ouvrit sans difficulté. Il fit un petit geste en direction de la caméra et pénétra dans la dernière pièce.

Il fut soulagé de constater qu'il n'y avait aucune caméra à l'intérieur, ou tout au moins il n'en remarqua pas. « Je peux enfin souffler un instant », se dit-il. Il passa rapidement le labo en revue. Il vit une batterie ahurissante de matériel futuriste — pas seulement les centrifugeuses et les microscopes qu'il s'attendait à trouver, mais des instruments qu'il n'avait jamais vus auparavant, tous flambant neufs. Il traversa le sas de décontamination, passa la hotte à flux laminaire et alla droit aux incubateurs. Il ouvrit la trappe.

Des fioles de verre tintèrent dans leurs compartiments. Il en prit une. Le liquide qu'elle contenait était rosé. L'étiquette portait la mention « Lot N° 341. Actif. »

« C'est sûrement ça », pensa-t-il. C'est ce qu'Ollie lui avait dit de chercher. Cette substance de tous les cauchemars, ce tueur de l'ombre, distillé dans des éléments microscopiques.

Il préleva deux fioles, les rangea dans un étui à cigarettes spécialement rembourré, et glissa le tout dans sa poche. Mission accomplie, se dit-il, en refaisant le chemin en sens inverse. Il ne lui restait plus qu'à regagner sa voiture. Et ensuite, champagne...!

Il était à mi-distance de la porte du labo lorsque l'alarme retentit.

Il s'immobilisa, assourdi par la sonnerie stridente.

— Docteur Black, dit la voix du vigile à travers un Interphone invisible. Ne bougez pas, s'il vous plaît. Restez exactement où vous êtes.

Victor se retourna comme un fou, cherchant à localiser le haut-parleur.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai reçu l'ordre de vous arrêter. Si vous voulez bien attendre, je vais...

Victor ne chercha pas à en savoir davantage et se précipita vers la porte. Au moment où il l'ouvrait, il entendit les lasers se déclencher et

il sentit quelque chose lui fouetter le bras. Il passa la première porte, traversa l'antichambre en courant, franchit la porte codée et déboula dans le hall.

Partout, des alarmes se mettaient en marche. Le bâtiment tout entier était devenu une immense caisse de résonance. A sa droite, il vit l'entrée principale. Non, pas par là, c'était le poste de garde...

Il prit sur sa gauche et courut vers ce qui, espérait-il, était une issue de secours. Quelque part derrière lui, une voix cria « Halte ! » Il l'ignora et poursuivit sa course. A l'extrémité du couloir, il appuya sur la barre métallique de la porte coupe-feu et se retrouva dans une cage d'escalier. Pas de sortie, seulement des volées de marches menant aux étages inférieurs et supérieurs. Il ne voulait pas être fait comme un rat au sous-sol. Il grimpa quatre à quatre.

Un étage plus haut, il entendit s'ouvrir la porte du rez-de-chaussée. De nouveau, une voix aboya :

— Halte, ou je tire !

Du bluff, pensa-t-il.

Un coup de feu éclata, et son écho résonna contre les murs de béton.

C'était sérieux. Il poussa la porte du premier étage. Le couloir desservait une rangée de portes. Laquelle ouvrir ? Il n'avait pas le temps de réfléchir. Il s'engouffra dans la troisième pièce et referma doucement la porte derrière lui.

Dans la pénombre, il distingua l'éclat de l'acier inoxydable et des éprouvettes. Un autre labo. Mais celui-ci possédait une grande fenêtre, éclairée à cet instant par la lumière de la lune, au-dessus d'une des paillasses.

Du couloir vint le claquement d'une porte ouverte d'un coup de pied et la voix du garde qui criait :

— Ne bougez pas !

C'était sa dernière chance. Victor attrapa une chaise, la souleva et la projeta de toutes ses forces contre la fenêtre. La vitre se brisa, et une pluie de tessons s'abattit dans l'obscurité. Il ne prit même pas la peine de regarder où il allait tomber. Les muscles bandés pour se protéger de l'impact, il sauta par la fenêtre et atterrit dans un enchevêtrement de buissons.

— Halte ! cria une voix au-dessus de lui.

Il n'en fallut pas plus à Victor pour se relever. Il traversa la pelouse à toute vitesse pour chercher refuge parmi les arbres. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit qu'il n'était pas suivi. Le garde n'allait pas risquer de se rompre le cou en sautant par la fenêtre.

Il fallait qu'il arrive jusqu'à la grille...

Victor fit le tour du bâtiment en se frayant un chemin entre les

buissons et les arbres, pour gagner un bouquet de chênes. De là, il aurait une perspective très étendue sur l'entrée du site et au-delà. Ce qu'il vit le terrorisa.

Des projecteurs éclairaient l'entrée et les quatre voitures de sécurité qui la bloquaient. Une camionnette venait de les rejoindre. Le conducteur alla ouvrir le hayon. Deux bergers allemands en jaillirent et commencèrent à tourner autour de lui en aboyant.

Victor recula, s'enfonçant encore un peu dans la chênaie. Aucune issue possible, pensa-t-il en regardant la clôture surmontée de barbelés. Déjà, les aboiements se faisaient plus proches. A moins qu'il ne lui pousse soudain des ailes et qu'il s'envole, il était un homme mort...

— Il y a un problème ! s'écria Cathy en voyant passer la première voiture de la sécurité.

Polowski lui toucha le bras.

— Du calme. Ce n'est peut-être qu'une patrouille de routine.

— Non. Regardez !

A travers les arbres, ils distinguèrent trois autres véhicules.

Ollie marmonna un juron et s'empara du micro.

— Attendez !

Polowski arrêta son geste.

— Nous ne pouvons pas prendre le risque d'une transmission. Laissons-le nous contacter d'abord.

— S'il est en difficulté...

— Alors il le sait déjà. Laissez-lui une chance de s'en sortir tout seul.

— Mais s'il est pris au piège ? dit Cathy. Est-ce que nous allons rester là les bras croisés ?

— Nous n'avons pas le choix. Pas s'ils ont bloqué le portail...

— Bien sûr que nous avons le choix ! affirma Cathy en s'installant au volant.

— Qu'est-ce que vous faites, bordel ? demanda Polowski.

— Nous allons lui donner une chance de se battre. Si nous ne...

Tous se turent en entendant le grésillement du récepteur.

— J'ai l'impression que je suis fichu, les gars. Je ne vois pas d'issue. Vous me recevez ?

Ollie attrapa le micro.

— Cinq sur cinq, Gersh. Quelle est la situation ?

— Mauvaise.

— Précise.

— L'entrée est bloquée et éclairée comme un stade de foot. Des sirènes d'alarme de tous les côtés. Ils viennent de lâcher les chiens...

— Tu peux passer par-dessus la clôture ?

— Négatif. Elle est électrifiée. A basse tension, mais assez pour qu'elle soit infranchissable. Vous feriez bien de partir sans moi.

Polowski lui arracha le micro et aboya :

— Vous l'avez ?

Cathy se tourna et intervint à son tour.

— On s'en fout ! Demandez-lui plutôt où il est. Demandez-le-lui !

— Holland ? dit Polowski. Indiquez votre position.

— Sur le périmètre nord-est. La clôture fait tout le tour du site. Allez, en route. Je me débrouillerai...

— Dites-lui d'aller vers le côté est de la clôture, ordonna Cathy. Vers le milieu.

— Quoi ?

— Dites-le-lui, bon sang !

— Dirigez-vous vers le côté est, dit Polowski dans le micro. Mettez-vous au bord de la clôture, à peu près au milieu.

— Reçu.

Polowski regarda Cathy avec perplexité.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ?

— Ce véhicule est censé l'aider à s'échapper, non ? marmonna-t-elle en mettant le moteur en marche. Je propose que nous l'utilisions.

Elle passa brutalement la première, fit demi-tour et lança la voiture sur la route.

— Hé, vous prenez la direction inverse ! cria Milo.

— Pas du tout. Il y a une voie d'accès pompiers quelque part par ici, sur la gauche. La voici.

Elle bifurqua sur ce qui n'était guère plus qu'un chemin de terre. Ils avancèrent en cahotant, dans des craquements de branches mortes, et la violence des secousses mit leur colonne vertébrale à rude épreuve.

— Comment avez-vous découvert cette route admirable ? parvint à ironiser Polowski.

— Elle figurait sur la carte. Je l'ai vue quand nous avons étudié les plans de Viratek.

— Mais où mène-t-elle ?

— Jusqu'à la clôture est. C'était l'ancienne voie d'accès au chantier du site. J'espère qu'elle est encore suffisamment dégagée pour permettre le passage.

— Et après, que se passe-t-il ?

Ollie soupira.

— Mieux vaut ne pas demander.

Cathy braqua pour éviter un buisson et heurta de plein fouet un arbrisseau, projetant ses passagers au bas de leur siège.

— Désolée, marmonna-t-elle.

Elle fit marche arrière et reprit le chemin.

— Ça ne devrait plus être loin, maintenant.

Soudain, ils virent une chaîne qui leur barrait la route. Aussitôt, Cathy éteignit ses phares. Dans l'obscurité, elle pouvait entendre les chiens aboyer, de plus en plus proches. Où était-il ?

Puis ils l'aperçurent, ombre fugitive éclairée par la lune. Il courait. Quelque part sur le côté, un homme criait et un coup de feu claqua.

— Attention, préparez-vous ! cria Cathy.

Elle boucla sa ceinture de sécurité et agrippa le volant. Après quoi elle appuya sur l'accélérateur.

La camionnette fit un bond en avant, fila à travers les broussailles et se jeta sur la clôture. La chaîne se relâcha, des étincelles crépitèrent dans la nuit. Cathy passa la marche arrière, recula et accéléra de nouveau.

La clôture céda ; les barbelés griffèrent le pare-brise.

— On est passés ! dit Ollie.

Il ouvrit la portière coulissante et cria :

— Vite, Gersh, allez, vite !

La silhouette zigzagua à travers l'herbe. Des détonations fusaient de toute part. Il fit un dernier saut par-dessus les barbelés et trébucha.

— Allez, Gersh, grouille-toi !

Des balles vinrent cribler la carrosserie de la camionnette.

Victor parvint à se relever. Ils entendirent un bruit de tissu qui se déchirait, et soudain ils le virent tendre la main vers eux, afin qu'ils l'aident à se hisser à bord, en sécurité.

La portière claqua. Cathy fit demi-tour et appuya sur l'accélérateur.

Ils foncèrent à travers les broussailles et par-dessus les ornières. Une nouvelle salve atteignit le véhicule, mais Cathy n'en avait cure. Ses efforts pour revenir sur la grand-route mobilisaient toute son attention. Les coups de feu diminuèrent. Enfin, la camionnette quitta le chemin de terre pour retrouver la surface goudronnée de la route. Cathy fit demi-tour et lança le moteur à plein régime, pressée de s'éloigner le plus possible de Viratek.

Au loin, une sirène hurla.

— Nous avons de la compagnie, observa Polowski.

— Et je vais où, maintenant ? gémit Cathy.

Viratek était derrière eux et le son des sirènes venait de devant.

— Je ne sais pas ! Sortez-nous de là !

Les voitures de police étaient encore cachées par les arbres, mais elle pouvait entendre les sirènes approcher.

— Nous laisseront-elles passer ? Ou bien nous obligeront-elles à nous rabattre ?

Presque trop tard, elle aperçut une clairière sur le côté. Une

impulsion soudaine la poussa à quitter la route pour s'engager sur le sentier qui y menait. La camionnette cahota sur la terre broussailleuse.

— Ne me dites pas, gémit Polowski, que c'est un accès pour les pompiers.

— Taisez-vous ! répliqua-t-elle en se dirigeant vers un bouquet d'arbres. D'un coup de volant, elle gara la camionnette derrière les futaies et éteignit ses feux.

Juste à temps. Quelques secondes plus tard, deux voitures de police les dépassaient à toute vitesse. Elle retint sa respiration en écoutant les sirènes s'estomper. Puis, dans l'obscurité, elle entendit Milo dire doucement :

— Son nom est Jane Bond.

Hésitant entre rire et pleurs, Cathy se retourna, tandis que Victor enjambait le dossier du siège avant pour venir s'asseoir à côté d'elle. Aussitôt, elle se retrouva dans ses bras et leur étreinte étouffa le bruit de ses sanglots. Il l'embrassa sur les joues, puis sur les lèvres, qui cessèrent de trembler dès qu'elles entrèrent en contact avec les siennes.

Derrière eux, quelqu'un s'éclaircit la gorge.

— Euh, Gersh, tu ne crois pas que nous devrions bouger d'ici ? demanda Ollie.

La bouche de Victor était encore plaquée sur celle de Cathy.

— D'accord, murmura-t-il sans quitter la jeune femme du regard.

Il l'attira de nouveau à lui pour un dernier baiser.

— Mais est-ce que l'un de vous veut bien prendre le volant ?

* * *

— C'est maintenant que la situation devient dangereuse, dit Polowski.

Il avait pris la relève et conduisait en direction de San Francisco. Cathy et Victor étaient assis à l'avant avec lui, tandis que Milo et Ollie dormaient, recroquevillés à l'arrière comme deux chiots exténués. La radio, dont les boutons diffusaient une lumière verte dans l'obscurité, distillait doucement de la musique country.

— Nous détenons enfin la preuve, poursuivit Polowski. Tout ce qu'il nous faut pour les coincer. Ils doivent se sentir pris à la gorge. Prêts à faire n'importe quoi. A partir de maintenant, mes amis, on va jouer au chat et à la souris !

Comme si ce n'était pas déjà le cas, pensa Cathy en se blottissant un peu plus contre Victor. Elle aurait tellement voulu qu'ils puissent se retrouver un peu en tête à tête. Faute de temps, il n'y avait pas eu de retrouvailles émues ni de tendres aveux. Ils avaient passé les deux dernières heures à faire un trajet épuisant sur des routes secondaires,

en essayant d'éviter la police. La nouvelle du cambriolage de Viratek avait certainement été transmise aux autorités. La police californienne devait déjà être sur les dents et rechercher une camionnette endommagée à l'avant.

Polowski avait raison. La situation devenait de plus en plus critique.

— Aussitôt que nous serons à San Francisco, il faudra confier les fioles à deux labos différents, pour avoir deux confirmations indépendantes. Pour dissiper tous les doutes. Vous en connaissez de fiables, Holland ?

— A New Haven, un mec avec qui j'étais à la fac. Il est responsable du labo de l'hôpital. On peut lui faire confiance.

— Il est à Yale ? Très bien. Ça aura du poids.

— Ollie a un copain à l'université de San Francisco. Il se chargera du second échantillon.

— Et quand nous aurons les rapports d'analyses, je connais un journaliste qui adore qu'on vienne lui susurrer à l'oreille des informations top secret.

Polowski donna une petite tape au volant pour manifester sa satisfaction.

— Viratek, annonça-t-il, vous êtes morts.

— Vous aimez ça, n'est-ce pas ? demanda Cathy.

— Travailler du bon côté de la loi ? Disons que ça me met du baume au cœur. Ça vous oblige à garder l'esprit vif et les pieds en mouvement. Ça aide à rester jeune.

— Ou à mourir jeune, rétorqua Cathy.

Ce qui fit rire Polowski.

— Ah, les femmes ! Elles ne comprennent jamais l'intérêt du jeu.

— En effet, je ne le comprends pas, mais vraiment pas du tout !

— Je parie que Holland, lui, sait de quoi je parle. Il vient de connaître la plus forte poussée d'adrénaline de sa vie. Pas vrai ?

Victor ne répondit pas. Il gardait le regard fixé sur le ruban noir de la route qui s'étirait devant leurs phares.

— Alors, insista Polowski, ce n'était pas excitant ? D'atteindre l'enfer et d'en revenir, en sachant que vous ne pouviez compter que sur votre intelligence pour vous en sortir ?

— Non, dit Victor doucement. Parce que ce n'est pas encore terminé.

Le sourire de Polowski s'estompa. Il se concentra de nouveau sur sa conduite.

— Presque, rectifia-t-il. C'est presque terminé.

Ils passèrent un panneau de signalisation. San Francisco n'était plus qu'à vingt kilomètres.

A 4 heures du matin, les étoiles n'étaient plus que des têtes d'épingle dans un ciel délavé par l'éclairage urbain. Cinq êtres fatigués étaient attablés dans un café autour de tasses fumantes et de viennoiseries. Seul, un homme aux yeux injectés de sang et aux mains tremblantes occupait une autre table. Au comptoir, la serveuse était plongée dans la lecture d'un journal. Derrière elle, le percolateur gargouillait.

— A la santé des Instrumentistes Discordants, déclara Milo en levant sa tasse. Toujours le meilleur ensemble de la Californie.

Tous l'imitèrent.

— A la santé des Instrumentistes Discordants !

— Et à notre nouvelle et valeureuse recrue, poursuivit Milo. La belle... L'intrépide...

— Oh, je vous en prie, dit Cathy

Victor lui passa un bras autour de l'épaule.

— Allez, détends-toi et accepte cet hommage. Tout le monde n'a pas l'honneur de devenir membre de ce groupe extrêmement sélectif.

— La seule condition, c'est de jouer mal d'un instrument de musique.

— Mais je ne joue d'aucun instrument.

— Pas de problème.

Ollie saisit la feuille de papier gras sous la pile de viennoiseries et en recouvrit son peigne de poche.

— Un mirliton.

— Ça tombe bien, fit remarquer Milo. Justement, c'était l'instrument de Lily.

— Oh...

Elle prit le peigne. L'instrument de Lily... On en revenait toujours à elle, le fantôme éternellement présent. Soudain, l'esprit festif s'était envolé, comme emporté par le vent froid de l'aurore. Elle jeta un coup d'œil à Victor. Il contemplait par la vitre les rues à l'éclairage clinquant. A quoi pensait-il ?

Elle porta le peigne à ses lèvres et fredonna une version parfaitement discordante de « Vive le vent ». Tous rirent et applaudirent, même Victor. Mais quand les applaudissements se turent, elle vit la tristesse et la lassitude dans son regard. Doucement, elle reposa le mirliton sur la table.

Dehors, un camion de livraison passa en trombe. Il était 5 heures ; la ville s'ébrouait.

— Bon, les amis, dit Polowski, en jetant sur la table un dollar de

pourboire. Nous avons un journaliste de talent à sortir du lit. Puis, vous et moi...

Il regarda Victor.

— Nous avons quelques livraisons à faire. A quelle heure part le vol de United Airlines pour New Haven ?

— A 10 h 15, répondit Victor.

— O.K. Je m'occupe d'acheter les billets. Entre-temps, voyez si vous pouvez vous bricoler une nouvelle moustache, ou quelque chose.

Polowski jeta un regard à Cathy.

— Vous l'accompagnez, n'est-ce pas ?

— Non, dit-elle en regardant Victor.

Elle espérait une réaction. Quelle qu'elle soit. Ce qu'elle lut dans ses yeux fut une sorte de soulagement. Et, curieusement, de la résignation.

Il n'essaya pas de la faire changer d'avis. Il demanda simplement :

— Où comptes-tu aller ?

Elle haussa les épaules.

— Peut-être que je devrais m'en tenir à notre plan initial, tu sais, aller vers le Mexique. Rester avec Jack un moment. Qu'en penses-tu ?

Il avait la possibilité de l'arrêter. La possibilité de dire qu'il ne la laisserait pas partir, ni maintenant ni jamais. S'il l'aimait vraiment, c'est exactement ce qu'il dirait.

Son cœur se serra quand il hocha simplement la tête et répondit :

— Je pense que c'est une bonne idée.

Elle refoula ses larmes avant que quiconque puisse les voir. Avec un sourire indifférent, elle se tourna vers Ollie.

— Donc quelqu'un va devoir me déposer quelque part. Quand est-ce que vous et Milo partez ?

— Tout de suite, j'imagine, dit Ollie, l'air perplexe. Puisque notre boulot est pratiquement terminé.

— Vous m'embarquez ? Je peux prendre un bus à Palo Alto.

— Pas de problème. Vous pouvez même occuper la place d'honneur à l'avant.

— A condition de ne pas lui laisser le volant, ajouta Milo. Je veux faire le trajet en douceur, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Polowski se leva.

— Bon, dans ce cas nous sommes prêts. Chacun sait où aller, alors en route !

Dehors, dans la rue déjà bruyante en raison de la circulation matinale, et à quelques pas de leurs amis qui les attendaient, Cathy et Victor se dirent au revoir. L'endroit se prêtait mal à des adieux sentimentaux. C'était peut-être mieux ainsi. Au moins, elle pourrait

partir avec un semblant de dignité. Au moins, il ne lui faudrait pas entendre, de la bouche de Victor, la cruelle vérité. Elle s'éloignerait simplement en conservant l'illusion qu'il l'aimait. Que, durant les brefs instants qu'ils avaient partagés, elle était parvenue, ne serait-ce qu'un peu, à trouver une place dans son cœur.

— Tu es sûre que ça va aller ? demanda-t-il.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Et toi ?

— Je m'en sortirai.

Il enfonça ses mains dans ses poches, le regard lointain.

— Tu vas me manquer, dit-il. Mais je sais qu'il n'est pas raisonnable que nous restions ensemble. Pas dans ces circonstances. De toute façon, je te ferai savoir quand le danger sera écarté. Quand tu pourras rentrer chez toi.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on verra, dit-il doucement.

Ils échangèrent un baiser maladroit, convenu, car leurs amis les observaient. Il n'y avait là aucune passion, simplement un contact dépourvu de toute sensualité avec les lèvres d'un homme qui dit au revoir. Lorsqu'ils se séparèrent, elle vit à travers ses larmes s'estomper le visage de Victor.

— Prends soin de toi, dit-elle.

Puis, redressant les épaules, elle tourna les talons et se dirigea vers Ollie et Milo.

— Ça y est ? demanda Ollie.

— Ça y est.

D'un geste brusque elle passa la main sur ses yeux.

— Je suis prête.

* * *

— Parlez-moi de Lily, dit Cathy.

Les premières lueurs de l'aube striaient déjà le ciel lorsqu'ils longèrent les rangées de maisons du quartier de Pacifica, les falaises où les vagues venaient se briser dans des envolées de mouettes.

— Que voulez-vous savoir ? demanda Ollie, les yeux fixés sur la route.

— Quel genre de femme était-elle ?

— C'était quelqu'un de gentil, répondit Ollie. Et d'intelligent. Sans doute la plus futée de notre groupe, bien qu'elle n'ait jamais cherché à impressionner les gens. En tout cas, beaucoup plus futée que Milo.

— Et nettement plus agréable à regarder qu'Ollie, ajouta une voix venant de l'arrière.

— Une femme bien, vraiment généreuse. Quand elle et Gersh se sont mariés, je me souviens de m'être dit : « Il est tombé sur une

perle. »

Il jeta un coup d'œil à Cathy, remarquant soudain son silence.

— Bien sûr, ajouta-t-il promptement, tous les hommes ne veulent pas une perle. En ce qui me concerne, je sais que je serais plus heureux avec une femme un peu plus excentrique.

Il adressa un grand sourire à Cathy.

— Quelqu'un, par exemple, qui serait capable de foncer sur une clôture électrifiée au volant d'une camionnette, juste pour s'amuser.

C'était gentil, ce commentaire destiné à lui remonter le moral. Mais il ne parvint pas à effacer sa douleur.

Elle se cala dans son siège et regarda le ciel s'éclaircir. Elle avait tellement besoin de partir ! Elle pensa au Mexique, à la mer tiède et au sable chaud, à la saveur du poisson frais et au parfum du citron vert. Elle se jetterait à corps perdu dans le travail sur ce nouveau film. Evidemment, Jack serait présent, Jack, traînant partout avec lui sa dernière maîtresse en date, mais maintenant cela lui était indifférent. Jack ne pourrait jamais plus la faire souffrir. Elle avait dépassé ce stade. Plus aucun homme ne la ferait jamais souffrir.

Le trajet jusqu'à la maison de Milo lui sembla interminable.

Quand ils s'engagèrent enfin dans son allée, l'aube s'était transformée en une belle matinée lumineuse et froide. Milo descendit de la camionnette et resta un moment à cligner des yeux au soleil.

— Alors, les gars, dit-il par la fenêtre du véhicule. C'est ici que nos routes se séparent.

Il regarda Cathy.

— Direction le Mexique ?

Elle fit oui de la tête.

— Puerto Vallarta. Et vous ?

— Je vais rejoindre ma mère en Floride. Peut-être l'emmener faire un tour à Disney World. Tu veux venir, Ollie ?

— Une autre fois. Je vais d'abord dormir un peu.

— Tu ne sais pas ce que tu loupes. Eh bien, quelle aventure ! Je regrette presque qu'elle soit terminée.

Milo se dirigea vers sa maison. Arrivé sur le porche, il se retourna et leur fit un signe de la main.

— A un de ces jours !

Puis il referma la porte derrière lui.

Ollie se mit à rire.

— Milo et sa mère ensemble ? Disney World ne sera plus jamais pareil. Prochain arrêt, la gare routière, ajouta-t-il en s'apprêtant à remettre le contact. J'ai juste assez d'essence pour y arriver.

Il n'eut pas le temps de tourner la clé.

Par la fenêtre ouverte, le canon d'un revolver arrêta son geste. Il était pointé sur sa tempe.

— Sortez, docteur Wozniak, ordonna une voix.

— Que... Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Ollie, la gorge nouée.

— Faites-le maintenant.

L'homme arma son revolver, et le son suffit à convaincre Ollie d'obtempérer.

— C'est bon, c'est bon ! Je sors !

Ollie descendit de la camionnette et s'écarta à reculons, les mains en l'air.

Cathy, à son tour, commença à sortir du véhicule, mais l'homme au revolver l'arrêta.

— Pas vous ! aboya-t-il. Vous, vous restez à l'intérieur.

— Ecoutez, dit Ollie. Vous pouvez la prendre, cette foutue bagnole. Vous n'avez pas besoin que madame...

— Oh, mais si... Dites à M. Holland que je prendrai contact avec lui. Pour discuter de l'avenir de Mme Weaver.

Il fit le tour et ouvrit la portière côté passager.

— Allez, au volant ! ordonna-t-il à Cathy.

— Non. Je vous en supplie...

Le canon du revolver s'enfonça dans son cou.

— Dois-je insister ?

En tremblant, elle se glissa derrière le volant. Ses genoux frôlèrent les clés, encore au contact. Bien que l'arme soit encore pointée sur son cou, c'étaient les yeux de l'homme qui retenaient l'attention de Cathy. Ils étaient noirs, sans expression. S'ils recelaient la moindre étincelle d'humanité, elle était si profondément enfouie qu'il était impossible de la distinguer.

— Démarrez !

— Où allons-nous ?

— Faire une petite promenade.

Elle mit le contact.

— Eh, cria Ollie en agrippant la portière. Vous ne pouvez pas faire ça !

— Non, Ollie, non ! hurla Cathy.

L'homme brandissait déjà son arme par la vitre baissée.

— Laissez-la partir, cria Ollie. Laissez-la...

Le coup de feu claqua.

Ollie tituba, le visage figé en un masque de stupeur.

Cathy se jeta sur le tireur. Mue par une rage animale, animée par son instinct de conservation, elle visa d'abord ses yeux. A la dernière seconde, il esquiva ses ongles. Ils lui labourèrent la joue jusqu'au sang. Avant qu'il ne réussisse à diriger son revolver contre elle, Cathy lui saisit le poignet, dans une tentative désespérée de le lui arracher. Mais

il le tenait fermement, et toute la force de Cathy ne parvint pas à écarter l'arme, à empêcher le canon de se braquer sur elle.

Ce fut la dernière image que son esprit enregistra : ce trou noir, tournant lentement pour viser son visage.

Soudain, elle sentit un coup, et la douleur explosa dans sa tête, décomposant le monde en des milliers d'étincelles.

Une à une, elles s'évanouirent pour faire place à l'obscurité la plus dense.

— Victor est là, dit Milo.

Ollie sembla mettre un temps infini pour réagir à leur présence. Victor se fit violence pour ne pas secouer son ami afin qu'il reprenne conscience, pour ne pas lui arracher les mots de la gorge. Il était obligé d'attendre, dans un silence que seuls venaient troubler le sifflement du respirateur et le gargouillis du tuyau d'aspiration. Enfin, Ollie remua et, les paupières à demi fermées, les yeux voilés par la douleur, essaya de distinguer les trois hommes debout à côté de son lit.

— Gersh. Je n'ai pas... pas pu...

Il s'arrêta, épuisé par le seul effort de parler.

— Doucement, Ollie, dit Milo. Prends ton temps.

— Essayé de l'empêcher. Il avait un revolver...

Ollie fit une nouvelle pause, rassemblant ses forces pour continuer.

Victor attendit avec appréhension les mots terribles qui allaient suivre. Dans un état de stupeur, il gardait encore l'espoir que ce que Milo lui avait dit n'était qu'une énorme erreur, que Cathy était à cet instant dans un bus qui l'emmenait quelque part où elle serait en sécurité. Deux heures plus tôt, il s'apprêtait à monter dans un avion pour New Haven. Puis, à la porte d'embarquement de United Airlines, on lui avait remis un message — adressé au passager Sam Polowski, au nom duquel son billet avait été émis — qui tenait en trois mots : « Appelez Milo immédiatement. »

Le passager Sam Polowski n'embarqua pas sur le vol.

Deux heures, pensa-t-il avec angoisse. Que lui aura-t-on fait subir au cours de ces deux longues heures ?

— Cet homme, demanda Polowski, à quoi ressemblait-il ?

— Pas bien vu. Cheveux foncés. Visage un peu maigre.

— Petit ? Grand ?

— Grand.

— Et il est parti au volant de la camionnette ?

Ollie fit oui de la tête.

— Et Cathy ? bredouilla Victor, incapable de se contenir plus longtemps. Il ne lui a pas fait de mal ? Elle n'est pas blessée ?

Il y eut une pause, qui parut à Victor un interminable supplice. Ollie posa sur lui un regard lugubre.

— Je ne sais pas.

C'était ce que Victor pouvait espérer de mieux, car cela n'excluait pas l'éventualité qu'elle soit toujours en vie.

Pris d'une agitation soudaine, il se mit à arpenter la chambre.

— Je sais ce qu'il veut, dit-il. Je sais ce que je dois lui donner...

— Vous ne parlez pas sérieusement, protesta Polowski. C'est notre seule preuve ! Vous ne pouvez pas y renoncer...

— C'est pourtant exactement ce que je vais faire.

— Vous ne savez même pas où le joindre !

— C'est lui qui entrera en contact avec moi.

Il se tourna vers Milo.

— Il surveillait probablement ta maison depuis le début. En attendant que l'un de nous apparaisse. C'est là qu'il appellera.

— S'il appelle, observa Polowski.

— Il le fera.

Victor toucha la poche de sa veste, où se trouvaient toujours les deux fioles subtilisées chez Viratek.

— J'ai ce qu'il veut. Il a ce que je veux. Je crois que nous sommes prêts à conclure un marché.

* * *

Un soleil aveuglant, impitoyable, lui brûlait les yeux. Elle essaya de lui échapper, de serrer les paupières encore plus fort pour empêcher ses rayons de lui transpercer le cerveau, mais la lumière la poursuivait sans répit.

— Réveillez-vous. Réveillez-vous, bon sang !

Elle sentit de l'eau glacée sur son visage, puis toussa et revint à elle. Elle s'efforça de distinguer le visage penché au-dessus d'elle. Au début, elle ne perçut qu'un ovale sombre qui se détachait sur le cercle de lumière aveuglante. Puis l'homme recula et elle vit les yeux noirs comme l'obsidienne, la bouche qui se réduisait à un trait. Un hurlement commença à monter dans sa gorge, instantanément brisé par le canon froid du revolver sur sa joue.

— Pas un son, dit-il. Compris ?

Terrorisée, elle acquiesça en silence.

— Parfait.

L'homme éloigna le revolver de sa joue et le rengaina sous sa veste.

— Levez-vous.

Elle obéit. La pièce se mit aussitôt à tourner. Elle s'assit, la tête

entre les mains, la peur momentanément noyée par les vagues de nausée. La crise ne dura que quelques instants. Quand la douleur s'estompa, Cathy prit conscience d'une seconde présence, un homme massif et large d'épaules qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Il était assis un peu en retrait, en silence, mais ne perdait pas des yeux le moindre de ses mouvements. La pièce elle-même était petite et dépourvue de fenêtres. Cathy était incapable de dire s'il faisait jour ou nuit. Le mobilier se résumait à une chaise, une table et le lit de camp sur lequel elle était assise. Le sol était une dalle de béton brut. Une cave, sans doute... Elle n'entendait aucun son venant de l'extérieur ni à l'intérieur du bâtiment. Etaient-ils encore à Palo Alto ? Ou à des centaines de kilomètres de là ?

L'homme assis sur la chaise se croisa les bras et sourit. En d'autres circonstances, elle aurait peut-être trouvé ce sourire charmant. Mais à cet instant, il lui parut effroyablement inhumain.

— Elle semble suffisamment réveillée, déclara-t-il. Pourquoi ne poursuivez-vous pas, monsieur Savitch ?

L'intéressé surgit au-dessus d'elle.

— Où est-il ?

— Qui ? demanda-t-elle.

Sa réponse lui valut une gifle violente. Elle retomba en arrière sur le lit.

— Encore un essai, dit-il, en la tirant pour la remettre en position assise. Où est Victor Holland ?

— Je n'en sais rien.

— Vous étiez ensemble.

— Nous... nous avons rompu.

— Pourquoi ?

Elle porta la main à sa bouche. La vue du sang sur ses doigts la réduisit momentanément au silence.

— Pourquoi ?

— Il...

Elle baissa la tête. Doucement, elle dit :

— Il ne voulait pas de moi.

Savitch émit un ricanement.

— Il s'est vite lassé de vous, hein ?

— Oui, murmura-t-elle. Probablement.

— Je me demande pourquoi.

Elle frissonna tandis que Savitch promenait un doigt le long de sa joue, de son cou. Il s'arrêta au premier bouton de son chemisier.

« Non, pria-t-elle en silence. Pas ça. »

A son grand soulagement, l'homme sur la chaise intervint brusquement.

— Tout ça ne nous mène à rien.

Savitch se tourna vers lui.

— Avez-vous une autre suggestion, monsieur Tyrone ?

— Oui. Essayons de l'utiliser différemment.

La peur au ventre, Cathy regarda Tyrone se diriger vers la table à jouer et ouvrir une sacoche.

— Puisque nous ne pouvons pas aller à lui, dit-il, nous le ferons venir à nous.

Il se tourna vers Cathy et lui sourit.

— Avec votre aide, bien entendu.

Elle contempla le téléphone portable qu'il tenait.

— Je vous l'ai dit, je ne sais pas où il est.

— Je suis sûr que l'un de ses amis saura où le trouver.

— Il n'est pas idiot. Il ne viendra pas...

— Vous avez raison. Il n'est pas idiot.

Tyrone commença à composer un numéro.

— Mais c'est un homme qui a une conscience. C'est là un défaut tout aussi dangereux que la bêtise.

Il fit une pause, puis parla dans le combiné.

— Allô ? Monsieur Milo Lam ? J'ai un message que je vous demande de transmettre de ma part à Victor Holland. Dites-lui que j'ai en ma possession quelque chose qui lui appartient. Quelque chose que je ne garderai plus très longtemps...

— C'est lui ! souffla Milo. Il veut négocier.

Victor sauta sur ses pieds.

— Passe-le-moi...

— Attendez !

Polowski lui attrapa le bras.

— Pas de précipitation. Pensez à ce que nous...

Victor libéra son bras et arracha le téléphone à Milo.

— Holland à l'appareil, aboya-t-il dans le combiné. Où est-elle ?

A l'autre bout, la voix marqua une pause, un silence destiné à montrer qui menait le jeu.

— Elle est avec moi. Elle est vivante.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Il vous faut me croire sur parole.

— Au diable, votre parole ! Je veux une preuve.

De nouveau, il y eut un silence. Puis, à travers les grésillements sur la ligne, une autre voix se fit entendre, si faible, si apeurée qu'il en eut le cœur serré.

— Victor, c'est moi.

— Cathy ?

Il cria presque de soulagement.

— Cathy, tu n'as rien ?

— Je... Je vais bien.

— Où es-tu ?

— Je ne sais pas... Je crois...

Elle s'arrêta. Le silence était un supplice.

— Je ne suis pas sûre.

— Il ne t'a pas fait de mal ?

— Non.

« Elle ne me dit pas la vérité, pensa-t-il. Il lui a fait quelque chose... »

— Cathy, je te promets. Ça va aller. Je te jure que je...

— Parlons affaires.

L'homme avait repris la communication.

Victor, furieux, agrippait le combiné.

— Si vous lui faites du mal, si vous la touchez, je jure que je...

— Vous n'êtes pas en position d'exiger quoi que ce soit.

Victor sentit une main lui saisir le bras. Il se retourna et croisa le regard de Polowski. « Gardez la tête froide, lut-il dans ses yeux. Faites ce qu'il vous dit. Concluez un marché. C'est le seul moyen de gagner du temps. »

Hochant la tête, Victor tenta de se dominer. Quand il reprit la parole, sa voix était redevenue calme.

— O.K. Vous voulez les fioles ? Elles sont à vous.

— Ce n'est pas assez.

— Alors prenez-moi avec. Un échange. Ça vous convient ?

— Ça me convient. Vous et les fioles en échange de sa vie.

Un cri d'horreur interrompit le dialogue.

— Non ! hurla Cathy, quelque part dans le fond. Ne fais pas ça, Victor. Ils vont te...

A travers le récepteur, Victor entendit le bruit sourd d'un coup, suivi de gémissements de douleur. Il perdit tout contrôle. Il hurlait maintenant, lançait des bordées d'injures, suppliait pour que l'homme cesse de faire mal à Cathy. Aveuglé par la rage, il ne pouvait plus penser correctement.

De nouveau, Polowski lui prit le bras, le secoua. En soufflant, Victor le regarda à travers un rideau de larmes. Puis il déglutit, ferma les yeux, et rassembla suffisamment de courage pour demander ;

— Quand voulez-vous faire l'échange ?

— Cette nuit. A 2 heures du matin.

— Où ?

— Palo Alto est. Le vieux Saracen Theater.

— Mais il est fermé. Depuis une...

— Il sera ouvert. Rien que pour vous, Holland. Et si je repère quelqu'un d'autre dans les parages, la première balle sera pour votre amie. Compris ?

— Je veux une garantie. Je veux avoir l'assurance que vous ne lui...

Un silence lui répondit, suivi quelques secondes plus tard de la tonalité.

Lentement, il raccrocha.

— Alors ? Quel est le marché ? interrogea Polowski.

— 2 heures du matin. Le Saracen Theater.

— Une demi-heure. Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps pour monter un...

— J'y vais seul.

Milo et Polowski le regardèrent.

— Pas question, dit Polowski.

Victor attrapa sa veste dans le placard. Il donna une petite tape à sa poche ; l'étui à cigarettes était bien là où il l'avait laissé. Il se tourna vers la porte.

— Mais Gersh, protesta Milo. Il va te tuer !

Victor s'arrêta sur le seuil.

— Probablement, dit-il doucement. Mais c'est la seule chance pour Cathy de s'en sortir. Et c'est un risque que je dois prendre.

* * *

— Il ne viendra pas, dit Cathy.

— Fermez-la, aboya Matt Tyrone en la poussant.

Tandis qu'ils avançaient dans l'allée jonchée de débris de verre à l'arrière du théâtre, Cathy se creusait la tête pour essayer de trouver un moyen de saboter ce rendez-vous fatal. Car il serait fatal, pas seulement pour Victor, mais pour elle aussi. Les deux hommes qui l'escortaient maintenant dans l'obscurité n'avaient pas la moindre intention de la laisser en vie. Tout ce qu'elle pouvait espérer, c'était que Victor s'en sorte vivant. Elle devait faire l'impossible pour lui donner un maximum de chances de sauver sa peau.

— Il détient déjà toutes les preuves contre vous, dit-elle. Vous croyez qu'il y renoncerait juste pour moi ?

Tyrone jeta un coup d'œil à Savitch.

— Et si elle avait raison ?

— Holland viendra, affirma Savitch. Je connais son mode de fonctionnement. Il ne va pas laisser la petite dame sur le carreau.

Savitch caressa la joue de Cathy avec une douceur trompeuse.

— Pas quand il saura précisément ce que nous comptons lui faire.

Cathy eut un mouvement de recul, dégoûtée par son contact. « Et si vraiment il ne venait pas ? pensa-t-elle. S'il prenait la décision la plus raisonnable et qu'il me laissait mourir ? »

Elle ne pourrait pas le lui reprocher.

Tyrone la poussa dans l'escalier jusqu'à l'entrée de l'édifice.

— Entrez. Allez, remuez-vous.

— Je ne vois rien ! protesta-t-elle, en tâtonnant le long d'un couloir d'une obscurité totale.

Elle trébucha sur des cartons, effleura quelque chose qui ressemblait à de lourdes tentures.

— Il fait trop noir...

— Alors, que la lumière soit, déclara une nouvelle voix.

Les projecteurs s'allumèrent soudain, si vifs qu'ils l'aveuglèrent un instant. Elle leva une main pour se protéger les yeux. Malgré la réverbération, elle parvint à discerner la silhouette d'un troisième homme, qui avait surgi au-dessus d'elle. Derrière lui, le sol semblait disparaître dans un gouffre noir.

Ils se trouvaient sur une scène de théâtre. A l'évidence, aucun acteur ne s'était produit sur ces planches depuis des années. Des rideaux en lambeaux pendaient des poutres comme des toiles d'araignée. Des vestiges de décor, des panneaux représentant les murailles d'un château médiéval envahies de lierre, étaient inclinés à un angle absurde contre le mur du fond, entre une paire de balais.

— Des problèmes, Dafoe ? demanda Tyrone.

— Aucun, dit le nouvel arrivant. J'ai fait des repérages. Une porte à l'entrée du bâtiment, une derrière la scène. Les issues de secours sont cadenassées. Si nous bloquons les deux portes, il sera piégé.

— Je vois que le FBI est à la hauteur de sa réputation.

Dafoe, affichant un sourire de satisfaction, baissa la tête humblement.

— Je sais à quel point le Cow-boy est exigeant.

— A nous deux, madame Weaver.

Tyrone poussa Cathy vers une chaise placée directement sous le projecteur.

— Nous allons vous installer là où il vous verra le mieux. Au milieu de la scène.

Ce fut Savitch qui la ligota à la chaise. Il savait exactement ce qu'il faisait. Elle n'avait aucun espoir de réussir à dégager ses mains de nœuds aussi serrés, aussi professionnels.

Il recula, satisfait de son travail.

— Avec ça, elle ne bougera pas d'ici, dit-il.

Puis, se ravisant, il déchira un morceau de ruban adhésif toilé et le

lui appliqua sans ménagement sur la bouche.

— Pour parer à toute mauvaise surprise, ajouta-t-il.

Tyrone jeta un coup d'œil à sa montre.

— Moins le quart. En position, messieurs.

Les trois hommes disparurent dans l'ombre, laissant Cathy seule au milieu de la scène vide. Le projecteur braqué sur son visage était aussi chaud que le soleil de midi. Elle pouvait déjà sentir les gouttes de transpiration se former sur son front. Bien qu'elle ne puisse pas voir les trois hommes, elle parvenait à les localiser au son de leur voix. Tyrone n'était pas loin. Savitch se trouvait au fond du théâtre, près de l'entrée principale du bâtiment. Et l'homme répondant au nom de Dafoe s'était placé quelque part au-dessus, dans l'une des loges au balcon. Trois lignes de tir différentes. Aucun moyen de s'échapper.

« Victor, ne fais pas cette folie, pensa-t-elle. Ne t'avise pas de venir... »

Et s'il ne venait pas ? Elle ne pouvait pas supporter d'envisager cette éventualité non plus, car elle impliquait qu'il l'abandonnait. Qu'il ne tenait pas suffisamment à elle pour tenter de la sauver.

Elle ferma de nouveau les yeux pour faire barrage à la lumière du projecteur, aux larmes qui montaient. « Je t'aime. Je supporterais n'importe quoi, même cette épreuve, si je savais que tu m'aimais aussi. »

Ses mains étaient engourdis à cause des liens qui les entravaient. Elle essaya d'assouplir les nœuds en remuant les poignets ; le frottement de la corde n'eut pas d'autre effet que de lui mettre les chairs à vif. Elle faisait des efforts surhumains pour rester calme, mais chaque seconde qui passait semblait décupler les battements de son cœur. Une goutte de sueur roula le long de sa tempe.

Quelque part, dans l'épaisseur de l'obscurité en face d'elle, une porte s'ouvrit et se referma en grinçant. Des pas se firent plus proches, délibérément lents. Elle s'efforça de nouveau d'accommoder dans la lumière éblouissante du projecteur, mais elle ne parvint à distinguer qu'une ombre ténue et mouvante parmi les ombres.

Le plancher grinça derrière elle, tandis que Tyrone avançait dans les coulisses.

— Restez où vous êtes, monsieur Holland, dit-il.

Un autre projecteur s'alluma brusquement, aveuglant Victor. Il se tenait à mi-chemin du couloir central, silhouette solitaire prisonnière d'un cercle de lumière.

« Il est venu me chercher ! pensa-t-elle. Je le savais, quelque part je savais qu'il le ferait... »

Si seulement elle avait pu crier, le prévenir de la présence des deux autres hommes ! Mais le ruban adhésif la bâillonnait si fermement qu'elle n'émit qu'un faible gémissement.

— Laissez-la partir, ordonna Victor.

— Nous voulons d'abord quelque chose que vous détenez.

— J'ai dit : laissez-la partir !

— Vous n'êtes pas vraiment en position d'exiger quoi que ce soit.

Tyrone sortit des coulisses et s'avança sur la scène. Cathy tressaillit lorsqu'elle sentit le canon glacé du revolver sur sa tempe.

— Allez, voyons ce que vous avez, Holland, dit Tyrone.

— Libérez-la d'abord.

— Je pourrais vous tuer l'un et l'autre et être débarrassé de vous une fois pour toutes.

— C'est donc de ça qu'il s'agit ? hurla Victor. Utiliser les dollars de l'Etat pour assassiner des civils ?

— Tout est une affaire de coût et de bénéfice. Il est possible que quelques civils doivent mourir maintenant. Mais si ce pays s'engage dans la guerre, pensez un peu à tous les Américains qui seront sauvés.

— Je pense aux Américains que vous avez déjà tués.

— Des sacrifices nécessaires, monsieur Holland. Mais je doute que vous compreniez. Avez-vous jamais assisté à la mort d'un soldat, d'un camarade, Holland ? Alors vous ne pouvez pas connaître le sentiment d'impuissance qu'on éprouve à voir de braves jeunes Américains, issus de nos bonnes villes américaines, réduits en charpie. Avec cette arme, cela n'arrivera plus. Ce seront nos ennemis qui mourront, pas nous.

— Qui vous a donné l'autorité ?

— Je me la suis donnée moi-même.

— Et qui diable êtes-vous ?

— Un patriote, monsieur Holland ! Je me charge des boulots que personne d'autre au gouvernement ne voudrait toucher. Quelqu'un dit : « Dommage que nos armes ne soient pas plus meurtrières. » Et là, j'interviens aussitôt pour en faire développer une nouvelle. Ils n'ont même pas besoin de me le demander. Ils peuvent prétendre n'être au courant de rien.

— Alors vous n'êtes qu'un bouc émissaire ?

Tyrone haussa les épaules.

— C'est ce qui fait un bon soldat. Etre disposé à monter en première ligne, quitte à y laisser sa peau. Mais moi, je ne suis pas encore prêt à ça.

Cathy se contracta en entendant Tyrone libérer le chien de son arme. Le canon était toujours braqué sur sa tempe.

— Comme vous pouvez le voir, dit Tyrone, le jeu ne tourne pas exactement en sa faveur.

— D'un autre côté, fit remarquer Victor calmement, qu'est-ce qui vous prouve que j'ai apporté les fioles ? Et si elles étaient à l'abri quelque part, pendant que les médias se préparent à faire exploser l'affaire ? Si vous la tuez maintenant, vous ne le saurez jamais.

Tyrone baissa le revolver. Victor et lui se toisèrent un moment. Puis Tyrone mit la main dans sa poche et Cathy entendit cliquer un couteau à cran d'arrêt.

— Vous avez gagné cette manche, Holland, dit-il en coupant les liens.

Le retour brutal de la circulation dans ses mains fit presque mal à Cathy. Tyrone arracha le ruban adhésif qui la bâillonnait et la jeta de sa chaise.

— Elle est toute à vous !

Cathy descendit de la scène. Sur des jambes flageolantes, elle remonta l'allée centrale en direction du cercle de lumière, en direction de Victor. Il l'attira à lui et la serra dans ses bras. En sentant contre elle le cœur de Victor qui battait à tout rompre, elle comprit à quel point il était proche de la panique.

— Maintenant, à vous, Holland ! cria Tyrone.

— File, murmura Victor à Cathy. Echappe-toi.

— Victor, il y a deux autres hommes...

— Allez ! hurla Tyrone. Donnez-moi ces fioles !

Victor hésita. Il mit la main à sa poche et sortit l'étui à cigarettes.

— C'est moi qu'ils surveillent, chuchota-t-il. Va vers la porte. Allez. Fais-le...

Elle ne bougea pas, paralysée par l'indécision. Elle ne pouvait pas le laisser. Elle savait que les deux autres tireurs étaient embusqués dans l'obscurité, guettant leurs moindres gestes.

— Elle reste où elle est ! cria Tyrone. Allez, Holland, les fioles !

Victor avança d'un pas, puis d'un autre.

— Halte ! ordonna Tyrone.

Victor s'arrêta.

— Vous les voulez, oui ou non ?

— Posez-les par terre.

Lentement, Victor posa l'étui à cigarettes à ses pieds.

— Maintenant, faites-les glisser vers moi.

Victor poussa l'étui à cigarettes. Il glissa le long de l'allée et termina sa course dans la fosse d'orchestre.

Tyrone sauta au bas de la scène.

Victor commença à reculer. Tenant Cathy par la main, il la guida vers la sortie.

A l'instant même, le bruit de pistolets que l'on arme résonna à travers le théâtre. Instinctivement, Victor se retourna, pour tenter de repérer les autres tireurs. Mais à cause de la lumière aveuglante du projecteur, il lui était impossible de discerner quoi que ce soit avec précision.

— Vous ne partez pas encore, dit Tyrone, en se baissant pour ramasser l'étui à cigarettes.

Avec circonspection, il souleva le couvercle et examina le contenu en silence.

« Cette fois, ça y est, se dit Cathy. Maintenant qu'il a ce qu'il veut, il n'a aucune raison de nous garder en vie... »

Tyrone leva brusquement la tête et hurla :

— C'est un traquenard, c'est un traquenard ! Tuez-les !

Sa voix résonnait encore jusqu'au fond du théâtre lorsque, soudain, toutes les lumières s'éteignirent simultanément. L'obscurité était si impénétrable que Cathy avait toutes les peines du monde à s'orienter.

C'est alors que Victor la tira sur le côté, dans une rangée de fauteuils.

— Arrêtez-les ! hurla Tyrone dans le noir.

Les coups de feu semblaient partir de partout en même temps. Tout en avançant à quatre pattes le long de la rangée, ils pouvaient entendre les balles s'enfoncer dans le dossier en velours des fauteuils. Les tirs fusaient aléatoirement, et des rafales aveugles remplirent bientôt tout le théâtre.

— Arrêtez de tirer ! cria Tyrone. Repérez-les d'abord au son.

La fusillade cessa. Cathy et Victor demeurèrent immobiles dans l'obscurité, craignant que le moindre bruit trahisse leur position. Mis à part les battements de son propre cœur, Cathy n'entendait que le plus profond silence. Ils étaient piégés. Le moindre mouvement, et ils sauraient où ils se trouvaient.

Osant à peine respirer, Cathy tendit le bras et attrapa une de ses

chaussures. Prenant son élan, elle la jeta de toutes ses forces à travers la salle, au hasard. Le fracas provoqua une nouvelle fusillade. Dans le tumulte des balles qui ricochaient, Victor et Cathy réussirent à avancer jusqu'au bout de la rangée, pour émerger dans l'allée latérale.

De nouveau, les coups de feu s'interrompirent.

— Impossible de sortir, Holland ! hurla Tyrone. Les deux portes sont bloquées. C'est juste une question de temps...

Quelque part au-dessus, au balcon, une lumière tremblota. C'était Dafoe, qui tenait un briquet. La flamme s'éleva, projetant une lueur vive sur les ombres. Victor plaqua Cathy au sol, derrière un fauteuil.

— Je sais qu'ils sont là ! cria Tyrone. Tu les vois, Dafoe ?

Suivant l'orientation que Dafoe donnait à la flamme, les ombres se déplaçaient aussi, révélant de nouvelles formes, de nouveaux secrets.

— Je ne vais pas tarder à les repérer. Attends, je crois que je vois...

Un coup de feu claqua, et Dafoe se déporta brusquement sur le côté. La flamme de son briquet dansa bizarrement sur son visage au bord du balcon. Il essaya de se rattraper à la balustrade, mais le bois pourri céda sous son poids. Il tomba en avant, et son corps atterrit sur une rangée de fauteuils.

— Dafoe ! hurla Tyrone. Qui a...

Soudain, une grande flamme s'éleva du sol. Le briquet de Dafoe avait mis le feu aux tentures ! Les flammes se propagèrent rapidement sur toute la hauteur du lourd tissu de velours et ne tardèrent pas à gagner le faîtage. Aussitôt qu'elles entrèrent en contact avec le bois, celui-ci s'embrasa.

La lumière de l'incendie éclaira tout le théâtre, révélant Victor et Cathy, tremblants, accroupis dans l'allée latérale ; Savitch, posté près de l'entrée, le pistolet semi-automatique prêt à tirer ; et, sur la scène, Tyrone, dont les flammes accusaient l'expression démoniaque.

— Ils sont pour vous, Savitch ! lança Tyrone.

Savitch visa. Cette fois, il n'avaient aucun endroit où se cacher, aucune ombre pour les dissimuler. Cathy sentit Victor l'entourer de son bras, en une ultime étreinte protectrice.

La détonation du premier coup de feu les fit tressaillir tous deux. Un second suivit ; mais Cathy ne sentait toujours pas la douleur. Elle jeta un regard à Victor. Il avait les yeux fixés sur elle, comme s'il ne parvenait pas encore à croire qu'ils étaient vivants.

Ils virent Savitch tomber à genoux ; sur sa chemise, la tache de sang qui s'étendait peignait un tableau abstrait.

— C'est le moment, cria une voix. Tirez-vous, Holland !

Ils se retournèrent pour voir une silhouette familière qui se

découpait sur le feu. Comme par miracle, Polowski avait surgi de derrière les rideaux. Il pivota, les deux mains agrippant fermement son pistolet, et visa Tyrone.

Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente.

Tyrone tira le premier. L'impact de la balle renversa Polowski en arrière et l'envoya s'écraser contre les fauteuils de velours, que le feu commençait à consumer.

— Toi, tu sors ! aboya Victor, en poussant Cathy vers la sortie. Je vais le chercher.

— Victor, tu ne peux pas !

Mais il était déjà parti. A travers les tourbillons de fumée, elle pouvait le voir avancer à moitié accroupi entre les rangées de fauteuils.

— Il a besoin d'aide. Le temps est compté...

L'air était si chaud qu'il lui brûlait la gorge. En toussant, elle se jeta à terre et aspira quelques bouffées relativement peu chargées de fumée. Elle avait encore la possibilité de s'échapper. Il lui suffisait de ramper le long de l'allée jusqu'à la porte du théâtre. Son instinct lui dictait de se sauver, pendant qu'il en était encore temps.

Au lieu de cela, elle s'éloigna de la sortie et suivit Victor dans le brasier.

Elle pouvait tout juste distinguer sa silhouette, progressant avec difficulté le long d'un mur de flammes. Elle leva le bras pour protéger son visage de la chaleur. Clignant des yeux, elle rampa, s'approchant de plus en plus des flammes.

— Victor ! hurla-t-elle.

Le rugissement du feu lui répondit, auquel venait s'ajouter un autre son : le craquement sinistre du bois. Elle leva les yeux. Horrifiée, elle vit que les chevrons s'affaissaient et étaient sur le point de s'effondrer.

Paniquée, elle avança à l'aveuglette vers l'endroit où elle avait aperçu Victor. Il n'était plus visible. S'était-il déjà échappé ? Était-elle seule, prisonnière de ce brasier ?

Quelque chose lui heurta la joue. Elle fixa, d'abord sans comprendre, la main qui se balançait devant son visage. Son regard remonta le long du bras ensanglanté, jusqu'aux yeux sans vie de Dafoe. Son hurlement de terreur s'éleva dans le tourbillon de feu.

— Cathy ?

Elle se retourna en entendant Victor l'appeler. C'est alors qu'elle le vit, accroupi dans l'allée à quelques mètres d'elle. Il tenait Polowski par les bras et essayait de le traîner vers la sortie. Mais la chaleur et la fumée l'avaient épuisé, et il était sur le point de s'écrouler.

— Le toit va s'effondrer !

— Pars !

— Pas sans toi !

Elle avançait tant bien que mal et attrapa les pieds de Polowski. Ensemble, Victor et Cathy traînèrent leur fardeau sur la moquette qui commençait à prendre feu. Pas à pas, ils parvinrent presque jusqu'au bout de l'allée. Plus que quelques mètres avant de toucher au but !

— C'est bon, je le tiens, haleta Victor. Vas-y... Ouvre la porte.

Elle se leva et, à demi accroupie, se tourna vers la porte.

Matt Tyrone lui barrait le passage.

— Victor ! cria-t-elle dans un sanglot.

Victor, le visage couvert de sueur et de suie, se retourna. Son regard rencontra celui de Tyrone. Aucun des deux hommes ne prononça un mot. Ils savaient l'un et l'autre que le jeu tirait à sa fin. L'heure était venue d'y mettre définitivement un terme.

Tyrone leva son arme.

A l'instant même, un grand craquement se fit entendre. Tyrone leva la tête au moment où l'un des chevrons commença à s'affaïsser, produisant une pluie d'éclats de bois incandescents.

Cette seconde de distraction suffit à Cathy. Dans un mouvement de pur désespoir, elle se précipita sur les jambes de Tyrone, qui tomba en arrière. Le revolver lui échappa des mains et glissa sous une rangée de fauteuils.

Tyrone se releva aussitôt. Il lui envoya un coup de pied, qui atteignit Cathy dans les côtes. L'impact fut si violent qu'il lui coupa le souffle au point qu'elle ne put même pas émettre un cri de douleur. Elle resta à terre, en état de choc, totalement incapable de se dérober à d'autres coups.

Dans l'obscurité, elle discerna deux silhouettes qui se détachaient sur un océan de feu : Victor et Tyrone. Engagés dans une lutte sans merci, chacun essayant de saisir l'autre à la gorge. Tyrone asséna un coup de poing à Victor. Celui-ci recula de quelques pas en titubant. Tyrone le chargea comme un taureau. A la dernière seconde, Victor l'esquiva et Tyrone ne rencontra que le vide. Il trébucha et alla s'étaler de tout son long sur la moquette qui se consumait lentement. Fou de rage, il se remit debout, prêt à charger encore une fois.

Le craquement du bois qui s'effondrait lui fit lever la tête.

Son regard médusé était encore tourné vers le toit lorsque la poutre s'abattit sur lui.

Cathy essaya de crier le nom de Victor, mais aucun son ne sortit de sa gorge, trop sèche et douloureuse à cause de la fumée. Elle trouva cependant la force de se mettre à genoux. Polowski, allongé à côté d'elle, gémissait. Les flammes étaient partout, dansant sur le sol, grimpant le long des rares tentures qu'elles n'avaient pas encore atteintes.

Puis elle le vit, titubant vers elle à travers cette vision d'enfer. Il lui

attrapa le bras et la poussa vers la sortie.

Dieu sait comment ils réussirent à atteindre la porte en traînant Polowski derrière eux. Toussant, suffoquant, ils le tirèrent jusqu'à l'autre côté de la rue. Arrivés là, ils s'écroulèrent.

Le ciel nocturne s'embrasa soudain, tandis qu'une explosion secouait le théâtre. Le toit s'effondra, dégageant des flammes si hautes qu'elles semblaient atteindre le ciel. Victor protégea Cathy de son corps quand les vitres de l'immeuble au-dessus d'eux volèrent en éclats et retombèrent en pluie sur le trottoir.

Pendant un moment, ils n'entendirent que le bruit des flammes qui crépitaient. Puis, quelque part au loin, une sirène hurla.

Polowski remua et gémit.

— Sam ! s'exclama Victor en tournant son attention vers le blessé. Comment vous vous sentez, mon vieux ?

— J'ai... j'ai un point de côté...

— Vous allez vous en tirer.

Victor sourit nerveusement.

— Ecoutez. Vous entendez ces sirènes ? Les secours vont arriver.

— Ouais.

Polowski, les yeux plissés par la douleur, regardait le ciel éclairé par l'incendie.

— Merci, Sam, dit Victor doucement.

— Fallait bien...

— Nous l'avons récupérée, non ?

Le regard de Polowski se tourna vers Cathy

— On s'est... bien débrouillés.

Victor passa une main sur son visage fatigué et noir de suie.

— Mais on est revenus à la case départ. J'ai perdu mes pièces à conviction...

— Milo...

— Tout est resté là-bas.

Victor embrassa du regard le vieux théâtre ravagé par le feu.

— Milo les a, chuchota Sam.

— Quoi ?

— Vous ne regardiez pas. Les ai données à Milo.

Victor se redressa, stupéfait.

— Vous êtes en train de me dire que vous les avez prises ? Que vous m'avez volé les fioles ?

Polowski fit oui de la tête.

— Espèce de...

— Victor ! intervint Cathy.

— Il a volé ma monnaie d'échange !

— Il nous a sauvé la vie !

Victor regarda Polowski, qui lui fit un sourire grimaçant.

— La dame a la tête sur les épaules, murmura-t-il. Vous feriez bien de l'écouter.

Le hurlement des sirènes, qui était devenu assourdissant, se tut brusquement. Des voix d'hommes perçaient le crépitement et le rugissement des flammes. Un pompier trapu sauta du camion et s'agenouilla à côté de Polowski.

— Qu'est-ce que nous avons là ?

— Blessure par balle, dit Victor. Et un patient qui fait le malin.

Le pompier hocha la tête.

— Pas de problème, monsieur. On a l'habitude des deux.

Le temps que Polowski soit chargé à bord d'une ambulance, le Saracen Theater n'était guère plus qu'un feu de camp finissant de mourir. Victor et Cathy regardèrent l'ambulance s'éloigner, entendirent les sirènes faiblir et le grésillement que produisait l'eau sur les flammes.

Il se tourna vers elle. Sans dire un mot, il la prit dans ses bras et l'étreignit fortement. Pendant un long moment, ils restèrent serrés ainsi, figures silencieuses dans un océan de flammes mourantes et de chaos. Ils étaient si exténués qu'ils ne savaient pas lequel des deux soutenait l'autre. Pourtant, malgré son épuisement, Cathy ressentit la magie de cet instant. Le spectacle du feu, des reflets qui dansaient sur les immeubles avoisinants était à la fois beau et macabre. Beau, effrayant et irrémédiable.

— Tu es venu me chercher, murmura-t-elle. Oh, Victor, j'avais si peur que tu ne viennes pas...

— Cathy, tu savais bien que je le ferais !

— Non, je ne savais pas. Tu détenais les preuves dont tu avais besoin. Tu aurais pu me laisser...

— Bien sûr que non !

Il planta un baiser sur ses cheveux roussis.

— Dieu merci, je n'avais pas encore embarqué. Sinon je me serais trouvé à des milliers de kilomètres, et toi, entre leurs mains.

Des pas crissèrent sur le trottoir parsemé de débris de verre.

— Excusez-moi, dit une voix. Etes-vous Victor Holland ?

Ils se retournèrent pour voir un homme dans une parka fripée, appareil photo en bandoulière, qui les observait.

— Qui êtes-vous ? demanda Victor.

L'homme tendit la main.

— Jay Wallace. *San Francisco Chronicle*. Sam Polowski m'a appelé. Il m'a dit qu'il y aurait des feux d'artifice par ici, au cas où ça m'intéresserait.

Il contempla les derniers vestiges du Saracen Theater en secouant la tête.

— Il semblerait que j'arrive après la bataille.

— Attendez. Sam vous appelé ? Quand ?

— Il y a peut-être deux heures. S'il n'était pas mon ex-beau-frère, j'aurais probablement raccroché. Voilà plusieurs jours qu'il me promettait un scoop, qu'il faisait des allusions sans rien me dire de précis. Ce soir, j'ai bien failli ne pas venir. C'est un sacré bout de chemin depuis San Francisco, vous savez.

— Il vous a parlé de moi ?

— Il m'a dit que vous aviez une histoire à raconter.

— N'est-ce pas le cas de tout le monde ?

— Certaines histoires sont meilleures que d'autres.

Le journaliste jeta un coup d'œil circulaire sur les environs.

— Alors, où il est, Sam ? Ou est-ce que le rigolo n'est même pas venu ?

— Ce rigolo, dit Victor, d'un ton où affleurait la colère, est un héros. Mettez ça dans votre article.

Un nouveau bruit de pas se fit entendre. Cette fois, c'étaient deux officiers de police qui approchaient. Cathy sentit les muscles de Victor se tendre lorsqu'il se tourna pour leur faire face.

Celui qui paraissait être le supérieur prit la parole.

— Nous venons d'être informés qu'un homme victime d'une blessure par balle avait été emmené aux urgences. Et que vous vous trouviez sur les lieux.

Victor acquiesça. La tension fit place à un épuisement insurmontable. Et à de la résignation. Il répondit calmement.

— J'étais présent, et si vous fouillez les décombres de ce bâtiment, vous trouverez trois autres corps.

— Trois ?

Les deux flics échangèrent un regard.

— Sacré feu d'artifice, marmonna le reporter.

— Monsieur, je crois que vous feriez bien de m'indiquer votre identité, dit le plus gradé des policiers.

— Mon nom...

Victor regarda Cathy. Elle lut dans ses yeux las un message qui disait : « Cette fois, c'est fini. Je dois leur dire qui je suis. Ils vont m'emmener loin de toi, et Dieu sait quand nous nous reverrons... »

Elle sentit la main de Victor resserrer son étreinte autour de la sienne. Elle resta agrippée à lui, sachant que chaque seconde qui passait les rapprochait du moment où il lui serait arraché.

Le regard toujours braqué sur le visage de Cathy il reprit :

— Mon nom est Victor Holland.

— Holland... Victor Holland ? dit le policier. N'est-ce pas vous...

Victor continuait à la regarder. Jusqu'à ce qu'on lui passe les menottes, jusqu'à ce qu'on l'emmène vers la voiture de police, il garda les yeux rivés sur elle.

Privée de son point d'ancrage, elle resta immobile, à frissonner parmi les braises mourantes.

— Madame, vous devez venir avec nous.

Elle leva les yeux vers le policier, stupéfaite.

— Quoi ?

— Hé, rien ne l'y oblige ! intervint Jay Wallace. Elle n'est pas accusée de quoi que ce soit.

— Taisez-vous, Wallace.

— Je m'occupe de la chronique juridique. Je connais ses droits !

Calmement, Catherine prit la parole.

— Aucune importance. Je vous accompagne, inspecteur.

— Attendez ! dit Wallace. Je veux d'abord lui parler ! J'ai juste quelques questions...

— Vous les lui poserez après, coupa le policier en prenant Cathy par le bras. Elle vous parlera une fois qu'elle nous aura parlé à nous.

Les policiers étaient polis, presque sympathiques. Peut-être parce qu'elle semblait accepter la situation avec docilité, peut-être parce qu'ils s'étaient rendu compte qu'elle était à bout de forces. Elle répondit à toutes leurs questions. Elle leur permit d'examiner les traces que les cordes avaient laissées sur ses poignets. Elle leur parla d'Ollie et de Sarah et des autres Catherine Weaver. Et pendant tout le temps qu'elle passa dans cette pièce du commissariat de police de Palo Alto, elle ne cessa d'espérer apercevoir Victor. Elle savait qu'il devait être à proximité. Est-ce que, au même instant, ils lui posaient les mêmes questions ?

Au petit matin, ils la relâchèrent.

Jay Wallace l'attendait dehors, près des marches de l'entrée.

— Je dois vous parler, dit-il lorsqu'il la vit sortir.

— S'il vous plaît, pas maintenant. Je suis fatiguée...

— Juste quelques questions.

— Je ne peux pas. J'ai besoin de... de...

Elle s'arrêta. Et là, au beau milieu de cette rue froide et déserte, elle éclata en sanglots.

— Je ne sais pas quoi faire, hoqueta-t-elle. Je ne sais pas comment l'aider. Comment le joindre.

— Vous voulez dire Holland ? Ils l'ont déjà emmené à San Francisco.

— Quoi ?

Elle leva vers Wallace des yeux ébahis.

— Il y a une heure. Des gros bonnets du Département de Justice sont arrivés pour lui servir d'escorte. J'ai entendu dire qu'on l'envoyait droit à Washington. Et en première classe.

Perplexe, elle secoua la tête.

— Alors il va bien... Il n'est pas en état d'arrestation...

— Oh, non, ma petite dame ! dit Wallace en riant. C'est maintenant un véritable héros, ce mec-là !

Un héros. Peu lui importait ce qu'on disait de lui pourvu qu'il soit en sécurité.

Elle inspira profondément l'air froid du matin.

— Etes-vous en voiture, monsieur Wallace ? demanda-t-elle.

— Oui. Elle est garée au coin de la rue.

— Alors vous pouvez me déposer.

— Où ?

— A...

Elle marqua une pause, se demandant où aller, où Victor aurait l'idée de la chercher. Chez Milo, bien sûr.

— Chez un ami, reprit-elle. Je veux que Victor puisse m'appeler facilement.

Wallace lui indiqua la voiture d'un geste.

— J'espère que le trajet est long, dit-il. J'ai beaucoup de blancs à remplir avant d'envoyer mon papier.

* * *

Victor n'appela pas.

Pendant quatre jours, elle resta assise près du téléphone à attendre son appel. Pendant quatre jours, Milo et sa mère l'entourèrent de leur sollicitude et lui apportèrent du thé et des biscuits. Quand, au cinquième jour, sans nouvelles de lui, elle commença à être assaillie par le doute, elle se souvint de cette nuit, près du lac asséché, où il avait voulu qu'elle s'en aille avec Ollie. D'accord, il était venu la chercher. En toute connaissance de cause, il s'était jeté dans la gueule du loup. Mais n'aurait-il pas fait pareil pour n'importe lequel de ses amis ? C'était dans sa nature. Elle lui avait sauvé la vie. Il n'avait pas oublié la dette qu'il avait envers elle et était venu s'en acquitter. C'était une question d'honneur.

Peut-être que l'amour n'entraînait pas du tout en ligne de compte.

Elle cessa d'attendre à côté du téléphone. Elle rentra chez elle à San Francisco, mit son appartement en ordre, fit remplacer les vitres brisées et reboucher les trous dans les murs. Elle fit de longues promenades à pied et rendit de nombreuses visites à Ollie et à

Polowski à l'hôpital.

Elle reçut un appel de Jack.

— On commence à tourner la semaine prochaine, gémit-il. Et le monstre est en très mauvaise condition à cause de toute cette humidité. Sa tête n'arrête pas de fondre, on dirait de la poix verdâtre. Tu peux venir m'arranger ça, je te prie ?

Elle lui dit qu'elle y réfléchirait.

Une semaine plus tard, sa décision était prise. Travailler lui ferait du bien. De la poix verdâtre et des acteurs qui rouspétaient, voilà ce qu'il lui fallait ! C'était toujours mieux que d'attendre un coup de fil qui ne viendrait jamais.

Elle réserva un vol, aller simple, de San Jose à Puerto Vallarta. Puis elle prépara ses valises, en y jetant toute sa garde-robe. Elle comptait s'absenter longtemps, prendre de longues vacances. Mais avant de partir, elle ferait le trajet jusqu'à Palo Alto. Elle avait promis de rendre une dernière visite à Polowski.

« (AP) Washington.

« Richard Jungkuntz, le porte-parole du gouvernement, a affirmé une nouvelle fois que le Président ni aucune personne de son entourage n'était au courant des recherches d'armes biologiques menées par la société californienne Viratek Industries. Le Projet Cerbère de Viratek, visant au développement de virus génétiquement modifiés, était en totale infraction avec la réglementation internationale. L'enquête du journaliste Jay Wallace, du *San Francisco Chronicle*, a révélé, preuves à l'appui, que le projet était financé par des fonds alloués directement par feu Matthew Tyrone, un adjoint du secrétaire d'Etat à la Défense.

« Aujourd'hui, avec quatre heures de retard en raison des intempéries, le président de Viratek, Archibald Black, a comparu pour la première fois devant le tribunal. Lors de son audition, il s'est engagé à révéler les liens directs qui, à sa connaissance, existent entre le Projet Cerbère et les plus hautes instances de l'Etat. Dans son témoignage de la veille, le Dr Victor Holland, ancien employé de Viratek, avait déjà évoqué une sombre histoire de mensonges, de données travesties et peut-être de meurtre.

« Le procureur général continue de résister aux pressions exercées par le membre du Congrès Leo D. Fanelli, qui souhaite voir l'affaire jugée par un tribunal d'exception... »

Cathy reposa le journal et adressa un sourire à ses trois amis, installés dans le solarium de l'hôpital.

— Eh bien, les gars, vous avez de la chance d'être ici, au soleil de Californie, plutôt que d'être à Washington !

— Vous plaisantez ? grogna Polowski. Je donnerais n'importe quoi pour assister à ces auditions. Au lieu d'être branché à tous ces machins !

Il tira sur le mince tuyau de sa perfusion, et le flacon alla cogner le support métallique.

— Patience, Sam, dit Milo. Vous y arriverez, à Washington !

— Holland leur a déjà raconté le plus intéressant. Le temps que je puisse témoigner à la barre, l'histoire sera reléguée à la dernière page

du journal.

— Je ne suis pas de cet avis, dit Cathy. Je suis sûre qu'elle fera la une pendant très longtemps.

Elle se tourna vers la fenêtre et contempla le gazon qui scintillait sous le soleil. Très longtemps. C'était aussi ce qui la séparerait du moment où elle retrouverait Victor. Si jamais ils se revoyaient. Trois semaines s'étaient déjà écoulées depuis la dernière fois qu'elle avait posé les yeux sur lui. D'après les échos qu'elle avait de Washington par Jay Wallace, à chacune de ses apparitions en public, il était assailli par des hordes de journalistes, de juges d'instruction et de hauts fonctionnaires du Département de Justice. Personne ne pouvait l'approcher.

Pas même elle...

Le fait d'avoir ces trois nouveaux amis à qui parler lui avait apporté du réconfort. Ollie s'était remis rapidement et avait quitté l'hôpital — ou s'en était fait exclure, comme disait Milo — au bout de huit jours à peine. Polowski avait eu plus de mal à se remettre. Des infections postopératoires ajoutées aux complications respiratoires dues à la fumée qu'il avait inhalée l'avaient obligé à rester hospitalisé, au point que chaque jour qui passait ajoutait à sa frustration. Il voulait sortir. Retrouver le feu de l'action.

Il voulait un bon, vrai, gros hamburger, et une cigarette.

Encore une semaine, promettaient les médecins.

Au moins, il savait que son attente prendrait fin, songea Cathy. Tandis qu'elle ignorait quand elle reverrait Victor ou aurait de ses nouvelles.

Le silence de Victor était dans l'ordre des choses, lui avait expliqué Polowski. Les témoins étaient mis au secret. Sous protection. Le département de Justice tenait à ce que rien ne filtre, à ce qu'aucune pression ne soit exercée, ce qui interdisait au témoin-clé toute communication avec l'extérieur. Pour les autres, de simples dépositions avaient suffi. Cathy avait témoigné à la barre deux semaines auparavant. Après quoi, elle était autorisée à quitter la ville quand elle le souhaitait.

Maintenant, elle avait dans son sac son billet d'avion pour le Mexique.

Elle en avait assez d'attendre qu'il l'appelle, assez de se demander s'il l'aimait ou si elle lui manquait. Elle avait traversé les mêmes épreuves avec Jack, les doutes, les craintes, la lente mais inévitable prise de conscience que quelque chose n'allait pas. L'expérience lui avait suffi : elle ne voulait plus souffrir, plus de cette façon.

Au moins, au milieu de toutes ces peines, s'était-elle découvert trois nouveaux amis : Ollie, Polowski et Milo, le trio le plus improbable que la terre ait jamais porté.

— Regardez, Sam, dit Milo en fouillant dans son sac à dos. On vous a apporté quelque chose.

— Je ne veux plus de caleçons imprimés de femmes nues, d'accord ? Ils m'ont valu une sacrée engueulade des infirmières.

— Non. Quelque chose pour les poumons. Pour vous rappeler d'inspirer profondément.

— Des cigarettes ? demanda Polowski, rempli d'espoir.

Milo fit un large sourire en brandissant son cadeau.

— Un mirliton !

— Vraiment ce dont j'avais besoin.

— Absolument, dit Ollie en ouvrant son étui à clarinette. Vu que nous avons apporté nos instruments, il est hors de question que vous ne participiez pas à notre petit concert.

— Vous voulez rire.

— Quel meilleur endroit qu'ici ? demanda Milo, qui astiquait amoureusement son piccolo. Toutes ces personnes malades, déprimées, qui ont besoin qu'on leur remonte le moral. Avec un peu de bonne musique.

— Un peu de paix et de tranquillité, plutôt !

Polowski tourna un regard suppliant vers Cathy.

— Ils ne sont pas sérieux.

Elle le regarda droit dans les yeux et sortit son propre mirliton.

— Si. Très sérieux, même.

— Bon, les amis, lança Ollie. On y va !

Jamais personne n'avait entendu « Oh, Suzanna » exécuté de telle manière. Et avec un peu de chance personne n'en aurait de nouveau l'occasion. Le temps qu'ils jouent la dernière note, les infirmières et les patients avaient envahi le solarium pour tenter de comprendre d'où venaient ces grincements horribles.

— Monsieur Polowski ! s'indigna l'infirmière en chef. Si vos visiteurs ne sont pas capables de se conduire convenablement...

— Vous les jetterez dehors ? suggéra Polowski avec une pointe espoir dans la voix.

— Ce ne sera pas nécessaire, décréta Ollie. Justement, on remballait nos instruments. Au fait, les amis, nous sommes disponibles pour des soirées privées, des anniversaires, des cocktails. Prenez simplement contact avec notre manager...

A ces mots, Milo sourit et agita la main.

— Pour régler tous les détails de votre spectacle exclusif.

— Je veux retourner me coucher, gémit Polowski.

— Pas encore, dit l'infirmière. Un peu de stimulation ne peut que

vous faire du bien.

Puis, avec un clin d'œil à Ollie, elle tourna les talons et quitta la pièce.

— Bon, dit Cathy. Je crois que j'ai rempli ma mission. Maintenant, il est temps que j'y aille.

Polowski la regarda d'un air étonné.

— Vous me laissez avec ces cinglés ?

— Bien obligée. J'ai un avion à prendre.

— Où partez-vous ?

— Au Mexique. Jack m'a appelée pour me dire qu'ils avaient commencé le tournage. Alors j'ai pensé que j'irais faire un tour là-bas pour lui concocter quelques monstres.

— Et Victor ?

— Quoi, Victor ?

— Je pensais que... c'est...

Polowski regarda tour à tour Ollie et Milo. Tous deux haussèrent les épaules.

— Vous allez lui manquer, dit-il.

— Je ne crois pas.

Elle se tourna de nouveau vers la fenêtre et observa ce qui se passait dehors. En bas, dans l'allée, une vieille dame assise dans un fauteuil roulant levait vers le soleil un visage reconnaissant. Bientôt, Cathy aussi se dorerait au soleil, sur une plage quelque part au Mexique.

A leur silence, elle comprit que les trois hommes ne savaient pas quoi dire. Après tout, Victor était également leur ami. Ils ne pouvaient ni le défendre ni le condamner. Pas plus qu'elle-même ne le pouvait. Elle l'aimait, tout simplement, d'une manière qui la confortait encore un peu plus dans sa décision de partir. Elle avait déjà été amoureuse et savait que rien n'était pire pour une femme que de ressentir de l'indifférence chez un homme.

Cette indifférence, elle ne voulait pas la lire dans les yeux de Victor.

Elle ramassa son sac.

— Je crois que c'est le moment de nous dire au revoir.

Ollie secoua la tête.

— Franchement, j'aimerais bien que vous attendiez. Il sera de retour incessamment. D'autre part, vous ne pouvez pas ficher en l'air notre remarquable petit quatuor.

— Sam peut jouer du mirliton à ma place.

— Pas question ! dit Polowski.

Elle planta un baiser sur son crâne dégarni.

— Dépêchez-vous de guérir. Le pays a besoin de vous.

Polowski soupira.

— Je suis content de servir à quelque chose.

— Je vous écrirai du Mexique.

Elle accrocha le sac à son épaule et se tourna vers la porte. Elle ne parvint qu'à faire un seul pas avant que la surprise la paralyse.

Victor se tenait dans l'encadrement de la porte, une valise à la main. Il inclina la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Mexique ?

Elle fut incapable de répondre. Elle continua simplement à le fixer, en pensant qu'il était injuste qu'un homme à qui elle cherchait tant à échapper lui paraisse aussi terriblement séduisant.

— Tu arrives juste à temps, dit Ollie. Elle partait à l'instant.

— Quoi ?

Victor laissa tomber sa valise et la regarda, atterré. Elle remarqua alors ses vêtements froissés, son visage ombré par une barbe d'au moins vingt-quatre heures. Le bout d'une chaussette dépassait du coin de sa valise.

— C'est impossible, tu ne peux pas partir, dit-il.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Ce n'était pas prévu. Jack a besoin de moi.

— Il s'est passé quelque chose ? Il y a une urgence ?

— Non, simplement ils sont en plein tournage et tout va de travers là-bas...

Elle jeta un coup d'œil à sa montre, ostensiblement, de façon à accélérer sa fuite.

— Ecoute, je ne veux pas rater mon avion. Je promets de te passer un coup de fil quand j'arriverai à...

— Tu n'es pas la seule maquilleuse.

— Non, mais...

— Il peut faire le film sans toi.

— Oui, mais...

— Tu veux partir ? C'est ça ?

Elle ne répondit pas. Muette, elle se contenta de le fixer, avec une expression de douleur manifeste dans le regard.

Doucement, fermement, il lui saisit la main.

— Excusez-nous, les mecs, dit-il aux autres. Cathy et moi allons faire une petite promenade.

Dehors, des feuilles mortes voltigeaient sur la pelouse brunie par l'hiver. Ils marchèrent sous une rangée de chênes, tantôt au soleil, tantôt à l'ombre. Soudain, il s'arrêta et l'obligea à pivoter pour lui faire face.

— Dis-moi, maintenant. Qu'est-ce qui t'a donné cette idée folle de

partir ?

Elle regarda par terre.

— Je pensais que ça ne ferait pas une grande différence pour toi.

— Pas une grande différence ? Cathy, je grimpais aux murs ! J'essayais de trouver un moyen de sortir de cette foutue chambre d'hôtel et de revenir auprès de toi ! Tu ne peux pas imaginer combien j'étais inquiet. Je me demandais si tu étais en sécurité... si toute cette folie était réellement terminée. Les avocats m'interdisaient d'appeler tant que tous les témoins n'avaient pas été entendus. J'ai réussi à échapper à leur surveillance et à appeler chez Milo. Mais personne n'a répondu.

— Nous étions probablement ici, pour voir Sam.

— De mon côté, je devenais dingue. Ils n'arrêtaient pas de me poser les mêmes questions encore et encore. Et moi, je ne pensais qu'à une chose : combien tu me manquais.

Il secoua la tête.

— A la première occasion, je me suis sauvé. Je suis resté bloqué à Chicago pendant des heures à cause de la neige. Mais ça y est, je suis arrivé. Juste à temps, semble-t-il.

Il la prit doucement par les épaules.

— Et maintenant, réponds-moi. Tu es toujours décidée à aller rejoindre Jack ?

— Ce n'est pas pour Jack que je pars. Je pars pour moi-même. Parce que je sais que ça ne va pas marcher entre nous.

— Cathy, après tout ce que nous avons traversé ensemble, n'importe quoi pourrait marcher.

— Pas... pas ça.

Il laissa lentement retomber ses mains, mais ses yeux restaient braqués sur elle.

— La nuit où nous avons fait l'amour, dit-il avec douceur, tu n'as pas compris ?

— Mais ce n'était pas à moi que tu faisais l'amour ! Tu pensais à Lily...

— Lily ?

Perplexe, il secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Tu l'aimais tellement...

— Et toi, tu aimais Jack à une époque, souviens-toi.

— J'ai cessé de l'aimer. Toi, tu n'as jamais cessé d'aimer Lily. Malgré tous mes efforts, je ne pourrai jamais me comparer à elle. Je ne serai jamais assez intelligente, assez généreuse...

— Cathy, arrête.

— Je ne serai pas elle.

— Je ne veux pas que tu sois elle ! Je veux la femme qui prendra tous les risques pour moi et me traînera sur le bas-côté de la route au péril de sa vie. Je veux la femme qui m'a sauvé la vie. Celle qui se qualifie d'anodine. La femme qui ne sait pas à quel point elle est extraordinaire.

Il prit le visage de Cathy entre ses deux mains et l'inclina vers lui.

— Oui, Lily était une femme formidable. Elle était sensée, généreuse et attentionnée. Mais elle n'était pas toi. Et elle et moi... nous ne formions pas un couple parfait. Je pensais que c'était ma faute, que si j'avais été un meilleur amant...

— Tu es un amant merveilleux, Victor.

— Non. Tu ne comprends pas. C'est toi. Toi qui as révélé ça en moi. Tout ces appétits et ce désir.

Il attira son visage contre le sien et sa voix se réduisit à un murmure.

— Quand nous avons fait l'amour cette nuit-là, c'était pour moi comme la toute première fois. Non, mieux encore. Parce que je t'aimais.

— Et moi aussi, je t'aimais, chuchota-t-elle.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, enfouissant les doigts dans ses cheveux.

— Cathy, Cathy, murmura-t-il. Nous étions si occupés à rester en vie que nous n'avons pas eu le temps de nous dire tout ce que nous aurions dû...

Les bras de Victor se raidirent soudain, tandis qu'une salve d'applaudissements retentit au-dessus d'eux.

— C'est parti, les gars ! cria Ollie.

La clarinette, le piccolo et le mirliton interprétèrent un concert on ne peut plus discordant. La mélodie laissait beaucoup à désirer. Néanmoins, Cathy crut reconnaître les mesures familières de « Someone To Watch Over Me », de George Gershwin.

Victor émit un grognement.

— Je propose que nous fassions un nouvel essai, mais avec un orchestre différent. Et sans spectateurs.

Elle rit.

— Au Mexique ?

— Absolument.

Il la prit par la main et l'entraîna vers un taxi en maraude.

— Mais, Victor ! protesta-t-elle. Et nos bagages ? Tous mes vêtements...

Il la fit taire d'un autre baiser, qui la laissa étourdie, hors d'haleine et inassouvie.

— Oublions les bagages, murmura-t-elle. Oublions tout. Partons...

Ils montèrent dans le taxi. C'est alors que l'orchestre au balcon de l'hôpital passa brusquement à un autre morceau, que Cathy ne reconnut pas tout de suite. Puis, au milieu de la cacophonie, le mirliton produisit un solo qui, pendant quelques secondes, sonna parfaitement juste. Il jouait « La Marche nuptiale » !

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit épouvantable ? demanda le chauffeur de taxi.

— De la musique, dit Victor en adressant un large sourire à Cathy. La plus belle musique du monde.

Elle se jeta dans ses bras, et il la garda serrée contre lui.

Le taxi s'éloigna du trottoir. Mais même lorsqu'ils laissèrent l'hôpital loin derrière eux, ils crurent l'entendre encore, le son du mirliton de Sam Polowski, qui exécutait une dernière note d'adieu.

Titre original : WHISTLEBLOWER

Traduction française : IRÈNE BARKI

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photos de couverture

Rue de nuit : © ANDREA PISTOLESI / GETTY IMAGES

Ombre : © HOWARD KINGSNORTH / GETTY IMAGES

© 1992, Terry Guerritsen. © 2007, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-6419-8

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83/85, boulevard Vincent-Auriol 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Tess Gerritsen

Un témoin gênant

Une route déserte, la nuit... Soudain, dans la lumière des phares, la silhouette d'un homme qui court. Un homme blessé, traqué, implorant de l'aide...

Quand elle porte secours à cet inconnu, Catherine est intriguée par ce qu'il lui raconte : il prétend s'appeler Victor Holland, être scientifique et avoir découvert un dangereux complot émanant de la Maison Blanche...

Cet homme dit-il la vérité ? Même si elle en doute, Catherine, fascinée, décide de lui faire confiance et de l'aider à rassembler les preuves de ce qu'il avance. Pour le soigner, elle se réfugie avec lui chez Sarah, sa meilleure amie, où elle se croit en lieu sûr. Mais quand celle-ci est assassinée, Catherine comprend que, désormais, les ennemis de Victor sont aussi les siens. Une effroyable vérité qui se confirme quelques jours plus tard, avec le meurtre de deux femmes portant, comme elle, le nom de Catherine Weaver...

